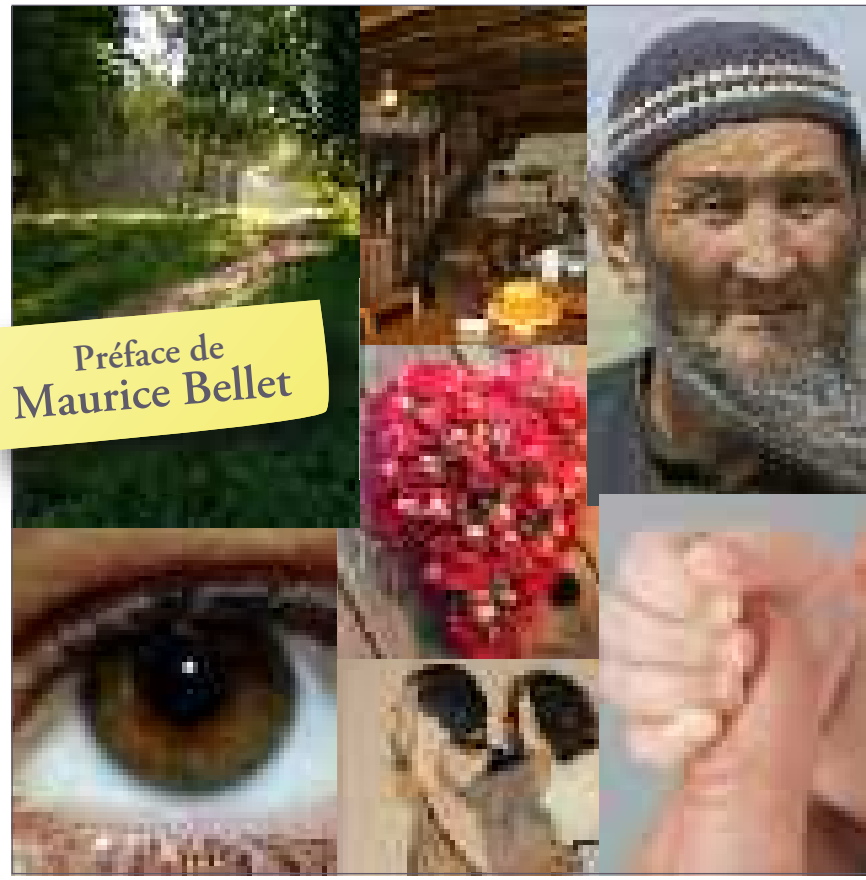
Dominique Collin

Mettre sa vie en paraboles

Pour un christianisme parabolique



Préface de
Maurice Bellet

fidélité

Dominique Collin, o.p.

Mettre sa vie *en* paraboles

Fidélité

Lorsque Zarathoustra eut prononcé ces paroles, il contempla de nouveau la foule et garda le silence : « Regarde-les, dit-il à son cœur, regarde-les rire : ils ne me comprennent pas, je ne suis pas la bouche qu'il faut à ces oreilles. Faut-il leur briser les oreilles pour qu'ils apprennent à écouter avec les yeux ? Faut-il faire un bruit de timbales ou de frères prêcheurs ? Ou ne croient-ils que ceux qui bredouillent ? »

Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*

A mes parents. A mes amis.

© 2010, Editions Fidélité • 7, rue Blondeau • BE-5000 Namur • Belgique
info@fidelite.be • www.fidelite.be

Dépôt légal : D/2010/4323/03

ISBN : 978-2-87356-454-4

Maquette et mise en page : Jean-Marie Schwartz

Imprimé en Belgique

Ouvrage édité avec le soutien du département culture de la CCMC, a.s.b.l.

Préface

On pourrait se méprendre sur ce livre : y voir un commentaire des paraboles — un de plus ! — du côté de la piété ou de l'exhortation morale. Or, à mes yeux, c'est une œuvre de pensée.

Alors, exégèse ? Étude savante, du côté cette fois de la critique historique ou de quelque autre méthode d'interprétation ? Pas davantage.

Non que l'auteur méprise l'exégèse, pas plus que la morale ou la piété ! Mais son lieu est autre.

Comment le définir ? Car je crois bien qu'il échappe aux catégories habituelles. C'est, pour la pensée établie, un lieu encore inconnu. Mais loin que cette étrangeté le réserve à quelques érudits ou experts, il s'ouvre à tous, comme l'Évangile lui-même. Étrange lieu, en vérité, car il me semble qu'il appelle à la plus haute pensée en même temps qu'il rejoint cette humilité qui faisait dire à Jésus : « Je te bénis, Père, de ce que tu as révélé ces choses aux petits et les as cachées aux savants. »

Comment donc définir ce lieu-là ? Est-ce possible ? On peut l'indiquer par la relation où il se tient : une sorte de communion première, fondamentale, entre le sens de la Parole, qui transcende le temps et l'espace, qui n'est ni daté ni clos, et l'humain des humains, le cœur de ce qui fait notre existence et notre condition. Ce lien-là n'est pas moral, historique, psychologique ; pas même théologique, si l'on fait de la théologie une spécialité, éminente certes puisqu'elle concerne Dieu, mais spécialité tout de même. Ce lieu-là est en amont de tout ; il est la Présence même, la Pré-

sence se donnant en la Parole, éveillant les humains de cet immense silence de Mort où ils sont plongés, y compris par leur logorrhée déferlante.

Au point où en est venue la culture d'Occident, y compris la culture religieuse, c'est grande urgence de rouvrir cet espace-là. Car il s'est plus ou moins perdu par les développements même des divers domaines et disciplines ; jusqu'à cette dispersion où se défait ce que les traditions antiques, y compris chrétiennes, nomment la Voie. Car que sert à l'homme de savoir tant et tant, s'il n'a pas cette science-là ? Qui n'est pas science au sens où nous l'entendons, pas même connaissance, dit Dominique Collin, mais naissance. Et qui nous fait naître de nouveau, non point comme craignait Nicodème pour retourner dans le ventre de nos mères, mais pour entrer en ce Royaume dont la Parole est le porche et le cœur — car la Parole est un des noms du Christ.

C'est par là qu'on peut quitter les encombrements infinis, les querelles mortifères, voire cette accablante médiocrité chrétienne qui renvoie le Dieu de Jésus Christ du côté du matériel pieux où les choses de la religion remplacent l'Esprit. Non qu'il y ait dans l'attitude que je décris aucun mépris pour qui que ce soit ou quelque effort sincère de la pensée. Mais enfin, il est de la nature de l'Évangile de nous faire sans cesse dépasser ce que nous avons fait de l'Évangile : l'histoire de la foi chrétienne le montre assez.

Dominique Collin voit dans la parabole le mode où la Parole offre à qui l'entend cet éveil mystérieux à l'imprononçable et l'indicible, où se trouve la source bienheureuse. La parole est fruit de ce silence, qui se montre et manifeste en cette Parole. Ainsi en est-il du Père et du Fils, dont nous goûtons la présence par l'Esprit.

Rien là d'automatique. Rien qui sente l'endoctrinement ou même la séduction. Si les foules, disent les évangiles, prenaient plaisir à écouter Jésus, c'est qu'elles pressentaient en lui cette liberté qui devenait la leur à l'entendre.

La parabole est allusion. En ce sens, toute parole qui ose s'approcher de Dieu ne peut être que parabole. Elle parle en cette terre et en nos vies, et plus elle est terrestre et vivante, mieux ça vaut ! La parole éthérée et abstraite est souvent un trompe-l'œil. Une analyse un peu sévère (notre modernité en a produit quelques-unes) peut y trouver d'autres goûts que ceux de la pure métaphysique ! Celui qui est le Verbe, le Logos, la Parole est chair et sang (au point que pour les chrétiens, manger sa chair et boire son sang est l'acte spirituel par excellence). Mais c'est précisément là, dans cette humilité charnelle, dépouillée de toute prétention, que se donne à entendre, comme de biais, la Voix de l'En-Haut qui est grâce et paix.

Il me semble alors que « mettre sa vie en paraboles » est entrer dans ce lieu vivant où toutes choses ont comme cette double épaisseur, qui finalement n'en fait qu'une : d'être profondément et heureusement humaines et là même de témoigner de la présence en nous de Celui qui est au-delà de tout nom.

La parabole devient vie.

Remercions Dominique Collin de nous en faire goûter la saveur.

Maurice Bellet

Avant-propos

À l'heure où les mots de la foi chrétienne semblent retentir de plus en plus dans le désert ; où ce qu'on appelle la transmission de la foi occupe et préoccupe toutes les Églises ; où même Dieu, quoiqu'on dise de son retour, ne semble plus éveiller le moindre intérêt, qu'est-ce qui peut encore dire la Parole ? L'échec relatif de nos tentatives pastorales de mieux traduire le message dans une langue actuelle, compréhensible, nous oblige maintenant à revenir au lieu même où toute parole reçoit son baptême et sa possible fécondité : la Parabole. Jésus de Nazareth, s'adressant aux foules, employait des paraboles « et il ne leur disait rien sans paraboles », comme si le « dire » ne trouvait pas d'autre langage que celui de la Parabole. Or, si on écoute une parabole, qu'entend-on ? Une langue spéciale ? Voire une théologie ? Rien de cela. On n'y entend rien d'autre qu'une parole à hauteur d'homme, disant, avec des mots ordinaires, l'irruption d'une nouveauté de vie. Pour dire cela, c'est-à-dire rien moins que Dieu en ce qu'il est pour l'homme, aucun idiome sacré n'est requis, aucun langage mystérieux, aucune gnose réservée. Encore moins la *répétition* d'une langue morte. Simplement, les mots que les humains choisissent pour dire le monde, la vie, la leur. Dès lors, la crise actuelle du langage religieux n'aurait-elle pas valeur salutaire ? La grâce de retrouver un Dieu qui se dit comme une Parabole et qui s'écrit comme un *scénario* de transformation du monde. Dieu ne dicte aucun sens à ce que nous essayons de vivre mais il offre des histoires à lire et à écrire, à inventer et à créer.

Lui-même parle un langage nouveau, une Par(ab)ole qui donne à voir un monde renouvelé déjà en enfantement. Chacun peut alors se sentir renaître par cette Parole de Dieu dont l'écho traverse les siècles avec la même note de nouveauté et de liberté.

Le commentaire que je propose de quelques paraboles tirées des évangiles ne ressortit pas à l'exposé savant. Il n'est ni un ouvrage d'exégèse, ni un traité de théologie. On n'y trouvera donc pas une justification scientifique de ce qui est proposé comme lecture et interprétation. Ces lectures des paraboles se veulent simplement un écho, une résonance de la parole incandescente de Jésus quand il esquissait la réalité du Royaume qui croît dans les existences humaines. Cette résonance est d'abord celle qui a touché mon cœur et mon intelligence. C'est aussi celle qui vibre dans ma vie de prêcheur de la Parole et de l'émerveillement de voir tous ces fruits du Royaume naître de ces semailles de vie et d'amour dans tant de vies d'hommes et de femmes.

Dès lors, le titre *Mettre sa vie en paraboles* indique à lui seul l'intention et la visée de ces commentaires. Ils ne constituent pas un enseignement qu'on reçoit comme une information sur un genre littéraire particulier — qui serait celui de l'écriture parabolique dans les évangiles — ou sur un univers culturel passé — celui de Jésus de Nazareth et de ses contemporains. Ils ne font pas œuvre d'exégèse au sens scientifique du terme, ni même de vulgarisation savante des commentaires spécialisés sur les paraboles dans les évangiles. Mettre sa vie *en paraboles*, c'est considérer les histoires paraboliques des évangiles comme autant de lieux où s'écrivent et se jouent les récits de nos vies. Nous sommes comme le semeur sorti pour semer, l'amour en nos cœurs ressemble à une graine de moutarde. Et sur le chemin de la vie, nous sommes semblables à l'homme blessé ou au Samaritain ou encore aux deux compagnons d'Emmaüs. C'est dire que la lecture existentielle des paraboles est engageante, si on le veut bien.

Mettre sa vie en paraboles n'indique pas un cheminement de *connaissance*, mais de *naissance*. Non pas la naissance biologique qui se conjugue au passé, mais le travail d'enfantement au présent : naître à soi, aux autres, à la vie, à Dieu. *Mettre sa vie en paraboles*, c'est devenir acteur de sa vie ; c'est se décider à la mettre en œuvre, à la créer. Comme on « met » des mots en musique, *mettre sa vie en paraboles*, c'est lui donner un autre « air de sauvé » comme le pressentait peut-être Nietzsche, dans *Ainsi parlait Zarathoustra* : « Il faudrait que les (prêtres) me chantent des chansons meilleures pour que je croie en leur sauveur. » Nous aurons l'occasion d'y revenir à de nombreuses reprises : pour beaucoup aujourd'hui, le christianisme n'a rien de *chantant* ; il ne fait que reprendre une mélodie ringarde qui n'a rien d'*entraînant*. En mettant nos vies et nos paroles dans la *matrice* du style de Jésus de Nazareth, c'est à un christianisme parabolique que nous permettons de donner le *ton*. *Mettre sa vie*, c'est aussi, dans le langage des évangiles, la *déposer* comme Jésus a donné sa vie pour ses frères : « Nul n'a d'amour plus grand que celui qui dépose sa vie pour ceux qu'il aime » (Jn *15*, 13). Les paraboles nous inviteront petit à petit — dans le temps de la patience et de la croissance — à déposer notre vie en signe d'amour et de paix pour nous-mêmes et les autres.

J'ai fait un choix de paraboles à commenter. Si toutes ont quelque chose à raconter du Royaume à l'œuvre dans l'humain, j'ai privilégié un chemin d'existence qui va du cœur — centre vital de la personne — au cœur de la relation aux autres et à l'Autre. Un cœur à cœur parabolique, en somme, voire même *hyperbolique* dans la (dé)mesure de la vocation de tout être humain à rendre présent le Royaume de Dieu. Au terme (provisoire) de notre relecture de paraboles, nous tenterons de dégager un *style* parabolique de la vie qui serait également l'écriture d'un christianisme redevenu *Parabole*.

Introduction

> « Ce jour-là, Jésus était sorti de la maison, et il était assis au bord du lac. Une foule immense se rassembla auprès de lui, si bien qu'il monta dans une barque où il s'assit ; toute la foule se tenait sur le rivage. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles » (Mt *13*, 1).

J'aime revenir — du moins en pensée — sur les bords du lac de Tibériade, dans ce décor qui semble aujourd'hui encore baigné de l'atmosphère des évangiles. L'imagination (faculté déterminante pour le lecteur des paraboles) peut facilement se libérer et laisser monter au cœur les scènes connues de nos évangiles. Parmi celles-ci, les paraboles. Les champs qui bordent le lac, couverts de bon grain et d'ivraie, à la surprise des semeurs ; les moutardiers en fleurs qu'une petite graine a fait croître ; un filet jeté en mer et rempli de gros poissons ; plus loin un chemin qui va à Jéricho ou Jérusalem ; une auberge qui accueille l'homme blessé et deux pèlerins dont les cœurs viennent de se réchauffer…

Images anciennes, révolues, d'un temps qui n'existe plus qu'en imagination ? Mais ce *jour-là* qui inaugure le discours en paraboles ne pourrait-il pas devenir ce *jour-ci*, le nôtre ? Le jour où, *rassemblés* auprès de Jésus, nous entendons une parole qui vient de loin, des profondeurs de notre être et de la vie, parabole branchée sur un « à-venir » de la vie : le Royaume. Les commentaires qui suivent forment ce souhait : nous *rassembler auprès du Maître*. Le rassemblement est d'abord et essentielle-

ment le travail que chacun de nous est appelé à effectuer dans sa vie : s'unifier, devenir un sujet, se retrouver au centre, c'est-à-dire au cœur, retrouver le trésor enfoui dans son intériorité. Se rassembler, c'est aussi retrouver dans la communion ses frères et sœurs d'humanité. Nous ne sommes pas seuls et nous avons besoin des autres pour grandir et viser le Sens. La fraternité est constitutive de notre travail personnel d'unité et de vérité de Soi. Les spirituels chrétiens des premiers siècles de l'Église comparaient l'amour à un cercle : plus on se rapproche de Dieu (ou de Soi) — qui est au centre —, plus les cercles concentriques se rapprochent : les autres. L'invitation à nous rassembler autour de Jésus afin de construire, dès aujourd'hui, le Royaume continue à résonner jusqu'à nous. Aujourd'hui encore, Jésus sort de la *maison* du Père et vient s'asseoir au bord de notre cœur. Il ne force pas l'entrée, mais s'assied en posture d'amitié et de partage. Et si nous faisions de même ? S'asseoir comme Marie de Béthanie aux pieds de Jésus, arrêter un instant de remplir sa vie par mille occupations, même les plus louables, s'entendre dire, dans un doux reproche : « Marthe, Marthe, tu te soucies et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même ! » (Lc *10*, 41-42). Jésus nous invite à nous asseoir avec lui au bord du lac. Peut-être parce qu'il est préférable d'ouvrir l'horizon de son cœur pour comprendre ce qu'il a à nous partager. Nous vivons le plus clair de notre temps en nous « rétrécissant » : nous avons peur de la liberté magnifique qui nous a été confiée pour nous créer à la ressemblance de Dieu. Comme la contemplation d'un rivage ouvre le regard, les paraboles vont nous inviter à élargir notre cœur, notre intelligence, notre liberté, notre foi. Au bord de la mer, le regard se dilate, embrasse l'infini. C'est là que Jésus se tient, au bord de l'horizon du Royaume. Dans ce lieu-là, Jésus parle et ce qu'il dit, il le raconte en paraboles.

Les paraboles constituent apparemment les textes les plus familiers des quatre évangiles. Plus accessibles, ils paraissent moins abstraits ou difficiles que les discours, et moins intrigants que les récits de miracles. De plus, les images utilisées dans les paraboles évoquent le travail de l'homme, le monde de la nature, bref, la vie. Mais qu'entend-on au juste par le terme de *parabole* ? C'est un récit bref, une histoire, une anecdote, voire même une simple image symbolique qui veut établir une comparaison entre les réalités visibles et les réalités du Royaume invisible. *Parabolè*, en grec, vient d'un verbe qui signifie « jeter à côté de, lancer le long de ». La parabole est un récit qui met le Royaume à côté de nous, de notre vie afin que celle-ci puisse être *déroutée* (c'est un des sens possibles de *parabolè*) dans la direction du Royaume. De fait, le langage parabolique est *déroutant* : partant de réalités somme toutes banales de l'activité naturelle ou humaine, il nous « pro-jette » le long de ce sens commun et, ce faisant, nous fait entrevoir une nouvelle possibilité de penser et — surtout — de vivre. Cet inédit se *cache* dans l'entre-deux ou mieux dans l'*entre-tien* qu'établit la parabole : entre ce qui est dit de la vie ordinaire ou naturelle et ce qui est dit de la Réalité mystérieuse du Royaume. Dès lors, la parabole ne livre pas son sens immédiatement — d'ailleurs quel texte un peu profond le fait ? — : elle offre du jeu à l'auditeur ou au lecteur. A lui de dégager patiemment du sens. Ainsi, pour entrer dans la compréhension des paraboles, il faut en briser l'écorce pour en retirer la noix. Chaque parabole contient son secret, son mystère, sa question ; elle devient alors invitation à la recherche et à la réflexion personnelle. Et ce n'est pas sa moindre qualité, la parabole ne tend pas à imposer une doctrine, elle ne force aucune conclusion dogmatique, elle n'enseigne pas la « Vérité », mais elle ouvre une piste, trace une route à tous ceux qui cherchent. Il n'est dès lors pas étonnant que le mot « parole » ait trouvé son

origine dans celui de « parabole » : celle-ci est comme la *matrice* de la parole, la source qui féconde tous nos mots. Nos paroles, aussi pauvres soient-elles, sont des paraboles jetées sur la vie et ses événements, des manières de dire l'inexprimable, d'attester la valeur de *donation* du réel. Celui-ci ne se renferme pas dans un discours — fût-il objectif —, il se reçoit comme une donation de sens et un appel renouvelé à vivre l'accueil de ce qui se donne. On comprend mieux alors que la Parole parabolique ne dise rien d'autre que le monde, la vie, l'humain, mais *autrement*, comme possibilité d'ouvrir du sens, de briser les aliénations, de faire naître la liberté. Ainsi, plus qu'un genre littéraire particulier, les paraboles vont nous introduire dans le *parler en paraboles*, c'est-à-dire un style particulier de langage qui est peut-être le plus propre à parler de la présence de Dieu dans l'humain tout simplement parce qu'il parle de la vie et pour la vie.

Jésus *raconte* des histoires paraboliques parce que le Royaume qu'il annonce et atteste se lit et se relit comme un récit. Le Royaume des cieux n'est pas une entité métaphysique, une construction mentale abstraite, mais une réalité qui advient dans l'histoire et qui se raconte comme histoire. Raconter le Royaume, c'est l'inscrire dans des images de *tous les jours*, c'est lui permettre de parler au cœur de l'homme dans son activité la plus élémentaire. Même si les récits paraboliques paraissent intemporels, ils ne sont pas *an*historiques, car ils décrivent l'action du temps sur le Royaume : il se découvre, il croît. On considère trop souvent les récits évangéliques comme des relations du *passé* historique et culturel qui était le cadre de Jésus et de ses contemporains. Passé *dépassé* donc et que l'histoire ou la critique textuelle peuvent exhumer comme on explique les us et coutumes de la Rome antique. Cette lecture des textes du Nouveau Testament ne correspond pas à l'intention de leurs auteurs. Ceux-ci avaient à cœur de montrer par

l'écriture l'avènement dans le *présent* des signes qui confirment la *présence* du Royaume. Ainsi, les paraboles écrites dans les évangiles ne disent pas tant comment on se *représentait* le monde à l'époque que comment *se présente* la venue de Dieu à même l'humain de tous les temps. Aujourd'hui encore, de manière analogue, le Royaume germe, ensemence et porte du fruit. Aujourd'hui encore, on peut décrire sa manifestation dans la vie humaine. Lire les paraboles revient à relire les événements de notre existence car ils sont porteurs d'une dynamique propre au Royaume de Dieu. Relire ainsi sa vie, c'est la voir dans son fond le plus ouvert à la nouveauté et à la création de soi. Les paraboles comme les *fonts baptismaux* de nos existences appelées à naître dans l'espérance d'un avenir neuf.

Il s'agit d'une redécouverte fondamentale de la théologie aujourd'hui : parler de Dieu, c'est le raconter, en faire le récit, lire son histoire — et la nôtre. C'est nouveau parce que — pendant longtemps — on s'est surtout attaché à présenter un dieu métaphysique, un dieu qui est une essence, une définition, un dogme, une morale, un code. Ce dieu se voulait garant de l'ordre du cosmos en faisant tenir les choses selon sa Loi à laquelle tous devaient obéir. C'est le dieu érigé en Surmoi, œil fixé sur les murs des écoles comme un phare qui scrute et qui juge, le dieu dont on doit apaiser le courroux. Comment la foi ne s'en serait-elle pas trouvée affaiblie : peut-on encore accorder sa *fiance* à un tel dieu ? La crainte (si encore elle existait) se mue en indifférence et l'athéisme n'est jamais loin… En effet, l'assentiment de la raison et de la volonté à ce dieu de l'ordre ne soulève aucune foi, aucune confiance passionnée, aucun retournement du cœur et de l'esprit. Un dieu qui n'est que l'autre nom de la morale n'appelle pas, ne sauve pas, ne pardonne pas, ne vit pas. Il devient comme une idole muette, qui n'a rien à raconter… Ce dieu-là et les institutions ecclésiales qui continuent à

le représenter n'ont plus rien à dire. Pensons aux catéchismes d'antan (qui ne sont pas si loin de nous) et qui sont devenus (s'ils ne l'étaient déjà pas) de petits livres muets, justes bons à être appris *par* cœur, comme par effraction, puisque le cœur n'y était pas… Pensons à certains sermons d'hier et d'aujourd'hui qui ne disent rien d'autre que ce qu'on a toujours entendu. Ce qu'on a trop entendu, c'est — paradoxalement — un christianisme muet, qui ne raconte plus la présence du Royaume au cœur de l'humain, du nôtre.

Jésus s'adresse à nous aujourd'hui par des paraboles, il met en récit la présence de Dieu dans nos vies, donc, forcément, une présence de Dieu *reliée* à nos vies. Un christianisme relié à l'humain, voilà la seule possibilité de l'entendre à nouveau nous parler. Un christianisme qui parle par des images tirées de la vie des humains. Un christianisme à nouveau *parabolique*. Un christianisme qui ne dit plus *ce qu'est* Dieu ou le Royaume, mais à quoi ces Réalités *ressemblent* et *résonnent* dans la vie des humains. Les paraboles nous permettent d'entrer plus facilement dans l'« atmosphère » de Dieu, c'est-à-dire dans un discours sur lui qui ne nous laisse pas à distance. Ni indemnes. Nous avons lu les Écritures comme des témoignages culturels « passés » ; c'est un véritable plaisir de les redécouvrir comme des récits d'aujourd'hui. La plus belle manière de lire la Bible est de prendre corps en elle. Il faudrait pouvoir passer du rôle de *lecteur* de la Bible à celui d'*acteur* des récits où se raconte l'action de Dieu en nous.

Les récits évangéliques sont autant d'histoires où s'entrecroisent les récits de deux personnages principaux : Dieu et l'homme. Cette histoire d'alliance rejoint l'histoire de chacun : promesse de vie et de bonheur, combat contre le mal, surtout l'injustice et la violence, fondation de vrais liens de fraternité et de solidarité. Chaque récit biblique devient ainsi le miroir de notre vie, miroir *réformant* où l'homme peut

se lire dans le projet de Dieu. *Mettre sa vie en paraboles* revient à la lire et à la relire en faisant de sa propre existence une *parabole* où s'annonce la venue du Royaume et sa croissance lente et patiente. *Mettre sa vie en paraboles*, c'est aussi déposer sa vie dans une histoire qui a du sens, qui lutte contre les attaques de l'absurde et du pervers tentateur. *Mettre sa vie en paraboles*, ce n'est pas la mettre entre parenthèses, c'est l'offrir tout entière à la relecture qui vient d'en haut ou du dedans (c'est la même chose).

Mettre sa vie en paraboles, c'est du grand art ! Recevoir une parole pour la transformer — patiemment — en *parabole* de l'existence où se lit la présence de Dieu. Cet art majeur de la vie me fait penser à ce qu'écrivait le philosophe Sören Kierkegaard dans ses *Discours chrétiens* : « Le grand art de l'enseignement chrétien où on a l'air de ne rien faire, sinon de s'occuper de soi, mais de façon si vivante, saisissante et persuasive, si peu coûteuse encore et si touchante qu'il est impossible de ne pas en tirer profit ! »

Les rapports entre le christianisme et le monde pourraient profiter également de la pertinence et de la richesse du *parler en paraboles*. Loin de créer un clivage entre une image idéale du monde et sa réalité quotidienne complexe, la parabole emploie un langage *séculier* pour pointer son *au-delà* en germe. Ce sont les réalités de l'*ici-bas* qui offrent les matériaux métaphoriques à l'écriture du Royaume dans la vie des humains. Un des drames de la modernité a été de casser le lien vivant entre le surnaturel et le réel. Ils s'opposent désormais, chacun dans son pré carré. Le réel ne peut plus voir la présence de sa propre transcendance et le surnaturel — par contre — quitte le sol ferme pour gagner les sphères éthérées. Une telle vision du surnaturel va privilégier les expériences « limites », les phénomènes miraculeux, les apparitions et tout ce qui favorise une sortie du réel. Une telle scission — me semble-t-il

— ne peut que rétrécir et anémier tant le réel que le surnaturel : le réel se voit identifié à ce qui est objectivé d'après les canons de la science et le surnaturel n'offre plus de prise à la réalité humaine quotidienne puisqu'il réserve ses expériences à des êtres *exceptionnels*, *exceptionnellement*. Les paraboles fonctionnent tout autrement — nous le verrons. Elles n'offrent aucune fuite dans un monde merveilleux, à l'abri des difficultés de l'existence, sans pour autant aplatir la réalité en banalité confondante. Ce sera un leitmotiv de cet ouvrage : offrir une vision de la vie humaine, *ici-bas*, qui n'oblige ni à porter les lunettes étroites de la raison instrumentale ni celles, déformantes, d'un au-delà merveilleux.

Dans une telle perspective, les paraboles n'ont pas besoin de parler un langage *irréel*, langage qui — soit ne joue que sur le registre du merveilleux ou du miraculeux, soit s'objective en théorie ou en concepts qui ne frémissent plus faute de rapport à la vie. Les paraboles esquissent une théologie d'un genre particulier en ce sens qu'elles ne fournissent pas un langage particulier pour dire Dieu. C'est avec les mots courants que le parler en paraboles raconte la présence du Royaume dans la réalité humaine. Nos mots de la foi, ciselés depuis des siècles de réflexion théologique, ne vont probablement pas se lire tels quels dans les paraboles. C'est qu'ils étaient davantage préoccupés par leur souci d'*adéquation* que par leur force d'*interpellation*. Mais c'est à ce prix qu'ils pourront peut-être se retrouver dans les mots *terre à terre* de l'humain en train de naître. « Foi », « salut », « péché », « vie éternelle », et tous les termes qui ont été forgés par la théologie comme la piété gagneront peut-être à leur propre *mise en paraboles*.

A vous sont révélés les mystères du Royaume des cieux

Discours de Jésus sur le Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que le parler en paraboles est le langage par excellence qui ouvre l'esprit et le cœur des hommes leur donnant de voir et d'entendre le mystère de leur nouvelle naissance.

> En ce jour-là, Jésus sortit de la maison et s'assit au bord de la mer. De grandes foules se rassemblèrent près de lui, si bien qu'il monta dans une barque où il s'assit ; toute la foule se tenait sur le rivage. Il leur dit beaucoup de choses en paraboles. […]
> Les disciples s'approchèrent et dirent à Jésus : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » Il répondit : « Parce qu'à vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, tandis qu'à ceux-là ce n'est pas donné. Car à celui qui a, il sera donné, et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. Voici pourquoi je leur parle en paraboles : parce qu'ils regardent sans regarder et qu'ils entendent sans entendre ni comprendre ; et pour eux s'accomplit la prophétie d'Isaie, qui dit : « Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouchés les yeux, pour ne pas voir de leurs yeux, ne pas entendre de leurs oreilles, ne pas comprendre avec leur cœur, et pour ne pas se

convertir. Et je les aurais guéris ! » Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. En vérité, je vous le déclare, beaucoup de prophètes, beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu.

Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles, et il ne leur disait rien sans parabole ; pour que s'accomplît l'oracle du prophète : « J'ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, je clamerai des choses cachées depuis la fondation du monde ».

Alors, laissant les foules, il vint à la maison, et ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : « Explique-nous la parabole… »

Avez-vous compris tout cela ? — Oui », lui répondent-ils. Et il leur dit : « Ainsi donc, tout scribe instruit du Royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien. »

Mt *13*, 1-3.10-17.34-36.51-52

Jésus est de sortie ! Quittant la maison de Capharnaüm où il séjourne, Jésus se met à l'ouvrage : il vient proclamer la Parole qui atteste la présence du Royaume au cœur de la vie des humains. Dans la première parabole qu'il adresse à la foule, Jésus comparera l'action du Royaume au travail d'un semeur. N'est-ce pas parce que l'action de semer dit le mieux le sens de la mission de Jésus lui-même ? Comme le semeur sorti de sa maison, Jésus entrevoit déjà l'espérance de la moisson. En semant la parole, Jésus lui ouvre la possibilité d'être accueillie et de porter du fruit. Le semeur au bord du champ comme Jésus au bord du rivage annoncent le *lieu* d'où parlent les paraboles : l'*autre* rive, celle que chacun est appelé à rejoindre pour y naître de nouveau ; celle aussi que l'Église est appelée à gagner. Assis sur cette rive, Jésus adresse la parole aux foules car son désir est de s'*entre-tenir* par-delà les bar-

rières qu'érigent les masses avec des sujets capables de *se tenir* dans l'écoute de leur humanité profonde. Cet *entretien* sur le rivage a la saveur d'une parole amicale qui n'assène aucune vérité mais donne le goût d'aller plus loin dans la recherche du sens. Hier, au bord du lac de Tibériade, comme aujourd'hui pour l'auditeur ou le lecteur, Jésus se tient simplement sur le rivage de la vie, en posture d'amitié. Les foules ne l'intéressent pas, il sait que les masses sont toujours trompeuses et dangereuses. Il n'a rien d'un manipulateur et c'est bien pourquoi il parle aux foules au moyen des paraboles — tout le contraire de slogans simplistes. Les paraboles vont devoir se frayer un passage dans les cœurs pour atteindre un individu, une personne singulière. Jésus ne s'adresse pas comme un dictateur à une foule pour l'exciter ou la dresser. Sa parole vise toujours un seul : toi et moi. L'auditeur ou le lecteur est placé dans un face- à -face qui l'invite à voir sur l'horizon de la mer de sa vie — si souvent ballottée par les flots — ce qui advient dans la paix.

Et de quoi Jésus a-t-il parlé aux foules ? « Il dit beaucoup de choses en paraboles », évoque sobrement Matthieu. Cette manière de parler devrait nous surprendre car un phénomène surprenant apparaît à l'étude des paraboles : Jésus parlait de Dieu sans le dire ! On n'y trouvera pas même le mot « Dieu » ou plutôt c'est comme si toutes les paraboles renvoyaient à lui sans devoir le traduire en notions religieuses. Jésus n'avait pas besoin d'avoir « Dieu » en bouche pour le rendre si présent au cœur de la vie. Quelle formidable inspiration à l'heure où l'Église ne sait plus à quel saint se vouer pour « faire passer » son message ! La transmission de la foi (comme on dit) est devenue un problème insoluble. Nous aurons l'occasion d'y revenir souvent : le « parler en paraboles » comme forme non religieuse de la Parole adressée à l'humain n'est pas une stratégie occasionnelle pour relancer la com-

munication ecclésiale ; le langage parabolique correspond à ce qu'il atteste : la présence d'une bonté donnée au cœur de toutes les réalités. On peut rétorquer que Jésus de Nazareth parlait à des gens pour qui Dieu était une évidence qui n'avait pas besoin d'être citée nommément, mais je pense que cette raison est bien faible par rapport à l'enjeu réel du langage parabolique. Si, bien entendu, il est vrai que les Juifs de l'époque ne remettaient pas en question l'existence de Dieu, alors combien plus n'auraient-ils eu aucun mal à entendre un langage plus expressément « théologique » ? La raison de cet effacement de Dieu dans le discours parabolique tient — je crois — à la nature même de Dieu : on ne peut en parler que par des images et des récits. Dieu ne *tient pas en place* dans les discours catégoriques ou assertifs dont l'ambition est l'adéquation du langage à la réalité ; Dieu ne peut être *assigné à résidence* dans un langage qui prétendrait l'objectiver. Toute tentative de dire Dieu en épousant les règles logiques de l'épistémologie tombe tôt au tard dans l'insignifiance parce qu'elles ne sont pas adaptées au « sujet » qu'est Dieu. Dieu ne se délivre pas dans la grammaire du sens objectif, scientifique, mais dans celui d'une *poésie performative*, qui réalise ce qu'elle pressent. Le langage parabolique est comme une forme de poésie qui montre ce qu'elle dit — non dans l'évidence ou la clarté de la pensée discursive, mais dans l'énigme d'un paradoxe à approfondir dans l'épaisseur de la vie. Dieu se découvre dans les replis du sens, dans le creux ou la pauvreté qui l'accueillent, dans le chant des mots qui n'assènent aucun argument, aucune « vérité ». La poésie ne dit pas le réel comme le dirait l'ingénieur et c'est tant mieux ! La Parabole ne dit pas Dieu comme l'exprimerait le théologien… ! Et, au moment de l'histoire occidentale où le mot « Dieu » ne tombe pas sous l'évidence, il est heureux qu'un langage soit particulièrement adapté à cette énigme qu'est la vie : le *parler en paraboles*.

« Les disciples s'approchèrent de Jésus et lui dirent : "Pourquoi leur parles-tu en paraboles ?" » De ce qui précède, on comprend qu'un malaise touche tous ceux qui s'accrochent aux mots de la foi, au type de discours qu'ils ont dû apprendre pour l'argumenter et le faire passer. A quoi bon être croyant si c'est pour demeurer dans le voilement du sens ? Si la religion n'offre aucune réponse claire, aucun « repère » assuré, aucun savoir ferme, à quoi sert-elle ? Elle devient complètement inutile. N'aurait-il pas été plus simple que Jésus s'adresse aux foules plus directement, par des explications claires ? Un catéchisme de questions et de réponses n'aurait-il pas mieux convenu aux interrogations humaines et à la quête de sens ? Notre besoin de sécurité existentielle, spirituelle et religieuse nous fait souvent chercher des réponses et des certitudes. Mais ce n'est pas le style de Jésus : il parle en paraboles… aux foules. Pourquoi à elles ? Est-ce une manière d'adapter le message afin de mieux le faire passer aux simples ? En ce sens, Jésus parlerait en paraboles aux foules comme on raconte des histoires aux enfants tandis qu'il réserverait aux sages et aux savants sa véritable pensée exprimée clairement. En somme, on aurait à faire dans les paraboles à un moyen pédagogique « pour les nuls » (comme cette célèbre collection de manuels didactiques). Certains ajouteront que deux mille ans sont passés et que le niveau culturel s'est nettement amélioré de nos jours, du moins sous nos latitudes. Alors à quoi bon revenir à ce genre littéraire dépassé ? Laissons Jésus répondre aux disciples (ainsi qu'à nous en raison de l'actualité de la réponse).

« Parce qu'à vous il est donné de connaître les mystères du Royaume des cieux, tandis qu'à ceux-là ce n'est pas donné. » La réponse à la question des disciples a de quoi nous heurter : Jésus semble distinguer deux catégories de gens : ceux qui ont le droit de savoir et ceux qui ne l'ont pas. Toujours la même histoire depuis les débuts de l'humanité : les

forts contre les faibles. A eux les images naïves des paraboles comme pour mieux leur faire sentir leur médiocrité. Mais pouvons-nous interpréter ainsi la réponse de Jésus au regard de sa vie qui fut justement de ramener les petits, les malades, les pécheurs à leur dignité de fils de Dieu ? N'y aurait-il pas plutôt à chercher du côté de ce mystérieux Royaume des cieux dont la connaissance est donnée à certains ? En effet, à quoi cette expression courante dans la bouche de Jésus de *Royaume des cieux* renvoie-t-elle ? Dans les évangiles, le terme « royaume » n'est pas dénué d'ambiguïté puisqu'il signifie un territoire soumis au gouvernement d'un monarque. Mais justement, Jésus n'a-t-il pas refusé toutes les tentations de pouvoir émanant de ses disciples ou des foules ? Le titre de « Roi d'Israël » était suffisamment ambigu pour que Jésus refuse avec force de se le voir attribué. Pendu au gibet de la croix, comme un quelconque malfaiteur, une inscription ironique dira de lui : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs ». Mais, comme il le dira à Pilate, « Ma royauté n'est pas de ce monde. Si ma royauté était de ce monde, les miens auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais ma royauté, maintenant, n'est pas d'ici » (Jn *18*, 36). Un royaume qui serait du monde serait celui des rapports de force, de la violence des dominants, de l'injustice portée aux petits. La royauté de Jésus ne peut être de ce type. Pourtant, sans être de ce monde, le royaume qu'il attribue toujours à Dieu n'est pas « ailleurs », dans un arrière-monde, une sorte de paradis pour « après », un refuge utopique dans l'irréel des fantasmes humains. Car le « Règne de Dieu s'est rendu proche » (Mc *1*, 15) et il est désormais la graine qui germe au plus profond de la vie humaine comme son *au-delà*. Cette transcendance ouverte de l'humain, puisqu'elle lui est *donnée*, voilà — je pense — comment on peut approcher le sens de « royaume des cieux ». Qui n'aurait donc rien à voir avec une quelconque localisation dans le ciel, même

sous sa forme figurée. Il n'y a pas de « ciel » comme il existerait un autre monde qui rendrait factice le nôtre. Le monde des humains peut être *de ce* monde et être le lieu de la violence ou il peut être le monde — qui reste celui dans lequel nous vivons — *selon* le Royaume, c'est-à-dire comme son *au-delà*. Ce « davantage d'humanité », voilà ce que j'appelle le Royaume qui — sans être du monde — est tout entier ferment du nôtre. Et c'est pourquoi Jésus peut en parler avec des images du monde puisque les paraboles pointent ce renouvellement du monde et ce travail d'humanisation. Le Royaume se découvre mieux à même les événements de la vie et — par analogie — au travail de la nature que par des projections dans un « au-delà » éternel. Nous verrons progressivement cet ancrage des paraboles dans le réel de la vie du monde qui — dans ce type de langage — n'est jamais le réel rétréci, aplati, fermé, mais un réel riche, gros d'une nouvelle naissance *selon l'esprit dans la chair*. C'est probablement cet enfantement dans l'esprit qui travaille la vie et principalement celle des humains que traduit le mot mystère employé par Jésus pour parler du « royaume ». Je ne pense même pas qu'il faille entendre de suite les « mystères de la foi » (car l'expression sert trop souvent de « cache-misère » à l'absence ou à la pauvreté d'une véritable recherche spirituelle…)

Malheureusement peut-être, le mot *mystère* ne renvoie pas spontanément à une dimension profonde de la vie que nous expérimentons. Il est devenu, en effet, synonyme d'un univers ésotérique dont seuls certains *initiés* détiennent l'entrée. Ceci est dû probablement au fait que, à l'époque moderne, le statut de la connaissance humaine a fondamentalement changé. Des philosophes comme Descartes et puis Kant ont essayé de garantir la véracité de la connaissance scientifique, « objective », tandis que les connaissances religieuses ou métaphysiques étaient reléguées au rang de simples croyances « subjectives », sans réel

fondement de vérité. Aujourd'hui, nous sommes plus enclins à « croire » un scientifique qu'un homme d'Église ! Cette difficulté à s'assurer de la « vérité » du christianisme ou des croyances explique en partie le rejet du religieux ou l'indifférence agnostique que beaucoup éprouvent face aux convictions religieuses. « Qu'est-ce qu'on sait vraiment de Dieu ? » Cette question — qui suppose déjà sa réponse — est de plus en plus courante, d'autant que le fondamentalisme et les intégrismes de tous poils sont de nature à renforcer la méfiance vis-à-vis des religions et des croyances. Il n'est d'ailleurs pas anodin d'assister à l'émergence d'un courant dit de « nouveaux athées » qui — comme Onfray, Dawkings ou encore Savater — s'emploient à montrer la dangerosité des religions toutes basées — selon eux — sur l'abandon de la raison et donc foncièrement mensongères. Appliquer ce statut moderne de la connaissance à la révélation des mystères du Royaume conduit certainement à une impasse. Car un mystère du Royaume n'est pas du même ordre que les ignorances provisoires de la science et de la technique. Par vocation, la science doit repousser les limites de la connaissance et, s'il y a « mystère », ce n'est qu'une façon de dire que bientôt, il sera levé.

Il en va autrement des mystères du Royaume des cieux : ils ne sont pas objets de science, mais de foi et leur expérience ne se *mesure* pas. Un mystère au sens utilisé par Jésus est une dimension profonde de la vie des humains et de Dieu dans laquelle nous sommes plongés et que nous apprenons à déchiffrer *lentement*. C'est pourquoi le mystère peut apparaître comme une *énigme*, du moins à celui qui n'a pas encore fait passer son intelligence du cérébral au *cordial*. Mais, même à ce niveau d'intelligence du cœur, les mystères du Royaume ne se donnent jamais sous la forme d'une *gnose*, c'est-à-dire d'une connaissance tenue secrète pour le plus grand nombre et que seuls certains initiés peuvent déchiffrer au moyen d'une révélation particulière. Pourtant, la réserva-

tion de la connaissance des mystères du Royaume des cieux aux seuls disciples pouvait donner l'impression d'une connaissance spéciale interdite d'accès à ceux qui n'y ont pas droit. Comme je l'ai déjà évoqué plus haut, il ne me semble pas que cette interprétation soit cohérente avec ce que les évangiles nous disent de l'enseignement et de la vie du Christ. Jésus ne ferme pas l'accès au Royaume de son Père ; d'ailleurs le même évangile de Matthieu relate, deux chapitres avant le discours en paraboles, la prière de louange de Jésus à son Père : « Je te loue, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits » (Mt *11*, 25). L'accès aux mystères du Royaume n'est pas conditionné par Dieu qui le réserverait à ses élus, il est donné à ceux qui sont à sa *taille* : les petits ! Si Jésus parle en paraboles, c'est justement pour amener ses auditeurs à la même *pauvreté* que celle qui rend possible l'accueil du Royaume. En résistant à tout lecture superficielle, à la première explication moralisante, les paraboles invitent à se désencombrer de ses certitudes premières, des préjugés de toutes sortes et, surtout, de la prétention de savoir. Les *sages* et les *intelligents* sont fermés au Royaume tant qu'ils ne passent pas par l'épreuve difficile mais ô combien salutaire qu'est l'expérience de la pauvreté de tout leur savoir. La parabole appauvrit son interlocuteur en le dépouillant de sa prétention à connaître et elle le fait sans s'appauvrir elle-même ! De sorte qu'elle se révèle plus coriace qu'on ne s'y attendait ! Car, au moment même où elle révèle un sens caché, elle le cache à nouveau pour provoquer l'intelligence du cœur. On peut dire que le langage parabolique *met en appétit* du Royaume sans jamais complètement apaiser cette faim. C'est donc par excès d'intelligibilité que la parabole se donne sous la forme d'une énigme à travailler. Elle ressemble à un assemblage de poupées russes qui en cache toujours une autre, plus intérieure. On comprend mieux pourquoi Jésus parle de *ré-*

vélation : non dans le sens d'une solution venue d'ailleurs et qui déchiffrerait l'énigme une bonne fois pour toutes, mais dans le sens d'une manifestation progressive d'une richesse contenue à l'intérieur et qui se découvre petit à petit. La révélation n'est pas un mode d'emploi qui permettrait d'obtenir la clé de la compréhension mais le travail spirituel que le disciple fait en lui-même et qui devient *révélant* d'une nouveauté inscrite à même son humanité. La révélation sous forme parabolique des mystères du Royaume permet à l'auditeur de rester sujet libre, voire même *auteur compositeur* car les paraboles livrées dans les évangiles n'épuisent pas les innombrables possibilités du parler en paraboles qui restent à inventer pour traduire la proximité du Royaume dans la pâte humaine. De plus, chaque parabole demande l'effort de *traduction* dans la vie même de celui qui l'accueille : traduction selon l'esprit et non selon la lettre car seul le déploiement du sens vivifie. L'auditeur des paraboles n'est pas tenu de réciter la leçon du maître en paraboles comme si l'intelligibilité dépendait de leur auteur. Quand Jésus raconte des paraboles, il ne dit pas de l'écouter, lui, mais de prêter l'oreille à ce qui est dit du Royaume. La parabole établit elle-même une distance entre celui qui la raconte et celui qui l'écoute ; elle casse l'emprise du destinateur sur son destinataire en le renvoyant à sa propre liberté. Elle ne l'oblige pas à adhérer à une autre vérité que celle que l'auditeur va découvrir petit à petit en la *faisant*. La parabole permet de *faire la vérité* en ce sens qu'elle n'offre pas la vérité « clé sur porte » mais par le concours créateur — et donc singulier — de celui qui traduit sa portée dans sa propre existence.

On ne peut donc appliquer au Royaume la même méthode de connaissance que celle qui fonctionne dans les sciences ou les techniques. Il ne s'agit plus d'établir des faits et d'en tirer des lois mathématiques ou physiques. Mettre l'amour en théorèmes serait détruire

l'idée même d'amour ! Voilà pourquoi Jésus parle en paraboles : même la plus petite d'entre elles, comme une *graine de moutarde* possède un pouvoir de suggestion par petites touches, si disproportionnées et si évocatrices. Pour signifier les immenses réalités du Royaume de Dieu et du salut de l'humain, Jésus parle de choses minimes : des graines, une table, du pain, une route, une auberge, etc. Le *parler en paraboles* est un langage *faible* : il ne force pas l'adhésion ou la conviction par une batterie d'arguments imbattables. Et la connaissance que les paraboles fournissent est du même type : elles apprennent à *désapprendre*. Peut-être est-ce la *faiblesse* de la parabole qui la rend aujourd'hui si pertinente et si provocatrice quand on sait que les discours religieux ont partout tendance à se *renforcer*… N'est-ce pas d'ailleurs l'une des raisons profondes qui fait que, de nos jours, le message passe mal ou ne passe plus ? Il semble fatigué, désuet, usé ; l'imagination en est absente et parfois même c'est le cœur qui manque… Nous avons reçu une parole vivante et nous transmettons le plus souvent une parole qui se meurt, un souffle qui s'anémie… A chercher l'envers du mystère afin d'en faire une vérité pour l'intelligence, nous avons congelé la parole évangélique, nous l'avons plongé dans du formol. Le mystère ne demande pas à être déchiffré ou démythifié car son lieu de vérification est le mystère de la question qu'est l'humain et de son rapport à ce qui le fonde. Ainsi que va nous l'apprendre le verset suivant, le langage parabolique plonge dans ce mystère vivifiant et ne s'y épuise jamais.

« Celui qui a recevra encore, et il sera dans l'abondance ; mais celui qui n'a rien se fera enlever même ce qu'il a. » Voilà un verset d'évangile qui provoque souvent le malaise, voire même le rejet : Jésus paraît cruel et injuste en voulant retirer son bien à celui qui n'a déjà rien. Le riche gagne toujours plus et le pauvre devient de plus en plus pauvre ! Anticipation par Jésus du fossé actuel entre les classes économiques et de

l'injustice qu'il provoque ? Et pourtant, il y a une vérité profonde et positive dans cet aphorisme de Jésus : pour celui qui a trouvé dans son cœur la clé de la connaissance du Royaume, cette même connaissance va se dilater dans des proportions incroyables puisque un mystère est sans fond, sans limites, *in-fini*. Par contre, celui qui s'est fermé au Royaume, sa connaissance va se réduire à une peau de chagrin si bien que même ce qu'il connaissait ne lui sera plus d'aucune utilité. Une comparaison avec l'amour est éclairante : celui qui aime vraiment trouve toujours davantage d'occasions d'exprimer son amour et d'en recevoir. Un cœur généreux et ouvert attire à lui la sympathie. Par contre, un cœur rabougri, fermé et manquant de cordialité ne reçoit pratiquement rien car il ne donne rien. Et quand l'amour ne se donne pas, il diminue. Il y a donc une loi de croissance pour tous les mystère du Royaume et de la vie. L'amour, le bonheur, la foi, Dieu sont des réalités où même le peu croît dans la surabondance. Une graine de foi ou un peu de levain d'amour suffisent pour faire pousser un arbre ou lever un pain. Mais un être fermé hermétiquement à ces réalités fait le dure expérience de perdre même ce qu'il croyait avoir. Au risque même de se perdre *lui-même*.

« Si je leur parle en paraboles, c'est parce qu'ils regardent sans regarder, qu'ils écoutent sans écouter et sans comprendre. » Voilà la clé pédagogique du parler en paraboles : en proposant des images tirées de la nature ou de l'activité humaine, celles-ci obligent à les regarder de plus près, à voir au-delà ou plus profondément que leur trivialité apparente. De même pour les mots racontés : derrière leur banalité se fait entendre une autre histoire. En mettant ainsi l'auditeur à l'épreuve, Jésus refusait tout enrôlement facile ; sa parole ne sera jamais celle d'un gourou cherchant à se faire des adeptes d'autant plus dociles qu'on ne leur demande aucune participation personnelle à la construction du

sens. Non, Jésus souhaite arracher le disciple à la foule et le disciple à lui-même car il importe que chacun découvre — dans la singularité de sa vie — la révélation personnelle du Royaume. La qualité de disciple se vérifie à la manière dont il perçoit les choses, à l'ouverture de ses « sens » spirituels. Il doit avoir les yeux « en face des trous » et les oreilles bien ouvertes ! Ailleurs, dans l'évangile de Matthieu, on relate la guérison de deux aveugles et d'un possédé muet : « Comme Jésus s'en allait, deux aveugles le suivirent, en criant : "Aie pitié de nous, fils de David !" Quand il fut entré dans la maison, les aveugles s'avancèrent vers lui, et Jésus leur dit : "Croyez-vous que je puis faire cela ? — Oui, Seigneur », lui disent-ils. Alors il leur toucha les yeux, en disant : "Qu'il vous advienne selon votre foi !" Et leurs yeux s'ouvrirent. Puis Jésus leur dit avec sévérité : "Attention ! que personne ne le sache !" […] Comme ils sortaient, voici qu'on amena à Jésus un possédé muet. Le démon chassé, le muet se mit à parler » (Mt *9*, 27-30.32-33). Les deux compagnons aveugles expriment la difficulté si répandue de bien voir l'autre ou de bien se voir dans le regard de l'autre. Les paraboles n'ont pas fini de nous montrer des êtres humains — nous-mêmes — présentant des formes de cécité relationnelle : le fils cadet qui ne veut plus voir son père, l'aîné qui ne daigne plus reconnaître son frère, le prêtre et le lévites passant à côté du blessé sans le voir, etc. Ces récits et bien d'autres ont une vertu thérapeutique en guérissant notre aptitude à bien voir. Alors, les yeux guéris de la cécité du cœur peuvent s'ouvrir sur la profondeur mystérieuse de la vie, sur la détresse de nos frères. Dans cet épisode de guérison des deux aveugles, Matthieu attribue une importance capitale au rôle de la foi. C'est la confiance en la puissance de vie qui dilate notre vue et lui donne d'apercevoir la bonté en toutes choses. Cette foi-là n'est pas l'adhésion plus ou moins forte à un arsenal de vérités, mais une faculté de voir ce qui ne saute pas aux yeux :

le mystère d'un monde bon donné pour la joie — le Royaume. Le second récit de guérison concernait un muet. En grec, le mot employé pour signifier « muet » signifie également « sourd ». La délivrance d'un « démon » est ici la guérison de la surdité et la possibilité de parler à nouveau. De fait, l'homme est *dépossédé* de sa vie, de sa liberté et de ses relations quand ses oreilles et sa bouche sont fermées ou bloquées. Notre être relationnel demande l'ouverture de nos sens au monde et aux personnes. Les oreilles de notre cœur doivent être ouvertes à la Parole et à celles de nos frères et sœurs en humanité. La possibilité même de parler en paraboles demande d'abord l'ouverture des oreilles de l'intelligence du cœur. Comme pour les yeux, l'ouverture des oreilles et de la bouche est une condition essentielle de l'engendrement d'un disciple qui n'est jamais — il faut insister — un mouton de Panurge ! Mais une condition radicale est requise à la guérison de nos sens relationnels : la métamorphose du cœur.

« Pour eux s'accomplit la prophétie d'Isaie, qui dit : Vous aurez beau entendre, vous ne comprendrez pas ; vous aurez beau regarder, vous ne verrez pas. Car le cœur de ce peuple s'est épaissi, ils sont devenus durs d'oreille, ils se sont bouché les yeux, pour ne pas voir de leurs yeux, ne pas entendre de leurs oreilles, ne pas comprendre avec leur cœur, et pour ne pas se convertir. Et je les aurais guéris ! » D'où vient cette incapacité à voir, écouter, comprendre ? Elle vient du cœur qui s'est *épaissi* (ou *engraissé*) pour reprendre la formule du prophète Isaïe. Il faut se rappeler que le cœur — dans le langage biblique — représente le siège vital de l'être humain, le lieu de sa volonté et de son intelligence, le lieu où il peut naître à lui-même. Il est donc bien plus que le muscle cardiaque qui se trouve dans notre poitrine. Comme le cœur biologique, le cœur *vital* de l'organisme spirituel et relationnel peut être infecté d'une maladie cardiaque qu'Isaïe appelait le cœur « épaissi »

et qu'on peut appeler d'un terme plus « technique » : la *sclérocardie*. Le cœur qui se *sclérose* devient dur comme pierre, incapable de sensibilité, impénétrable à la compassion, au rire et à la folie d'espérer un monde différent. C'est une affection spirituelle du cœur vraiment grave puisqu'elle détruit à la racine le désir de vie et d'amour. En ce sens, la *sclérocardie* est bien une maladie mortelle. Plusieurs fois, dans les évangiles, Jésus reproche aux scribes et aux pharisiens leur dureté de cœur, leur sclérocardie. Ainsi, dans une controverse avec les pharisiens et les scribes concernant le lavement des mains avant les repas, Jésus s'écrie : « Hypocrites ! Isaïe a bien prophétisé de vous quand il a dit : "Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi." » (Mt *15*, 7-8). L'hypocrisie est bien un obscurcissement du cœur qui occulte la capacité de voir et d'*apprécier* la présence du Royaume. Ou encore, dans une discussion sur les motifs de répudiation, Jésus répond aux Pharisiens : « C'est en raison de votre dureté de cœur [sclérocardie] que Moïse vous a permis de répudier vos femmes ; mais dès l'origine il n'en fut pas ainsi » (Mt *19*, 8). Un cœur sclérocardiaque est un cœur pour qui tout est lourd, pesant. Le matin, quand il se réveille, tout lui semble déjà si difficile à vivre, se mettre en route est un combat. Un cœur sclérocardiaque est un cœur qui voit tout sous un angle pessimiste, défaitiste. C'est un cœur déçu par les relations affectives, il ne croit plus guère à l'amour ou à l'amitié. Il voit dans les relations humaines un grand jeu de dupes où règne la loi du plus fort. C'est un cœur blessé qui se réfugie derrière l'insensibilité et l'indifférence pour ne plus saigner. Le cœur sclérocardiaque est aussi un cœur qui a oublié le visage de tendresse de Dieu : il ne le voit plus que comme un Surmoi ou une Loi l'empêchant d'être heureux. Bref, la sclérocardie est la maladie de l'oubli, de l'insensibilité, d'une sorte d'ignorance ou d'opacité. L'homme dont le cœur s'est épaissi oublie que Dieu est le don de la

Bonté, que chaque instant peut l'accueillir ; il ignore le prochain, il ne sait plus s'émerveiller et finit par vivre comme un somnambule, c'est-à-dire à vivre à moitié, comme dans une torpeur, tout en s'occupant machinalement de son existence. La sclérocardie s'attaque principalement aux *sages* et aux *intelligents* (que nous avons déjà rencontrés) : en sont témoins les scribes et les pharisiens. Tout ce qu'ils pouvaient apporter au peuple c'était des explications sur l'Écriture, des justifications rituelles, des exhortations morales, des analyses et interprétations des lois, bref, tout ce qui fatigue l'âme et peut entraîner une certaine servitude cléricale. Encore aujourd'hui, les institutions ecclésiales montrent parfois cette même *sclérose*… Mais ne croyons pas trop vite en être *immunisés* car le virus s'attaque à tous : le *pharisien* est présent en chacun de nous.

Il s'agit donc de se prémunir contre sa propre tendance à la sclérocardie. C'est pourquoi le *parler en paraboles* vise le cœur en profondeur afin d'y ranimer la *vigilance*. Se tenir *éveillé*, voilà l'antidote capable de ranimer notre *cordialité*. C'est précisément parce que le cœur risque de se scléroser que le langage parabolique est le plus adapté puisqu'il oblige l'auditeur ou le lecteur à s'interroger sur les déplacements opérés par rapport à une mentalité « ordinaire ». Le langage parabolique fonctionne alors comme un puissant moteur de retournement de l'esprit et de la vie qu'on appelle dans la Bible la *metanoia* et qu'on traduit pauvrement en français par « conversion ». Aujourd'hui, on parle de « conversion » pour qualifier le fait de changer de religion. Mais dans l'évangile, la *metanoia* signifie l'accès de toute la personne à la profondeur insoupçonnée qui la fait renaître à elle-même. Le mot vient de *noûs* qui désigne en grec « l'esprit » (au sens profond et large de l'intériorité et de la liberté, et non au sens réduit de vie intellectuelle) et de *meta* qui vise le dépassement du *noûs*, son retournement, son engen-

drement. Au cri du cœur d'Isaïe : « Le cœur de ce peuple s'est épaissi pour ne pas se convertir. Et je les aurais guéris ! » correspond le langage parabolique employé par Jésus car il est le seul à envisager dans sa forme comme dans son fond le *retournement* du monde.

Mettre sa vie en paraboles consiste d'abord à revenir au *cœur*, lieu d'unification de nos sentiments, pensées, actions. Pendant longtemps, on a défini l'homme comme un être pensant, dont la faculté la plus importante est l'intellect, la capacité de raisonner, de comprendre, de juger. S'il ne faut pas sous-estimer l'intelligence, il convient de la situer au niveau du… cœur. Dans l'anthropologie de la Bible, d'ailleurs, on parle d'*intelligence du cœur*, c'est-à-dire d'une intelligence ouverte au monde, à la vie, à Dieu ; d'une intelligence nourrie par l'expérience et l'existence ; d'une intelligence dont la fine pointe s'appelle ouverture à tout ce qui est bon et vrai. A ce niveau également, le virus de la sclérocardie vient se nicher et attaquer l'intelligence du cœur. Celle-ci commence à se couper de la vie, elle n'est plus irriguée par elle et se sclérose en intelligence purement cérébrale ou spéculative ou, pire encore, orgueilleuse. L'intelligence sclérocardiaque se rétrécit et se fige, elle ne supporte plus le dialogue, la confrontation et, surtout, l'interrogation et le doute. Revenir au cœur signifie donc guérir de sa sclérocardie, garder l'intelligence en éveil d'ouverture et de vie. En invitant à la *metanoia*, la parabole fonctionne comme antidote à la sclérose du cœur et, de là, à la guérison des sens relationnels et spirituels. Jésus peut alors se réjouir :

« Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent. En vérité, je vous le déclare, beaucoup de prophètes, beaucoup de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu. Vous, heureux », dit Jésus à ses disciples. Cette béatitude résonne comme une invitation

à la joie ! Vous ! C'est-à-dire toi et moi dans la mesure où nous sortons de la foule anonyme (qui représente les autres individus comme la « foule » des sentiments à l'intérieur de notre psychisme) pour devenir disciple. Et devenir un disciple, ce n'est pas se compter parmi une foule d'autres adeptes. Devenir un disciple, c'est faire le pari de sa singulière existence et de la non moins singulière invitation de Dieu au bonheur. Les paraboles comme *béatitudes* mises en récits nous permettent de voir l'inespéré, ce que beaucoup *désirent* voir ou obtenir mais ne le peuvent en raison même de leur attente. A force de souhaiter ou d'attendre le bonheur, beaucoup passent à côté… sans le voir. Une parabole fonctionne comme un projecteur pointant sa lumière sur tout ce qui donne à la vie sa valeur de don.

« Tout cela, Jésus le dit aux foules en paraboles, et il ne leur disait rien sans parabole ; pour que s'accomplît l'oracle du prophète : "J'ouvrirai la bouche pour dire des paraboles, je clamerai des choses cachées depuis la fondation du monde." » Jésus clame des « choses cachées depuis la fondation du monde » : depuis le commencement ou l'origine, que de choses sont cachées ! Chacun en fait parfois l'expérience : des événements « refoulés » remontent à la surface de l'existence et de la conscience. Des dimensions importantes de nos vies se dérobent à notre emprise, à notre désir de clarté et d'évidence. Plus fondamentalement encore, c'est notre Moi profond qui est caché à l'intérieur des replis de notre être : comme un « trésor » à découvrir (ce sera le thème de la parabole du trésor caché dans un champ), notre identité est occultée. Enfin, c'est le projet créateur de Dieu qui se cache dans les sillons de l'histoire. Les paraboles ont pour fonction de dévoiler ces choses cachées dans nos vies et dans l'histoire des hommes. De fait, certaines expériences de la vie, particulièrement celles qui sont difficiles ou traumatisantes peuvent occulter voire même fausser notre perception du

réel. Les paraboles les font remonter à la surface, mais sans violence, sans effraction, car les images paraboliques suggèrent, *in-spirent* un Souffle de recréation de l'existence. La parabole est ce lien où se nouent la vie, la foi et l'amour ; elle branche sur la Réalité qu'est le Royaume qui croît en nous. Les paraboles inspirent parce qu'elles respirent avec nous, dans notre réalité proprement humaine, sensible et contingente. De sorte qu'elles peuvent devenir véritablement *thérapeutiques*. En mettant des mots sur les impasses de l'existence, sur les limites qui nous sont imposées, sur la contingence qui nous affecte, les paraboles écrivent d'autres possibilités qui valent la peine d'être explorées.

« Alors, laissant les foules, il vint à la maison ; et ses disciples s'approchant lui dirent : "Explique-nous la parabole […]." » Jésus laisse les foules et revient à la maison. A nous aussi, il est demandé de laisser les « foules » de choses qui nous occupent et nous envahissent — biens, personnes, temps — afin de revenir à la maison du cœur et de l'intériorité. Cette solitude positive — se sentir bien dans la maison de son cœur — est une des conditions de la compréhension des paroles du Maître. L'autre, aussi fondamentale, est de « s'approcher » de lui. Nous rencontrerons ultérieurement ce verbe dans la parabole du bon Samaritain et dans le récit des compagnons d'Emmaüs. Le Samaritain s'approche de l'homme blessé et Jésus — incognito — chemine avec les deux disciples. Dieu manifeste une proximité délicate pour nous inviter à partager sa communion d'amour. Pour nous rapprocher de la Sagesse de Dieu, nous devons revenir au centre, rejoindre le Soi, c'est-à-dire le Moi profond. C'est seulement assis là, dans la « maison » de notre cœur, que nous pouvons demander à Jésus de nous expliquer les paraboles. Mais attention, l'évangile ne nous fournit jamais d'explications qui seraient comme les solutions à des problèmes. Expliquer une parabole, c'est en *déployer* le sens ; c'est rendre manifeste dans la vie l'ho-

rizon nouveau qui nous est donné par l'*advenue* du Royaume en nous. De sorte que l'explication ultime des paraboles réside dans l'engagement existentiel du disciple, à sa manière de déployer les semences du Royaume dans toutes les dimensions de sa vie. Comme Jésus de Nazareth dont la vie est devenue l'ultime Parabole en acte. Voilà pourquoi je mettrai « de côté » les deux « explications » que l'évangile de Matthieu ajoute aux paraboles du semeur et de l'ivraie. Beaucoup d'exégètes pensent qu'il s'agit de développements propres à un stade d'interprétation des paraboles par certaines communautés chrétiennes de l'époque mais qui ne reflètent pas complètement le style et le message du Nazaréen. De toute manière, la forme particulière du *parler en paraboles* autorise tout lecteur à s'approprier ce qui lui vient à l'intelligence du cœur et qui trouve sa *confirmation* — non dans l'explication d'un autre — mais dans ce qui s'atteste dans la vie.

« "Avez-vous compris tout cela ? — Oui », lui répondent-ils. Jésus ajouta : "C'est ainsi que tout scribe devenu disciple du Royaume des cieux est comparable à un maître de maison qui tire de son trésor du neuf et de l'ancien." » La question de Jésus adressée autrefois à ses disciples conserve son actualité pour nous : « Avez-vous compris tout cela ? » Qu'avons-nous compris de la croissance du Royaume dans nos vies ? Avons-nous compris que les paraboles s'adressaient à nous ? Sommes-nous conscients que la promesse de vie et de bonheur du Royaume nous est destinée ? Sommes-nous encore des scribes, c'est-à-dire de plus ou moins fins connaisseurs de la tradition judéo-chrétienne, à l'aise dans l'univers culturel que nous avons reçu de nos parents, mais encore loin d'une révélation singulière de la Parole en nous ? Les scribes et les docteurs croyaient comprendre la Loi, mais ils risquaient souvent de se fermer à l'irruption du neuf dans leur mentalité religieuse. Comme Nicodème dans l'évangile de Jean, qui croit savoir mais ne

comprend pas et s'entend dire par Jésus : « Tu es maître en Israël et tu n'as pas la connaissance de ces choses ! » (Jn *3*, 10). Alors, le « scribe devenu *disciple* » est celui qui accueille dans l'intelligence de son cœur la joie d'une révélation merveilleuse : je suis fait — ainsi que tous mes frères en humanité — pour être le Royaume de Dieu ! Chacun de nous, quelles que soient sa personnalité, son histoire, sa pauvreté, ses blessures. Il ne s'agit pas d'une compréhension cérébrale ou factuelle. Il s'agit de *com-prendre*, c'est-à-dire de recueillir en soi, de saisir la vérité profonde de notre être : à la mesure où nous naissons à nous-mêmes, Dieu croît en nous ! Ressaisir aussi les multiples événements de la vie par lesquels nous traversons l'absurde et le néant. Le langage parabolique ouvre un espace de compréhension personnelle où chaque croyant peut y découvrir selon ses besoins un appel personnel, un éclairage particulier au point que son mystère une fois découvert, il ne provient plus de la pensée du maître mais de celle de son disciple. Si nous avons compris cela, c'est que nous sommes devenus comme ce « maître de maison » qui a su tirer du trésor des paraboles du neuf et de l'ancien. Du neuf, puisque les paraboles visent le renouvellement de l'humain et de l'ancien puisqu'elles font remonter à la surface ce qui est en attente d'accomplissement. Les paraboles offrent aussi une clé de lecture propre à faire jaillir du neuf dans la lecture des anciens textes bibliques puisqu'elles permettent de faire jouer les récits dans des niveaux de sens de plus en plus profonds et de plus en plus reliés à la vie.

Dieu croît en nous !

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que la dynamique essentielle de la vie est de semer sans s'inquiéter du résultat car toute semaille est grosse d'une possible fécondité.

> Jésus leur dit beaucoup de choses en paraboles. Voici que le semeur est sorti pour semer. Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin ; et les oiseaux du ciel sont venus et ont tout mangé. D'autres sont tombés dans les endroits pierreux, où ils n'avaient pas beaucoup de terre ; ils ont aussitôt levé parce qu'ils n'avaient pas de terre en profondeur ; le soleil étant monté, ils ont été brûlés et, faute de racine, ils ont séché. D'autres sont tombés dans les épines ; les épines ont monté et les ont étouffés. D'autres sont tombés dans la bonne terre et ont donné du fruit, l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente. Entende, qui a des oreilles.
>
> Mt *13*, 3-9

« Voici que le semeur est sorti pour semer. » Dans l'évangile de Mathieu, l'histoire du semeur est la première parabole racontée par Jésus à la foule. Ce n'est peut-être pas fortuit tant elle inaugure le style parabolique par excellence. On pourrait même dire qu'elle est la matrice du parler en paraboles puisqu'elle met en scène l'événement d'une Parole semblable à une graine, toujours grosse de virtualités dont la fécondité dépend de l'auditeur qui la reçoit ou non. En ce sens, Jésus

n'enseigne pas, il sème une Parole riche d'un possible. Le destin de la Parole n'est pas d'être simplement reçue (intellectuellement ou religieusement) comme on reçoit une information mais d'être travaillée pour donner du fruit. De plus, cette première parabole (qu'on peut entendre dans le sens chronologique mais encore dans l'ordre de la fondation : première parce que toutes les autres proviennent d'elle) nous invite à revoir nos discours sur Dieu. Nous avons déjà souligné ce que nous rencontrons ici pour la première fois : l'absence de tout renvoi explicite au langage religieux. La parabole du semeur ne donne aucun savoir explicite sur l'identité de Dieu. Celle-ci n'est que *suggérée* : au lecteur de découvrir ou non derrière l'image du semeur les traits de Dieu. De sorte que rien n'interdit d'y lire d'abord la mise en scène d'une activité de part en part humaine ou naturelle. Les paraboles dans leur ensemble n'ont pas besoin de recourir à Dieu comme explication totale de la vie. Elles invitent seulement le lecteur à déchiffrer autrement son existence, à y découvrir l'espérance de semailles. Rapportée à Dieu, l'image du semeur n'est pas anodine car elle éclaire différemment l'idée qu'on se fait de lui. Il est peut-être dommage que le vocable de semeur n'ait jamais été donné à Dieu car il dirait probablement mieux ce qu'on essaie de dire quand on le qualifie de « Créateur ». Mais le langage parabolique nous apprend déjà que les images racontées n'ont pas à être forgées en concepts définitifs car ceux-ci finissent toujours par perdre leur puissance d'interpellation et de vie.

Revenons au personnage du semeur : on ne sait rien de lui, ni son nom, ni son origine. Il n'est en fait désigné que par son *activité* : il sème. Comme s'il ne pouvait faire que cela, c'est sa manière à lui d'exister humainement. En même temps, il est relié à un travail plus grand encore : celui de la nature dont il est au service en semant. On peut l'imaginer sortant de chez lui le matin pour semer. De la même manière,

Jésus de Nazareth est sorti de la maison pour *essaimer* les paraboles au bord du lac. On reste infécond si on reste enfermé. Il y a, pourtant, tant de raisons de rester chez soi, de fermer ses volets, de se barricader. Au propre comme au figuré. Mais, nous le savons bien aussi, la vie est remplie de déplacements de toutes sortes qui invitent ou obligent parfois à sortir. A franchir la porte, comme ce semeur qu'on imagine du matin, renouvelant ce qu'il avait déjà fait la veille… Rien n'indique pourtant la routine ou la lassitude : il est semeur, alors il sème. C'est toute sa vie et elle le lui rend bien !

A qui pouvons-nous comparer ce semeur ? A Jésus lui-même, comme nous venons de le mentionner. A Dieu aussi dont les paraboles sont comme les *révélateurs*. Oui, Dieu est le semeur de vie et d'amour. Être créateur signifie pour lui ensemencer le monde de sa parole vivante. C'est son travail à lui : semer la vie. Le champ à ensemencer qu'il préfère, c'est le cœur de l'homme. Dieu désire tellement que le cœur de l'homme devienne le lieu de croissance du Royaume. Alors Dieu sème, généreusement, sans compter. Depuis le jour de notre naissance (voire même avant) jusqu'au jour de notre mort (voire même après), Dieu sème dans notre cœur ses semences de vie et d'amour. La pensée la plus positive avec laquelle nous pourrions commencer chaque journée lors de notre réveil serait une prière de *bénédiction* pour ce qui est déjà semé de bon en nous : « Merci Père de déposer ce matin encore tes graines de vie, d'amour, de joie et de paix dans mon cœur. Merci car je n'ai pas besoin de les chercher au-dehors, tu les déposes dans le trésor de mon cœur ». Ainsi, personne n'est vraiment démuni face à la vie ; personne ne manque vraiment de l'essentiel, du moins si les yeux de son cœur, guéris de tout sclérocardie, savent voir les semences déposées en lui. Notre recherche éperdue du bonheur consiste trop souvent à l'attendre à l'extérieur de nous : nous sommes ainsi à la merci des circonstances

heureuses ou malheureuses. Ce sont les événements qui déterminent alors notre niveau de bonheur. Pour peu que quelque chose de pénible ou de difficile survienne, et nous voilà déçus et tristes. A force de chercher le bonheur au dehors, nous devenons de plus en plus insatisfaits et conduits à la mauvaise tristesse, symptôme de la sclérocardie. Par contre, celui qui trouve le bonheur dans le trésor de son cœur, ne peut être déçu car il reçoit chaque matin, de la main ouverte de Dieu, les semences de vie et d'amour qui lui sont destinées. Peu importent alors les aléas et les circonstances de la vie, puisqu'il y a toujours moyen de plonger la main dans le sac de son cœur et d'y puiser les graines de bonheur semées par Dieu. Ces graines n'attendent qu'à fructifier et à produire selon leur capacité. Mais Dieu est aussi un étrange semeur, lui qui sème sans se soucier de la qualité du terrain. Sa préoccupation n'est pas de choisir un meilleur endroit qu'un autre, mais de semer en laissant ouverte la possibilité pour le grain de produire du fruit ou non. Dieu n'est pas le maître de notre destinée au sens où tout ce que nous vivons serait le résultat d'une programmation divine. Dieu sème et se réjouit quand la graine — qui aurait pu être *perdue* dans les ronces ou les pierres — est *retrouvée* dans ses fruits. Cette logique du « perdu retrouvé » parcourt les paraboles pour nous inviter à jeter un autre regard sur la *rentabilité* de nos existences. Que la graine puisse éventuellement produire son fruit, voilà ce qui dynamise le semeur. Il a compris que l'échec n'est jamais absolu, que la course au résultat ou à la réussite est inhumaine et invivable. Même si un projet ne prend pas, l'important n'était-il pas de le tenter, de le semer ? La fécondité ou l'échec dans nos vies n'est pas imputable à un décret aveugle du destin. La parabole souligne l'action d'un Dieu semeur qui ne s'arrête pas de semer, quel que soit le résultat.

Alors, la parabole ne nous inviterait-elle pas à nous *retrouver* dans l'image du semeur ? Qu'il serait bon d'adopter la même attitude qui

consiste à ne jamais refuser de semer, dans sa propre vie comme dans celle des autres. L'éducation des enfants et des jeunes, si délicate, peut s'enrichir de cette manière de faire. Au lieu de considérer tellement le résultat, si nous accordions plus d'importance à ce que *nous* semons ? Dans l'action de nos Églises, même chose. Au lieu de nous focaliser sur le *nombre* de gens que nous réunissons (tentation bien normale), il vaudrait parfois mieux nous demander si nos stratégies pastorales n'envisagent pas trop rapidement la récolte avant les semailles ?

« Comme il semait, des grains sont tombés au bord du chemin, et les oiseaux sont venus tout manger. » Le semeur de la parabole est un étrange semeur : au lieu de semer uniquement au bon endroit — là où il est sûr du résultat —, il jette sa semence à tous va et à tous vents ! Comme si toute son attente était cristallisée dans le geste de semer et non dans celui de produire. Comme s'il avait une foi grosse comme une graine de moutarde qui dit qu'on ne sait jamais, que les possibles se moquent de l'impossible, que rien ne dit que les pierres ou les ronces ne laisseront pas passer ne fut-ce qu'un brin ! Beaucoup de lectures de cette parabole (et des autres d'ailleurs) ne peuvent s'empêcher de « faire la morale » en identifiant les différentes parcelles de terre à des catégories de personnes : les « superficiels » comparés au « bord du chemin » ou les « sans cœur » identifiés aux endroits pierreux. Nous le savons, l'attitude de Jésus interdit tout jugement qui prétendrait enfermer les hommes dans des catégories morales. Nous sommes plutôt invités à revenir à nous-mêmes en considérant la variété de notre lopin de terre personnel. Le champ de notre existence n'est pas uniforme : on y trouve plusieurs « régions » : les bords de chemin, les endroits rocailleux, les zones de bonne terre. Tant que nous ne sommes pas unifiés, plusieurs dimensions de notre être coexistent en nous. Parmi celles-ci, il y a les zones « limites », c'est-à-dire toutes celles situées à la superficie de notre

être. Quand nous vivons au « bord » de nous, du Sens profond de notre être. Le plus souvent quand nous empruntons des chemins de vie, nous prenons ceux qui conduisent au « bord » et pas nécessairement ceux qui acheminent dans les profondeurs de notre être. Dans cette région du cœur, le grain est à la merci du premier *volatile* venu. Les *oiseaux* symbolisent, comme dans beaucoup de traditions culturelles, les pensées, les soucis et les préoccupations qui pullulent et envahissent le champ de notre conscience. Ils s'abattent alors sur nous et dévorent les graines qui n'ont pas le temps de se déposer.

Pour cela, notre cœur doit les accueillir comme une *bonne terre*, dégagée de ses pierres (sclérocardie) et de ses épines (soucis, colère et tristesse — passions mauvaises). Le *sol pierreux*, sclérocardiaque, empêche toute profondeur puisque le cœur pétrifié ne laisse plus rien germer. La gangue du cœur est incapable d'accueillir les semailles et n'offre pas la possibilité de s'*enraciner*. Les *épines* symbolisent les passions dangereuses et malsaines qui pervertissent le sol cœur et qui étouffent la semence. L'avidité est, avec l'orgueil, une des deux « racines mères » de notre condition humaine. L'avidité s'exprime dans tous les domaines : choses, sentiments et surtout, les personnes. Elle est l'expression de notre envie de possession et de domination des êtres. De fait, nous passons le plus clair de notre temps à vouloir consommer le monde et les gens, tout ce qui nous « tombe sous la dent » ! L'orgueil, quant à lui, renforce cette avidité en réclamant des autres admiration et besoin éperdu de reconnaissance. le problème est que ces deux racines étouffent progressivement en nous l'accueil de l'autre dans le don de sa différence, qui n'est pas une menace, mais une chance. La possibilité de se recevoir d'un autre.

Une bonne terre ensemencée peut donner du fruit, « l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente ». La bonne terre est d'abord un sol ferme, c'est-à-dire un terrain sur lequel on peut tenir. Aucun marécage ou sable

mouvant ne peut produire cette fécondité. Aucune *platitude* — surtout dans le domaine de la piété — ne peut offrir à l'intelligence et au cœur le terreau favorable au travail fructueux de la Parole. La parabole nous apprend aussi que chaque graine semée donne du fruit selon sa capacité. Il n'est pas question ici de bouteille à moitié vide ou à moitié pleine, ce qui compte, c'est de contenir de l'eau. De même, nous ne devons pas nous préoccuper du nombre de fruits, seule importe la virtualité de la graine et sa promesse de donner *du* fruit. D'ailleurs, étrangement, le texte dispose les fruits selon un ordre *décroissant* comme si la quantité restait relative. La vie ne consiste pas à établir des comptes d'apothicaire (ai-je plus ou moins que les autres ?) ; elle se réjouit de ce qui advient, tout simplement. L'amour ne compte pas ses manifestations ; il vit, tout simplement et traverse, serein, les saisons d'automne et d'hiver. La foi ne s'attache pas à ses œuvres, mais en produit, dût-elle éprouver la traversée du désert.

La parabole du semeur, comme bien d'autres, raconte sous forme d'images le *mystère pascal* de mort et de résurrection. Un récent sondage réalisé en France pour le compte du magazine chrétien *la Vie* montrait que seuls dix pour cent des Français interrogés croyaient en une résurrection après la mort et qu'ils n'étaient guère plus de quatorze pour cent à la souhaiter comme possibilité « heureuse » après la mort… La Résurrection, voilà bien un article majeur de la foi chrétienne qui ne semble plus dire grand chose à nos contemporains. L'histoire du semeur me fait penser à ce qu'écrivait très justement un exégète grand spécialiste des paraboles — Joachim Jeremias : « L'homme moderne va dans les champs, regarde à ses pieds et voit un développement biologique. Les gens de la Bible vont dans le même champ, regardent vers le haut et voient se succéder les miracles : ce ne sont que résurrections de la mort. » Sans remettre en cause la valeur d'une

lecture « biologique » des processus naturels, la vision *parabolique* de la réalité permet d'y repérer une autre « logique » : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui tombe en terre ne meurt pas, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte du fruit en abondance » (Jn *12*, 24). Envers et contre tout, la vie se lève de ce qui devait commencer par mourir. Vivre, c'est aussi apprendre à laisser mourir en nous ce qui doit l'être pour recueillir une surabondance de vie. Croire en la résurrection, c'est *retrouver* la fécondité de ce qui était *perdu*, enfoui en nous.

Si Dieu est le semeur, chacun est invité à le devenir et à semer la vie et l'amour. « Le matin, sème ton grain et le soir, ne laisse pas ta main inactive car de deux choses tu ne sais pas celle qui réussira » (Ecclésiaste *11*, 6). Nos relations sentimentales et affectives sont des lieux privilégiés où on devient semeur pour l'autre. Et quand la réciprocité vient couronner nos relations, alors *s'aimer, c'est semer* ! De la même manière que Dieu donne à chacun, chaque matin, son petit sac de graines, ainsi, nous sommes invités à déposer dans le cœur de ceux que nous rencontrons une petite graine du Royaume. Et nous avons des graines pour tous aspects de l'amour : graines d'amitié et de fraternité, graines de douceur et de tendresse, graines d'écoute et de dialogue, graines de pardon et de paix, graines de sourire et de joie… Dans ce domaine encore, nous attendons souvent des autres l'amour auquel nous croyons pouvoir prétendre. Ah, si les gens nous aimaient à la mesure que nous espérons ! Cette attente, malheureusement, est souvent source de déception et de désillusion, voire même d'échec affectif. Encore une fois, l'amour n'est pas à attendre de l'extérieur, il est à puiser à l'intérieur, dans le trésor de notre cœur. Tu ne crois plus en l'amour, cherche bien, tu trouveras dans ton cœur au moins une minuscule *graine de moutarde* d'amour. Personne n'est démuni au

point de ne pas pouvoir semer une graine de sourire et d'attention aux autres. Le trésor est dans ton cœur ! Trésor de confiance dans la fécondité de toute vie humaine, de la sienne comme de celle des autres, envers et contre tout.

Retour au cœur !

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que le cœur enfoui dans les profondeurs de l'intériorité est le trésor d'où jaillit la véritable joie.

> « Le Royaume des cieux est comparable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme a découvert : il le cache à nouveau et, dans sa joie, il s'en va, met en vente tout ce qu'il a, et il achète ce champ.
> Le Royaume des cieux est encore comparable à un marchand qui cherchait des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il avait, et il l'a achetée. »
>
> Mt *13*, 44-45

« Jésus disait à la foule ces paraboles : "Le Royaume des cieux est comparable à un trésor caché dans un champ et qu'un homme a découvert." » Un trésor caché, qui n'a jamais rêvé d'en découvrir un par hasard dans son jardin ? Il existe même des clubs de passionnés qui sondent les terrains à l'aide de détecteurs de métaux. On imagine la joie d'une telle découverte et pas seulement à cause de la valeur éventuelle du trésor trouvé. La parabole du trésor nous montre qu'une joie semblable gagne celui ou celle qui *découvre* le Royaume des cieux. Où ce mystérieux trésor est-il caché ? Le « champ » ne serait-il pas l'image du cœur humain ? Secrète, profonde comme un champ, l'intériorité est le

lieu où repose un trésor qui peut être identifié à notre véritable Soi. Paradoxalement, l'être humain s'éprouve comme un être de manque ; plus que de biens (même s'ils peuvent donner le change), l'homme manque à lui-même car il n'est pas encore ce qu'il est. C'est pourquoi nous sommes des êtres de désir, cherchant sans cesse à nous créer, à nous réaliser, atteindre notre véritable Soi. Le Royaume des cieux renvoie peut-être à ce projet essentiel d'unification de tout notre être pour faire advenir en nous l'*Homme nouveau*, caché dans les *sillons* du cœur. Malheureusement, nous pouvons vivre la plupart du temps en délaissant le lieu de notre unification pour courir en tous sens à la surface de notre champ d'être ; en cherchant par exemple mille occasions d'échapper au manque d'être en le remplissant d'avoirs de toutes sortes : biens matériels, occupations diverses, expériences multiples, relations dont on se sert pour échapper à la solitude, etc. Au lieu de retourner au cœur de notre être, nous nous éparpillons, divisés, morcelés. Mais, malgré notre superficialité, le trésor caché qu'est notre Soi véritable demeure tout proche de nous. Comme pour le Royaume qui — s'il est des cieux — n'est pas pour autant une réalité inaccessible ou lointaine. Au contraire, il est là, « à portée de cœur » : « Des pharisiens demandèrent un jour à Jésus quand viendrait le royaume de Dieu. Il leur répondit : "Le royaume de Dieu ne viendra pas de manière ostensible. On ne dira pas : Il est ici ; ou : Il est là. Car, voyez, le royaume de Dieu est déjà au dedans de vous" » (Lc *17*, 20-21). L'annonce de la Bonne Nouvelle qui remplit toute la prédication de Jésus, notamment en paraboles, n'a d'autre but que de révéler la présence en chacun de nous du Trésor qu'est le Royaume.

La métaphore du trésor dans un champ est également d'une profonde signification quant à notre rôle de lecteur de la bible. Le champ est comparable au texte brut de la bible : en jachère ou en culture, il

bruisse déjà de mille lieux d'interprétations et de significations. Mais son Sens repose dans les profondeurs du texte, dans son trésor, c'est-à-dire le lieu qu'un lecteur a *trouvé*. Ce sens n'est pas caché afin de se dissimuler ou d'empêcher sa « trouvaille ». Mais il dort, caché dans le texte. La Parole vive qui inspire les textes de la Bible demeure bien présente, mais comme une rivière souterraine qui irrigue de l'intérieur. A chaque niveau de profondeur du texte biblique, le lecteur s'enrichit d'un nouveau trésor de sens. Chaque fois qu'il l'a trouvé, il *laboure* sa propre existence afin d'y cueillir le fruit de vie que le texte renferme.

« L'homme qui l'a découvert le cache de nouveau. » L'humain découvre son Soi par surprise ! C'est une véritable découverte. J'aime l'irruption de l'inattendu, de la grâce dans les évangiles. Rien n'est programmé, aucun exercice n'est prévu pour aboutir à un résultat. C'est l'inouï de la rencontre, le hasard d'un événement, l'émerveillement soudain devant un paysage, le sourire qu'on attendait pas ou plus. La redécouverte actuelle de la spiritualité coure un risque grave en la réduisant à des techniques devant favoriser un état particulier. La véritable vie spirituelle s'éveille quand on découvre, dans les hasards de la vie, le trésor dans son cœur. Elle nous attend toujours là où on s'y attendait le moins. D'ailleurs, dans notre parabole, l'homme devait être en train de travailler dans le champ. Il n'était pas en méditation, il labourait ! Nous risquons d'oublier que le royaume se donne à trouver dans les moindres recoins de nos existences humaines. Il n'y a aucune dimension de nos vies, même la plus banale, qui ne renferme le trésor de Dieu. C'est donc une des plus grandes grâces qu'offre la foi que de découvrir, dans sa vie, la présence cachée du royaume. L'homme de la parabole, après avoir découvert un trésor dans le champ, le cache à nouveau. Pourquoi ? Tout d'abord, il est intéressant de noter que la parabole mentionne que l'homme n'est pas le propriétaire du champ et

donc, du trésor. Celui qui a découvert le trésor dans le terrain qui ne lui appartenait pas va se montrer particulièrement rusé en cachant sa trouvaille sans en parler au propriétaire légitime. Ainsi il pourra vendre ses biens et leurrer le propriétaire en lui proposant d'acheter son champ ! Nous en verrons d'autres exemples, certains personnages des paraboles n'ont pas toujours un comportement *exemplaire* ! J'y vois une manière qu'avait Jésus d'inciter l'auditeur à déplacer radicalement son angle de vue sur l'existence : elle ne se résume pas à un choix entre le juste ou l'injuste, le permis ou l'interdit. Le choix radical de la vie est celui-ci : quand tu auras trouvé le trésor en toi, que vas-tu en faire ? Dans une seconde lecture, nous pouvons également interpréter le fait que l'homme cache de nouveau le trésor dans le sens où la mise à découvert du royaume demande — dans le même temps — sa remise en profondeur. L'être humain ne peut jouir de son trésor que dans les entrailles du champ de sa vie. En cachant à nouveau le trésor dans son cœur, l'homme favorise l'intériorité et la profondeur.

« Dans sa joie », ou d'après le texte grec, « à cause ou à partir de sa joie ». Comment s'orienter dans la vie afin de trouver du sens ? La parabole nous dit : « A partir de ta joie ». La joie est la meilleure table d'orientation de la vie. Mais qu'est-ce que la joie pour en faire le point de départ de toute action, de tout désir ? Ne serait-il pas plus juste, plus humain de commencer par le sentiment de frustration, de manque, de tristesse devant ce que nous cherchons à obtenir dans la vie sans l'obtenir ? La joie qui remplit les paraboles — celle du père qui accueille son fils retrouvé, celle du berger qui retrouve sa brebis perdue, celle des invités au banquet, celle des deux disciples d'Emmaüs — n'est pas de l'ordre de l'émotion superficielle. Elle naît du cœur, de la rencontre et de l'autre (Autre). La joie naît du cœur, de ce centre vital de l'être humain où se réalise — patiemment — l'unification de toutes ses di-

mensions. Elle vient de cet appel inscrit dans les profondeurs de notre être à vivre la ressemblance avec Dieu. La joie jaillit de la prise de conscience intérieure de notre singulière vocation à devenir nous-mêmes le lieu où se cache le trésor de notre *au-delà*. A ce niveau fondamental, seule la joie assure l'être humain de la vérité de son cœur : il est fait pour Dieu et la joie lui en donne le goût. La joie vient de la rencontre : si elle demeure au niveau fondamental du cœur, elle se renouvelle chaque fois que la rencontre s'opère : avec moi, avec les autres et avec l'Autre. La joie est indispensable à la vie du cœur et illumine son intelligence. Sans joie, tout se rabougrit, tout est terne, insipide, vain. La joie, don de l'Esprit au cœur est le médicament le plus sûr contre les manifestions sclérocardiaques. « Revêts-toi donc de la joie, lieu des complaisances divines, fais-en tes délices. Car tout homme joyeux agit bien, pense juste, et foule aux pieds la tristesse. L'homme triste, au contraire, agit toujours mal : d'abord il fait le mal en attristant le Saint-Esprit qui est donné comme joie aux hommes ; ensuite il commet une impiété en ne priant pas le Seigneur car la prière de l'homme triste n'a pas la force de monter jusqu'à l'autel de Dieu. La tristesse, mêlée à la prière, l'empêche de monter, comme le vinaigre, mêlé au vin lui ôte sa saveur. Purifie donc ton cœur de la mauvaise tristesse, et tu vivras pour Dieu. Et tous ceux-là vivront aussi pour Dieu qui auront dépouillé la tristesse pour se revêtir de la joie » (Hermas, *le Pasteur*, 42, 1-4, SC nº 53, p. 190). La joie ouvre le trésor fondamental de l'existence : la *liberté*. Seule une liberté ouverte par la joie peut donner toute sa mesure et dilater amplement l'être humain. La joie qui ne se condamne pas chaque fois qu'elle ne reçoit pas ce qui lui semble *dû*, peut accueillir plus largement tous les événements *donnés* de la vie et vivre selon le don de la liberté. La tristesse, par contre, parce qu'elle souffre de ne pas rencontrer une adéquation parfaite entre ce qui ar-

rive et ses besoins, s'empêche de s'ouvrir à la possibilité inédite qu'offre tout événement. La tristesse restreint le champ de la liberté en lui refusant la grâce d'être dilatée par l'accueil élargi de la vie dans toutes ses facettes.

« Il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète ce champ. » Dans le texte grec, on lit littéralement : « Il s'en va et tourne et retourne tout ce qu'il a ». A partir de sa joie, l'être humain s'en va. La joie le met en route car elle est élan vital, dynamisme de vie. On voit bien qu'elle est instauratrice de liberté. Dans le but d'acheter le champ, il « tourne et retourne » sa vie. De fait, découvrir le trésor de son cœur — son identité profonde et merveilleuse — ne laisse pas en place. Cela remue profondément. Le terreau intérieur est comme labouré afin de lui permettre de mieux porter du fruit. Cela vaut bien la peine de « tourner et retourner » son existence, de permettre au trésor d'enrichir toutes les dimensions de la vie.

« Ou encore : Le Royaume des cieux est comparable à un négociant qui recherche des perles fines. » On aurait pu s'attendre à ce que le Royaume soit comparé à la perle, comme il l'était au trésor dans la parabole similaire. Or, le royaume est mis ici en relation avec le négociant. Cette différence de traitement entre les deux paraboles est déterminante : d'un côté, le royaume est comme une réalité qu'on trouve ; de l'autre, le royaume est une *recherche*. Les deux attitudes forment en fait, non pas une contradiction, mais une communion, une unité profonde et dynamique. Le royaume ne peut être réduit à quelque chose qu'on a ou qu'on n'a pas (comme dans les expressions un peu gauches d'« avoir » la foi ou de la « perdre »). Il n'est pas non plus une quête inaccessible ou une fuite sans fin. Dieu se cherche et nous sommes alors comme ce négociant et Dieu se trouve et il devient alors notre trésor. Constamment, dans la bible, le fait de « chercher » est la marque du croyant. Se mettre

en marche comme Abraham ou Jésus manifeste que la recherche est au cœur de la vie de foi.

« Ayant trouvé une perle de grande valeur, il va vendre tout ce qu'il possède, et il achète la perle. » De tout temps, les perles représentent un bien précieux et estimé. Elles pouvaient atteindre une véritable fortune (parfois de l'ordre de millions de sesterces). « C'est une perle rare ! » Cette expression familière désigne les personnes de grande qualité que nous avons la chance de rencontrer — souvent par hasard — sur nos chemins. L'amitié est, de toutes les formes de relation, celle qui s'approche le plus de l'image de l'huître contenant une perle précieuse. Il lui faut du temps pour se cristalliser et former cet agglomérat de nacre. Nous retrouvons la même expression littérale : « il tourne et retourne tout ce qu'il a ». Les relations d'amour et d'amitié demandent à être « tournées et retournées », c'est-à-dire « labourées », travaillées comme on travaille la terre afin qu'elle soit encore plus fertile. Nos relations ne sont pas appelées à rester en « jachère ». Ou, pour reprendre l'image de l'huître et de la perle, les relations demandent à *sécréter* patiemment le meilleur : la qualité de la présence, l'attention délicate, la compassion. Bien sûr, on n'« achète » pas les autres, on ne se paie pas leur amour ou leur amitié, mais on est invité à les laisser être ce qu'ils sont — parfois dans leur coquille ! — des êtres de qualité, des perles rares.

Lâcher prise

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que la croissance n'est pas à la mesure de notre connaissance ou de notre maîtrise mais à la démesure de la confiance.

> Jésus disait : « Il en est du Royaume de Dieu comme d'un homme qui jette la semence en terre : qu'il dorme ou qu'il soit debout, la nuit et le jour, la semence germe et grandit, il ne sait comment. D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi. Et dès que le blé est mûr, on y met la faucille, car c'est le temps de la moisson. »
>
> Mc 4, 26-29

« Jésus disait : "Il en est du Royaume de Dieu comme d'un homme qui jette la semence en terre." » Nous restons dans le même registre d'activité que la parabole du semeur : un être humain lance de la semence en terre. A l'image, nous l'avons vu, d'un Dieu semeur. Le verbe « jeter » traduit le verbe grec *ballô* que nous retrouvons dans la formation du mot « parabole » que nous avions déjà traduit littéralement par « jeter à côté de ». C'est comme si le parler en paraboles reproduisait l'activité du semeur en jetant dans l'esprit et le cœur des semences du Royaume, des paroles appelées à fleurir et à porter des fruits de joie et de paix. Le Royaume est comparé par Jésus à un *humain* (en grec, *anthrôpos* désigne aussi bien l'homme que la femme) dont on pourrait dire qu'il *parabolise*.

« Qu'il dorme ou qu'il soit debout, la nuit et le jour, la semence germe et grandit, il ne sait comment. » Après avoir fait son travail, l'être humain s'en va dormir « du sommeil du juste » ! Comme Dieu après avoir créé le monde : « Dieu acheva au septième jour toute l'œuvre qu'il faisait » (Gn *2*, 2). Il y a donc une bénédiction accordée au repos dans la bible ! Le repos sabbatique signifie que semer une graine n'est pas en maîtriser la fécondité et la croissance. Même Dieu, dans l'acte de la création, a volontairement mis un terme à sa puissance : il laisse la création se reposer et s'achever dans le temps. Une invitation identique est adressée à l'être humain d'arrêter de vouloir tout maîtriser, de laisser sa vie et celle des autres — surtout des autres — croître en paix. « Rien ne sert de vous lever tôt, de retarder votre repos, de manger un pain pétri de peines ! A son ami qui dort, il donnera tout autant » (Ps *127*, 2). Ni ce psaume ni la parabole du grain qui croît tout seul ne font l'éloge de la fainéantise ou de la paresse, du moins au sens où on l'entend péjorativement aujourd'hui. Il ne s'agit pas de ne rien faire, à attendre, les yeux levés au ciel comme les apôtres lors de l'Ascension du Christ, que quelque chose tombe d'en haut. Seule la graine qui naît des profondeurs de la terre peut germer et porter du fruit. Mais il a fallu d'abord que quelqu'un la sème. Sans cette action la, nulle germination, nulle moisson. C'est la croissance de la semence qui est hors de portée de la maîtrise humaine : « La semence germe et grandit : il ne sait comment. »

La connaissance de la croissance est aussi retirée à l'être humain car le savoir peut être une manière de maîtriser quelque chose ou quelqu'un. Dans la Genèse, l'homme et la femme succombent à la proposition du serpent de manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal parce qu'ils croient qu'ils sont exclus de la connaissance par un Dieu jaloux de ses prérogatives. En fait, Dieu leur a posé une

limite afin de les détourner de la prétention de tout connaître, c'est-à-dire de tout enfermer dans des définitions. La connaissance des choses — et surtout des personnes — est invitée à rester elle-même « sabbatique », ouverte, non enfermante ou comblante. Dans la vie, nous aimons connaître, et c'est bien naturel et normal. Mais nous apprenons aussi — et c'est heureux — que le plus essentiel dans la vie — les relations — ne résistent pas à ce besoin de tout savoir. Nos proches appartiennent — dans leur profonde identité — au Mystère qui est leur origine. L'amour demande la connaissance ; mais à un moment, il est bon de se retirer et de laisser nos proches reposer dans leur liberté. Notre conjoint, nos enfants, nos amis « germent et grandissent : comment, nous ne le savons pas nous-mêmes », pourrions-nous dire en paraphrasant la parabole.

« D'elle-même la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi. » D'elle-même — *automatè*, dit le texte grec — la terre est *mère*. C'est sa nature d'être nourricière et féconde. Elle est matricielle avant le concours des hommes, leur science et leur maîtrise technique. La terre — *matière première* (le mot matière vient du latin *mater* qui signifie « mère ») — renvoie symboliquement à cette donation originelle qui inaugure toute fécondité en ce monde. Et si j'appelle la terre « matière première », ce n'est pas pour envisager son *exploitation*. En comparant le Royaume à des processus naturels, les évangiles ne nous invitent pas à sacraliser la nature mais nous rappellent que nous venons d'un long et patient processus que nous appelons la vie. Laquelle échappe d'abord à notre pouvoir. S'il fallait faire quelque chose *pour que* la terre puisse produire des plantes, nous serions à l'origine de cette abondance de vie qui germe çà et là. Or, nous n'en sommes pas à l'origine. Cette faille de ne pas être soi-même à l'origine peut se révéler extrêmement douloureuse car elle oblige à reconnaître notre dépendance

radicale. C'est probablement cette difficulté à assumer cette faille qui explique que nous la faisions payer à nos semblables en voulant disposer leur vie à leur place comme si elle nous appartenait. La succession dynamique des actions fécondes (d'abord la tige, puis l'épi et enfin le grain) signale même que — à aucun moment — n'est réclamé l'intervention humaine. La sagesse populaire nous rappelle que « ce n'est pas en tirant sur les poireaux qu'on les fait pousser ».

« Et dès que le blé est mûr, on y met la faucille, car c'est le temps de la moisson. » Le temps de la récolte est signalé par le blé lui-même : « Quand le fruit le permet » pour coller davantage au texte grec. Ce n'est donc toujours pas l'humain qui décide du temps de la moisson, c'est le blé quand il arrive à son terme. Qu'il est bien difficile parfois de ne pas imposer nos propres impatiences à la vie. Toute autre est l'attitude ce celui qui attend la *maturation* du temps et la *manifestation* d'un fruit. Quel changement dans les relations si nous laissions aux autres le temps de porter leurs fruits sans nous désoler ou nous impatienter du temps qu'il faut ! N'est-ce pas ainsi que Dieu est présenté dans la bible ? Un Dieu qui prend patience dans l'espérance de voir son peuple porter un fruit de liberté. La démaîtrise à laquelle nous invite cette parabole peut nous conduire à une forme de *pauvreté* positive puisque libérée de ce fantasme de pouvoir sur les autres, fantasme qui ne peut conduire qu'à la déception et à l'échec. Car, ce qui compte finalement, c'est la moisson, c'est-à-dire l'épanouissement de la vie de nos semblables, et non notre pouvoir sur cette fécondité. De ce que les choses se passent sans nous devrait nous rendre plus proches des autres, mais d'une proximité qui connaît sa juste distance, son retrait quand il faut. Une telle proximité n'a rien avoir avec l'indifférence du chacun pour soi ; elle en est même l'envers tant elle accompagne la croissance de l'autre avec l'énergie de la confiance. Comme elle n'a pas à exiger

une reconnaissance en retour — puisqu'elle n'a rien *fait* — elle peut alors libérer une profonde gratitude pour ce qui est.

Devenir un arbre

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que ce qui est petit est appelé à l'enracinement, à la croissance et au déploiement selon la métaphore de l'arbre.

> Il leur proposa une autre parabole : « Le Royaume des cieux est comparable à un grain de moutarde qu'un homme prend et sème dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les semences ; mais, quand elle a poussé, elle est la plus grande des plantes potagères : elle devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches. »
>
> Mt *13*, 31-32

Le Royaume est ici comparé à un grain de moutarde ou de sénevé. Le sénevé est le nom commun de la plante dont les grains fournissent la moutarde. La petite taille de ces grains fournit à Jésus la matière de cette courte parabole. Le grain de moutarde symbolise la petitesse et le caractère infime de la réalité du Royaume semé dans le cœur de l'homme. La recherche du Royaume ne s'accompagne d'aucune folie des grandeurs ! Elle ne demande pas plus un regard résigné qui se désolerait de ne pas constater de croissance car le Royaume est déjà en train de grandir. A coup sûr, cette petite graine est grosse de son propre déploiement et il en sortira pas moins d'un arbre ! Ainsi comme la vue d'un grand arbre ne doit pas faire oublier qu'il a com-

mencé petite graine, la constatation du caractère infime, presque invisible du Royaume ne doit pas décourager de son incroyable fécondité à venir. La petite graine est douée de *résilience*, elle pourra — un jour — donner naissance à quelque chose de grand. La résilience est le mécanisme psychologique bien mis en valeur par Boris Cyrulnik qui permet à des individus de surmonter un traumatisme. On ne sait jamais ce qu'un être humain — quelles que soient sa pauvreté et ses limites — pourra *donner* un jour ou l'autre. Tant de jeunes s'entendent dire par leurs parents ou leurs éducateurs : « Tu n'y arriveras pas » ou pire encore « Tu n'arriveras à rien ! » Phrases assassines qui oublient l'attitude fondamentale de se mettre au niveau de la graine pour l'aider à grandir. Tout comme la graine qui doit commencer par être semée dans la terre, la Réalité du Royaume demande d'être déposée dans les replis du cœur. Il doit s'enraciner dans le bon terreau, l'*humus* qui lui permettra de croître. L'homme est comparable à ce grain de moutarde : petit, limité, imparfait, il doit poursuivre sa croissance, il doit grandir, repousser les limites de sa liberté, en un mot, il doit se créer. Depuis la première page de la Genèse, nous lisons le travail d'enfantement de l'homme. Le verbe naître ne se conjugue pas au passé, mais au présent. Naître est notre œuvre présente, de tous les jours. Ainsi, paradoxalement, l'être humain naît toujours *prématuré* et peut le rester longtemps, même à un âge avancé ! Nous vivons le plus clair de notre temps comme si nous étions accomplis alors que tant de dimensions en nous sont encore à l'état embryonnaire. Comme le grain de moutarde, nous avons à déployer les virtualités de vie et d'amour qui sont présentes en nous, don du Créateur. Grandir est notre chef-d'œuvre quotidien, notre réalisation quotidienne. On comprend mieux pourquoi Jésus, dans les évangiles, invite l'homme à devenir semblable à un enfant : « Appelant un enfant, Jésus le plaça au milieu des disciples et dit : "En

vérité, je vous le déclare, si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, non, vous n'entrerez pas dans le Royaume des cieux" » (Mt *18*, 2-3). Jésus nous invite à *remonter* en enfance et non à y retomber. Pas question de verser dans l'infantilisme ou le puéril car tout autre est la *sagesse* grave de l'enfant qui ne tombe jamais dans un sérieux pesant. Contrairement à beaucoup d'adultes blasés de leur savoir ou de leur pouvoir, les enfants aiment grandir, découvrir, se poser des questions. Ils tentent de nombreuses expériences, le monde est pour eux un grand jeu où on apprend et découvre. Jésus ne nous invite pas à retomber dans l'enfance, fantasme illusoire de fusion avec la mère, mais à redécouvrir l'attitude de l'enfance qui s'émerveille en grandissant. Prématurés, nous naissons comme des graines et nous sommes appelés en vertu du dynamisme propre à la semence à nous développer pour devenir semblables à un arbre. Le ferons-nous ? Oserons-nous nous donner les moyens de la croissance de tout notre être ? Telle est finalement la question fondamentale de toutes les paraboles.

Grandir selon l'évangile requiert un bon terreau et une racine profonde. Comme l'arbre qui croît en approfondissant ses racines, en élargissant son tronc et en déployant ses branches. L'image de l'arbre enrichit notre compréhension de la vertu d'*humilité* : celle-ci n'est pas une vertu d'abnégation ou de négation de soi ; elle n'est pas synonyme de dépréciation de la vie ou de soi. Elle est même tout le contraire. Le mot humilité vient de *humus*, qui veut dire « terreau, bonne terre nourricière ». Ainsi, le véritable humble est celui qui s'enracine dans son propre terreau, qui ne regarde pas avec convoitise le champ du voisin, mais développe joyeusement sa vie dans le champ d'être qui lui a été donné. L'humilité est la vertu du réel et de la vérité, qui nous guérit des fantasmes d'être un autre ou de vivre dans l'imaginaire des possibles sans jamais vivre *sa* propre vie.

« Elle devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches. » Il est significatif que l'être humain, en sa Genèse, ait été placé dans un jardin : « Le Seigneur Dieu planta un jardin en Éden, à l'orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Le Seigneur Dieu fit germer du sol tout arbre d'aspect attrayant et bon à manger… » (Gn *2*, 8-9). Le fait que le récit mentionne que Dieu fait pousser les arbres alors qu'il a déjà placé l'homme dans le jardin est pleine de sens : Dieu fait habiter l'être humain dans un lieu de liberté où tout doit encore être cultivé. Chassé du jardin originel, l'homme ne peut rêver y revenir pour assouvir ses fantasmes de retour dans le sein maternel. Le jardin n'est pas le lieu « comblant », lieu imaginaire de fusion et d'assouvissement de tous les désirs. Dieu confie à l'homme un rôle de jardinier ; il nous associe à sa propre manière d'être créateur, c'est-à-dire celui qui ensemence, et qui attend — patiemment — la croissance des choses et des personnes. « Le Seigneur Dieu prit l'homme et l'établit dans le jardin d'Éden pour cultiver le sol et le garder » (Gn *2*, 15). Adam est appelé à devenir lui-même l'arbre, et le jardinier, appelé à les faire pousser. Le psaume 1 compare l'être humain à un arbre : « Il est comme un arbre planté près des ruisseaux ; il donne du fruit en sa saison et son feuillage ne flétrit » (Ps *1*, 3). Le huitième jour de la Création, le dimanche de la Résurrection, l'être humain sera à nouveau invité dans un jardin et Dieu se manifestera à lui sous les traits d'un jardinier… (cf. Jn *20*). Dans le jardin de la vie à cultiver, nous sommes semés comme un arbre en croissance, image si évocatrice des trois dimensions qui sont appelées à concourir à la grande œuvre qu'est de devenir humain : les racines symbolisent la profondeur d'intériorité dans laquelle nous puisons notre sève nourricière ; le tronc renvoie à la colonne vertébrale du Soi libre et fort (mais d'une force féconde tout intérieure) ; et les branches représentent l'ouverture au

monde et aux autres que vivent ceux qui sont construits de l'intérieur. Le grand poète Rainer Maria Rilke écrivait magnifiquement au sujet de la croix, la comparant à un arbre : « On n'aurait pas dû nous l'imprimer de toutes parts, comme on marque au fer rouge. C'est avec le Christ lui-même qu'elle aurait dû disparaître. Car n'est-ce pas cela : il a simplement voulu dresser un arbre plus haut, où nous puissions mieux mûrir ? Il est, sur la croix, ce nouvel arbre de Dieu, et nous aurions dû en être les fruits magnifiques et chauds, tout là-haut » (*Lettre à un jeune travailleur*). Devenir un « fruit magnifique et chaud », tout en haut de l'arbre de la croix, on ne pouvait mieux décrire le sommet de la vie humaine. Devenir un arbre, c'est aussi accepter sereinement et si possible joyeusement les nœuds, excroissances et exubérances qui dessinent notre croissance et celle des autres. Un bel arbre n'est pas nécessairement celui qui a poussé tout droit, c'est aussi et — parfois combien plus — celui qui a suivi dans sa croissance les courbes de la vie. J'ai lu qu'« un arbre, c'est comme une fontaine dressée vers le ciel », fontaine baptismale de la nouvelle naissance de l'homme qui unit le ciel à la terre. Laissons encore le prophète Jérémie nous dire : « Béni, l'homme qui compte sur le Seigneur : le Seigneur devient son assurance. Pareil à un arbre planté au bord de l'eau qui pousse ses racines vers le ruisseau, il ne sent pas venir la chaleur, son feuillage est toujours vert ; une année de sécheresse ne l'inquiète pas, il ne cesse de fructifier » (Jr *17*, 7-8).

Être vivant, comme un arbre, c'est grandir ou mieux encore se laisser grandir patiemment. C'est aussi prendre le risque que tout ne se passe pas comme je veux ; c'est prendre le risque que les autres grandissent tous à leur rythme. La *patience* est — avec *l'humilité* — la vertu principale de ceux qui accueillent dans leur vie la réalité du Royaume tant elle est fondamentalement la force de ceux qui apprennent à naître

à eux-mêmes. Grandir dans la patience, c'est encore affronter le risque des croissances difficiles, des moments de crise, voire d'échec. grandir, c'est aussi pouvoir vivre les saisons hivernales, la solitude de la graine qui, à certains moments, doit croître seule. Mais c'est surtout reconnaître qu'on ne grandit vraiment que par la présence secrète et mystérieuse de proches qui nous font le don magnifique de la patience. Offrir sa patience à l'autre, un conjoint, un parent, un ami, c'est le respecter avec délicatesse et douceur, le laisser grandir en lui offrant le temps de sa propre germination. La patience permet à chacun de fleurir là où il est planté.

Annoncer le Royaume, c'est l'enraciner dans sa propre vie. Un chrétien est appelé à *reboiser* le monde ; nos communautés chrétiennes devraient devenir autant de forêts, des poumons verts où l'on peut respirer l'air de Dieu. Malheureusement, trop souvent, nos méthodes d'évangélisation consistent à déraciner et à déboiser. Au lieu de nous réjouir de ce qui croît déjà dans la vie des humains, nous appliquons la politique de la terre brûlée. La violence des interdits et des commandements n'est pas fidèle à l'esprit de Jésus dans ses paraboles. A nous d'en prendre de la graine !

Par-delà bien et mal

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que le mal ne saurait durcir le regard confiant de celui qui sait que le bien semé porte en lui une fécondité qui — un jour — se manifestera.

> Il leur proposa une autre parabole : « Il en va du Royaume des cieux comme d'un homme qui a semé du bon grain dans son champ. Pendant que les gens dormaient, son ennemi est venu ; par-dessus, il a semé de l'ivraie en plein milieu du blé et il s'en est allé. Quand l'herbe eut poussé et produit l'épi, alors apparut aussi l'ivraie. Les serviteurs du maître de maison vinrent lui dire : « Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie ? » « Il leur dit : « » C'est un ennemi qui a fait cela. » » Les serviteurs lui disent : « Alors, veux-tu que nous allions la ramasser ? » - « Non, dit-il, de peur qu'en ramassant l'ivraie vous ne déraciniez le blé avec elle. Laissez l'un et l'autre croître ensemble jusqu'à la moisson, et au temps de la moisson je dirai aux moissonneurs : Ramassez d'abord l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, recueillez-le dans mon grenier. »
>
> Mt *13*, 24-30

Trésor que cette petite parabole ! Pourtant elle n'a pas le succès de ses semblables, celle du semeur ou celle de la graine de moutarde. Quel dommage, tant cette métaphore de l'existence et de l'histoire humaines possède de justesse mais, surtout, de retournement —

de *metanoïa* — de nos manières habituelles de réagir face au malheur. Le problème du mal est peut-être l'unique problème de la pensée ; notre parabole en propose — non pas une explication — mais une manière d'orienter notre regard sur ce qui ne peut empêcher la croissance du bien. L'évangile nous la donne comme une invitation à une remise en question de nos logiques ordinaires, de nos manières de voir les autres, le monde, nous-mêmes et, pourquoi pas, Dieu.

« Jésus proposa cette parabole à la foule : "Le Royaume des cieux est comparable à un homme qui a semé du bon grain dans son champ." » Cette parabole reste dans le registre des semailles. Celle du semeur se focalisait davantage sur ce qui advient à la semence, tandis que celle du bon grain et de l'ivraie s'intéresse davantage à l'action ou aux réactions des humains : le semeur et ses serviteurs. Nous sommes toujours en présence d'un être humain qui sème du grain dans son champ. Notons la précision apportée dans cette parabole au grain : il est qualifié de bon (*kalos* en grec, signifiant à la fois « bon » et « beau »). De même que dans le livre de la Genèse, le récit de la création était ponctué par « Et Dieu vit que tout cela était bon », la parabole envisage l'action du semeur dans la même orientation.

« Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi survint ; il sema de l'ivraie au milieu du blé et s'en alla. » Comme dans la parabole du grain qui pousse tout seul, le semeur n'a pas la maîtrise de son champ : pendant son sommeil — image de ce « sabbat » auquel Dieu lui-même nous invite —, un événement imprévu va se produire : un « ennemi » survient. Qui est-il ? Nous ne le saurons que par la description de son activité nocturne. Que fait-il ? « Il sème par-dessus des ivraies (*zizania*, en grec) au milieu du blé et s'éloigne », selon une traduction plus proche du grec. L'ennemi est donc celui qui sème par-dessus des « zizanies ». L'ivraie est un genre de graminées sauvages qu'on considérait comme

de mauvaises herbes. D'après l'explication fournie par Jésus à ses disciples selon l'évangéliste Matthieu, nous pourrions voir dans l'ennemi l'image du Diable. Le renouveau de la lecture exégétique et théologique de la bible nous permet de ne plus nous focaliser sur la « nature » du diable. Il n'est pas un être spirituel opposé à Dieu, mais une personnification littéraire de tout ce qui nous divise, nous disperse, sème en nous la zizanie. *Diabolos*, en grec, est l'opposé de *symbolos*, le symbole qui unit une métaphore à une réalité. Le *diabolos* est donc ce qui sépare, divise, empêche la communion. Est « diable » en notre vie ce qui l'empêche d'accéder à son unification. Est « diable » ce qui nuit à nos relations et les détourne de la fraternité à laquelle elles sont appelées. On comprend mieux alors pourquoi l'ennemi n'a pas de nom ou d'identité précise dans la parabole : il n'est presque rien parce qu'il s'*intro-duit* pour diviser, pour déchirer et renvoyer le projet harmonieux de Dieu à l'état de *tohu-bohu* d'avant la création. D'ailleurs, son forfait commis, il *s'éloigne* car il ne peut vivre en *s'approchant* pour inviter à la relation. Tous nos projets, les plus beaux soient-ils, sont « visités » à un moment ou un autre par cet « ennemi » mystérieux qui y sème sa zizanie. Mystère de l'inaccomplissement de nos vies, de nos choix, incapacité à atteindre la totalité. Nos existences sont partagées et le champ de nos vies ressemble à celui de la parabole qui — notons-le bien — ne nous fait pas la morale. Le récit nous plonge d'abord dans le regard d'un humain qui sème de bonnes et belles semences. L'ennemi vient ensuite ; il n'est pas le premier acteur à apparaître sur la scène.

« Quand la tige poussa et produisit l'épi, alors l'ivraie apparut aussi. » L'ivraie (ou la zizanie) met du temps à se manifester (même verbe grec qu'on retrouve dans *épiphanie*, « manifestation »). Le texte, étrangement, ne dit pas que l'ivraie germe et produit du fruit. Seule la bonne semence grandit et fructifie. L'ivraie « profite » de la croissance du bon

grain pour se manifester. A l'heure où le grain produit son fruit, apparaît comme le ver ! Il y a comme un *mimétisme* de l'action du mal par rapport au bien : l'ennemi « sème » comme le bon semeur et la tige « croît » de manière semblable. Cela me fait penser à la thèse de l'anthropologue René Girard qui place l'origine de la violence entre les humains dans leur *mimesis* (qui signifie en grec « imitation ») d'appropriation. Il entendait par cette expression la force du désir qui monte en nous quand nous voulons nous approprier le bien d'un autre. Prenons un exemple : je possède une fort belle collection de disques de musique classique. Imaginons qu'un confrère me demande de lui prêter une des versions de la quatrième symphonie de Brahms, à l'instant même, je ressens l'envie d'écouter justement cette œuvre-la ! Le désir de mon confrère ravive le mien. Bien sûr, comme il se doit, je lui consens bien volontiers le prêt, mais mon désir d'appropriation non satisfait révèle *en moi* l'origine de la violence. Un degré aussi infime de violence du désir montre la source de ce qui occasionne une violence bien plus terrible dans les relations personnelles et sociales. La parabole du bon grain et de l'ivraie — sans faire la morale — situe également la possibilité de la violence et du mal à même le désir, c'est-à-dire, en langage biblique, dans l'*abîme* du cœur comparé au champ. Dans notre récit, c'est comme si l'ennemi voulait s'approprier le travail du semeur en copiant son activité. Son propre désir mauvais opère *de nuit*, dans le gouffre de sa volonté d'appropriation et sa violence — toute rusée est-elle — vise à *détruire* les semailles du maître. Comme nous le verrons, la réaction de ce maître semeur surprendra les serviteurs — et le lecteur ! — en désamorçant la possibilité de la violence comme réponse à la *mimesis* d'appropriation de son ennemi.

« Les serviteurs du maître vinrent lui dire : "Seigneur, n'est-ce pas du bon grain que tu as semé dans ton champ ? D'où vient donc qu'il

y a de l'ivraie ?" » Les serviteurs du maître sont surpris, ils ne s'attendaient pas à « ça » ! Il est important de noter que — très étrangement — les serviteurs n'ont encore rien fait dans cette histoire : ce ne sont pas eux qui ont semé le bon grain, mais leur maître. Ce « partage du travail » sera plus clair quelques versets plus loin… Pour l'instant, reste l'étonnement et l'interrogation des serviteurs : « D'où viennent ces zizanies dans le champ ? » Chacun de nous reste surpris par ces forces de division qui apparaissent dans notre cœur et dans nos relations. Pourquoi ? Qu'ai-je fait ou omis de faire pour en arriver là ? Qu'est-ce que je lui ai fait pour qu'il déchire ce que nous avions construit ensemble ? Et parfois, cette question douloureuse monte auprès de Dieu : « Que t'ai-je fait pour que tu t'acharnes contre moi ? » Il est bon de faire monter vers Dieu notre prière comme un cri : « Pourquoi ce mal qui me déchire ? »

« Il leur dit : "C'est un ennemi qui a fait cela." Les serviteurs lui disent : "Alors, veux-tu que nous allions l'enlever ?" » Le maître sait qu'il n'est pour rien dans l'apparition de l'ivraie au milieu du blé. Son œuvre est bonne : il ne sème que de belles semences destinées à produire du bon blé. L'œuvre de création de Dieu est bonne : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon ! » (Gn *1*, 31). Rien dans le dessein de Dieu n'a l'ombre d'une malédiction : tout ce qu'il fait est pour la joie ! D'où vient alors le malheur ? La réponse du maître semeur est très terre à terre : un « ennemi » non identifié est à l'origine de l'apparition de l'ivraie. Il ne cherche aucune cause métaphysique ou surnaturelle. Le maître sait que la vie ne confond pas le sens et l'explication. Le sens se cherche, se travaille, germe et croît. Il se découvre au fur et à mesure de la fécondité qui se déploie dans nos vies. L'explication, par contre, ne se contente pas d'absence provisoire de réponse ; elle veut à tout prix savoir pourquoi. Les serviteurs du maître sont peut-être ha-

bités de cette mentalité de tout vouloir expliquer. En fait, ils se situent dans une logique du *rendement* qui voit le résultat de la présence de l'ivraie risquant d'affecter la productivité de la récolte future. Leur vision du bien et du mal est limitée à ce qui est bien ou mauvais *selon eux*, et non en vertu de la fécondité des graines. Refusant le mystère de l'activité nocturne de l'ennemi, ils se proposent d'appliquer une solution radicale. Littéralement, on peut lire : « Veux-tu, nous *éloignant*, que nous allions la *rassembler* ? » Les serviteurs, dont l'intention de bien agir aux yeux de leur maître est sûrement droite, ne se rendent probablement pas compte qu'ils sont en train de *s'éloigner* de l'esprit de leur maître. A chercher des explications à la présence de l'ivraie, ils ne comprennent pas l'intention du semeur. Les serviteurs quittent la proximité de leur maître ; ils s'éloignent de lui. Quel est leur projet ? Ils veulent *rassembler* l'ivraie, la recueillir, la comprendre parce qu'ils refusent l'énigme de la présence de ce mal qui encombre la vie et le monde. La question des serviteurs adressée à leur maître devient une interrogation qui vise le lecteur. Et, comme souvent dans les paraboles, la question semble demander une réponse *logique*, conforme à nos habitudes de penser. Oui, répondrions-nous aux serviteurs ; il est préférable de rassembler toute cette mauvaise herbe et de la détruire. L'éducation, pour la plupart, a visé l'extirpation du mal, des mauvaises habitudes, des défauts, des saillies du caractère, voire même le fait d'être gaucher !

« Il répond : "Non, de peur qu'en enlevant l'ivraie, vous n'arrachiez le blé en même temps." » Coup de théâtre dans le récit parabolique : encore une fois, l'intrigue nous oblige à revoir notre mentalité, à la retourner (*metanoïa*) afin d'envisager d'autres visées de la vie. Le maître ne rejoint pas la proposition de ses serviteurs. Son refus est motivé par l'existence du bon grain qu'il a lui-même semé ; il y tient à ce blé dont il croît que la fécondité sera toujours plus grande que celle de l'ivraie.

Le regard du maître est un regard qui part du bas, du profond, de l'intime et qui remonte vers le haut, vers le déploiement. De ce *point de vue*, le maître semeur envisage la croissance et le dynamisme de la bonté ; il voit la force de la graine qui pousse et qui croît plus fortement que la zizanie. Sa vision de la vie est la bonne ; elle voit les êtres et les choses dans leur croissance ; elle voit partout la poussée irrésistible de la bonté. Ses serviteurs sont enfermés dans une logique de rendement, lui ne voit que la logique de la *fécondité*. Pour reprendre la thèse de Girard sur la *mimesis* d'appropriation, on voit bien que le semeur détruit *à la racine* — non l'ivraie — mais la violence qu'il aurait envie de faire subir à l'action de son ennemi. C'est dans son cœur que le semeur empêche la mauvaise herbe de la violence de prendre le *dessus*. La figure du maître semeur annonce celle de la fin de la violence mimétique qui trouvera en Jésus de Nazareth sa plus belle réalisation. En effet, Jésus n'a donné aucune prise à la violence qui aurait pu se retourner contre ses persécuteurs malades d'envie.

En fait, dans la parabole, qui sont les véritables ennemis prêts à déverser leur violence ? Ne se cacheraient-ils pas sous les traits des serviteurs qui se proposent d'aller eux-mêmes enlever l'ivraie dans le champ de leur maître ? Leur impatience ne risque-t-elle pas de provoquer une violence plus déchirante encore ? Si le « diable » sème la division, il est plus « diabolique » encore de vouloir « couper » entre le bien et le mal. A trop vouloir extirper le mal, ne faisons-nous pas pire ? Cette ivraie est d'abord dans notre cœur et dans notre vie. A ce niveau, beaucoup d'entre nous sommes blessés par les zones négatives, tous les aspects sombres de nos vies. On se rêve meilleurs. Vis-à-vis du monde et des autres, notre fantasme de perfection est encore plus vif : si le monde n'était pas si mauvais, si les gens que nous rencontrons pouvaient être meilleurs… Le pire, c'est que Dieu lui-même ne semble pas pressé

d'intervenir pour débarrasser le monde de tout ce mal. S'il pouvait nettoyer cette saleté au Kärcher… Même si Dieu ne semble pas tenter par ce coup de force, beaucoup — en son nom — le font à sa place : fanatismes, inquisitions de tous genres, guerres saintes prétendent nettoyer le jardin du monde de toutes ses mauvaises herbes. Une version plus subtile et plus personnelle de cette vision existe : elle s'appelle la *morale*. Depuis notre plus tendre enfance, on nous a appris à nous corriger, à réprimer toute forme de mal, à extirper tout ce qui ressemblait à une mauvaise herbe. « Tu ne peux pas faire cela, tu mérites une fessée, il faut que tu sois bien sage », etc. L'éducation ressemble parfois à une grande entreprise de désherbage ! Mais à force de désherber, on finit par rendre la terre inculte car toxique. La morale ne peut donc se réduire à l'obsession du bien et de la pureté. Elle ne doit pas mettre un couvercle sur la vie au motif de la purifier de tout agent mauvais. Combien de grains de moutarde auraient pu fructifier si l'on commence par se méfier de toute semence ? Au lieu de voir l'ivraie dans le champ du voisin, nous sommes invités à nous réjouir de ce qui grandit de beau et de bon en lui. Chaque rencontre peut être l'occasion d'une croissance humaine et spirituelle si nous savons apprécier le champ d'autrui. Notre fonctionnement mental est de type binaire : nous opposons le bien au mal, le bonheur au malheur, la santé à la maladie, etc. Cette mentalité est en deçà de la vie, de sa manifestation réelle ; elle ne tient pas vraiment compte de sa complexité.

« Laissez-les pousser ensemble jusqu'à la moisson ; et, au temps de la moisson, je dirai aux moissonneurs : Enlevez d'abord l'ivraie, liez-la en bottes pour la brûler ; quant au blé, rentrez-le dans mon grenier. » Le temps de la moisson n'est pas encore arrivé et jusque-là, les humains doivent apprendre la patience qui n'a rien à voir avec la passivité ou la résignation. Ce temps de la moisson est — dans le langage biblique —

celui du Jour de Dieu, c'est-à-dire de l'avènement définitif de son Royaume. Seul le temps eschatologique offre le juste regard sur la fécondité du bon grain arrivé à terme. Cette juste vue est celle de Dieu qui — de la genèse à l'apocalypse (qui signifie en grec « dévoilement ») — considère l'accomplissement de la *création*. La patience d'attendre ce Jour de Dieu exige même une incroyable activité : ajuster son regard et le déplacer au niveau où les choses et les personnes naissent. Quelle vigilance est exigée pour se donner cette qualité de regard ! L'activité assignée enfin aux serviteurs est très passive : ils doivent laisser pousser ensemble le bon grain et l'ivraie. Ils doivent laisser faire ! Difficile travail que de laisser faire ! A d'autres reviendra la tache de moissonner. Alors, l'ivraie sera *liée* pour empêcher la propagation du mal et sa persistance dans l'œuvre de Dieu.

Souvent, l'Église ressemble aux serviteurs du maître : scandalisée par l'apparition de la mauvaise semence, elle sort ses principes moraux comme des faucilles afin d'extirper le mal. La parabole semble assigner une autre tache aux Églises chrétiennes : prendre patience et attendre le temps de la moisson : « Ne dites-vous pas : encore quatre mois et vient la moisson ? Eh bien ! Je vous dis : Levez les yeux et regardez les champs, ils sont blancs pour la moisson. Déjà le moissonneur reçoit son salaire et récolte du fruit pour la vie éternelle, en sorte que le semeur se réjouit avec le moissonneur. Car ici se vérifie le dicton : autre est le semeur, autre le moissonneur ; je vous ai envoyés moissonner là où vous ne vous êtes pas fatigués ; d'autres se sont fatigués et vous, vous héritez de leurs fatigues » (Jn *4*, 35-38). Nous avons beaucoup de difficulté à nous réjouir de ce qui est en train de se lever dans nos vies. Au lieu de voir le champ de notre existence déjà blanc de moissons, nos yeux louchent vers la zizanie présente çà et là. L'invitation à nous réjouir de ce qui a été semé et de ce qui a fructifié pour la moisson rappelle notre voca-

tion humaine et chrétienne fondamentale : nous sommes faits pour la joie. La joie se découvre dans les champs blancs pour la moisson dont la vue s'offre à nous dans toutes les dimensions de l'existence.

Fructifier sa vie

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que la vie est faite pour être vécue dans le dynamisme de la liberté et que l'on perd tout quand on n'ose plus inventer l'avenir.

Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il disait cette parabole : « En effet, il en va comme d'un homme qui, partant en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens. A l'un il remit cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul, à chacun selon ses capacités ; puis il partit. Aussitôt celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla les faire valoir et en gagna cinq autres. De même celui des deux talents en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla creuser un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître. Longtemps après, arrive le maître de ces serviteurs, et il règle ses comptes avec eux. Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança et en présenta cinq autres, en disant : « Maître, tu m'avais confié cinq talents ; voici cinq autres talents que j'ai gagnés. » Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, sur beaucoup je t'établirai ; viens te réjouir avec ton maître. » Celui des deux talents s'avança à son tour et dit : « Maître, tu m'avais confié deux talents ; voici deux autres talents que j'ai gagnés. » Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, sur beaucoup je t'établirai ; viens te réjouir avec ton maître. » S'avançant à son tour, celui qui avait reçu un seul talent dit : « » Maître, je savais que tu es un homme dur : tu mois-

> sonnes où tu n'as pas semé, tu ramasses où tu n'as pas répandu ; par peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre : le voici, tu as ton bien. » Mais son maître lui répondit : « Mauvais serviteur, timoré ! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai rien répandu. Il te fallait donc placer mon argent chez les banquiers : à mon retour, j'aurais recouvré mon bien avec un intérêt. Retirez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents. »
>
> Mt *25*, 14-30

Cette parabole n'est pas une des plus faciles à commenter. Elle semble présenter un visage de Dieu dur, voire même cruel. De plus, on ne comprend pas bien la logique de ce texte alors que l'attitude du dernier serviteur semble marquée du signe du bon sens. A moins qu'il faille y lire l'éloge du capitalisme ! Enfin, les commentaires de cette parabole ont parfois réduit le sens du mot « talent » à une capacité personnelle à développer. A nous de la relire avec un regard neuf…

« Jésus parlait à ses disciples de sa venue ; il disait cette parabole : "Un homme, qui partait en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens." » Jésus parle de sa venue : si le contexte de cette parabole est bien un contexte eschatologique, c'est-à-dire lié au retour glorieux du Christ à la fin des temps, il n'est pas interdit de lire ce retour comme l'incessant retour du Christ sur les chemins de nos vies. Il est même souhaitable que nous déplacions une bonne fois pour toutes le centre de gravité de notre foi : celle-ci ne nous évade pas vers un monde idéal,

un arrière-monde paradisiaque. Le temps de la foi n'est pas non plus son absorption dans l'éternité, laissant au temps de notre histoire de n'être qu'anticipation et la vie, salle d'attente avant la « vraie ». Le thème du retour du Christ doit s'entendre comme une manière de l'envisager toujours en chemin comme nous le verrons, dans les paraboles suivantes, marchant vers Jérusalem ou Emmaüs, semant en tous lieux sa Parole vive. Dans la parabole qui nous occupe maintenant, un homme part en voyage : image de Dieu qui se « retire » afin de permettre à l'homme de créer sa vie et de cultiver le monde comme un jardin. Le thème du « retrait » de Dieu de sa création est une redécouverte importante de la théologie biblique contemporaine. Dieu, en partant, ne laisse pas l'homme seul ; il lui confie ses biens, c'est-à-dire son Esprit, sa Vie. Dans la parabole du fils prodigue, le père donnera aussi à ses fils leur part d'héritage, sa propre « substance ». La distance de Dieu est source d'une responsabilisation de l'être humain qui se voit confier une participation essentielle à la création du monde.

« A l'un il donna une somme de cinq talents, à un autre deux talents, au troisième un seul, à chacun selon ses capacités. » Le talent est une unité monétaire qui représente l'équivalent de plus de quinze ans de salaire d'un ouvrier ! C'est donc une fortune colossale qui est donnée à chaque serviteur, chacun selon une mesure différente. Si l'égalité entre les humains repose sur leur essentielle et commune dignité de fils de Dieu, cela ne contredit pas la singularité que chacun *reçoit* comme un don appelé à fructifier. Comme des bouteilles de contenances différentes, chaque homme est différent car il a reçu une part d'être différente. Le poison qui gangrène souvent nos vies est la dépréciation avec laquelle nous nous considérons. Beaucoup de gens vivent avec une piètre idée d'eux-mêmes. Alors ils se comparent aux autres qu'ils trouvent toujours plus beaux, plus intelligents, plus heu-

reux, plus riches. L'envie n'est jamais loin et la tristesse de ne pas être un autre. Une bonne nouvelle de cette parabole, c'est l'invitation à poser sur soi un regard bienveillant. Ce regard ne vient pas d'un orgueil démesuré, il vient de Dieu lui-même ! C'est Dieu qui donne à chacun selon ses capacités, c'est lui qui donne à chaque homme d'être unique. Dans son regard, j'existe comme un être « privilégié ». « Il ne faut pas s'aimer soi-même moins que Dieu nous aime », disait saint François de Sales. Cette « bonne nouvelle » devrait être écrite sur tous les frontons des églises, au-dessus des tableaux des écoles et dans les maisons. Seule cette profonde perception de notre richesse personnelle aux yeux de Dieu pourra nous guérir de toute tristesse liée au ressentiment ou à l'envie. La conviction intérieure de sa dignité personnelle est nécessaire au dynamisme de la vie et à sa propre création personnelle.

« Puis le maître partit. » La lecture qui voit dans le maître la figure de Dieu permet de mieux comprendre la manière dont celui-ci « agit » dans l'histoire et le monde. Dieu part, c'est-à-dire qu'il cesse d'être providence ou garantie de protection. D'aucuns ont eu le sentiment de perdre leur foi à cause de cet éloignement de Dieu. Mais c'est oublier que Dieu n'existe vraiment qu'en faisant de nous des êtres responsables, des associés, des cocréateurs.

« Aussitôt, celui qui avait reçu cinq talents s'occupa de les faire valoir et en gagna cinq autres. De même, celui qui avait reçu deux talents en gagna deux autres. » L'adverbe « aussitôt » souligne la promptitude des deux premiers serviteurs à répondre à l'invitation tacite de leur maître. Rien dans le texte de la parabole n'indique clairement l'intention du maître lorsqu'il confie ses biens à ses serviteurs. Pourtant les serviteurs se mettent « aussitôt » à faire fructifier les talents qu'ils ont reçus. En fait, ils connaissaient parfaitement bien le désir de leur maître

depuis qu'en Genèse, après avoir créé l'homme et la femme, Dieu leur a confié comme mission : « Soyez féconds et prolifiques, remplissez la terre et dominez-la » (Gn *1*, 28). Les serviteurs d'un tel maître n'avaient donc pas besoin d'un ordre précis. Ils savaient que Dieu appelle chaque humain à fructifier, à porter des fruits dans sa vie. La création de l'être humain n'est pas la programmation d'un robot chargé d'accomplir nécessairement un certain nombre de tâches. Dieu a créé l'être humain afin que celui-ci devienne, à son tour, créateur. Le retrait de Dieu, signifié par le départ en voyage du maître, rend possible cette participation de l'homme à l'œuvre de la création. Le « aussitôt » relie la fécondité des deux serviteurs au verset qui précède : ayant reçus leurs talents selon leurs capacités ; ils ont pris conscience du cadeau d'être qu'est leur vie. Ils y répondent « aussitôt » en mettant en œuvre leur liberté créatrice.

« Mais celui qui n'en avait reçu qu'un creusa la terre et enfouit l'argent de son maître. » Le dernier serviteur ne procède pas comme les deux autres : il cache l'unique talent reçu dans la terre. Au lieu de mettre en jeu le talent qu'il a reçu de son maître, il « gèle son avoir » en l'enfouissant. Ce serviteur privilégie la sécurité au risque de la liberté. Il sait que la liberté est un risque : elle peut être blessée, elle peut blesser l'autre, elle peut souffrir. Comme l'écrivait lapidairement le philosophe danois Kierkegaard, « la liberté est un saut ». L'image du saut décrit bien la peur qui envahit plus ou moins l'humain devant les choix à prendre, devant le risque inéluctable de l'existence. Beaucoup d'entre nous, du moins à certains moments, préférons « enfouir » notre liberté dans un trou et nous réfugier dans des cocons de sécurité.

« Longtemps après, leur maître revient et il leur demande des comptes. » Le maître revient de son long voyage. Il a pris le temps. Il a le temps. Comme Dieu qui ne presse pas l'histoire des hommes, mais

la laisse prendre son temps. La patience à l'égard de ce qui croît est bien une qualité divine.

« Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança en apportant cinq autres talents et dit : "Seigneur, tu m'as confié cinq talents ; voilà, j'en ai gagné cinq autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître." Celui qui avait reçu deux talents s'avança ensuite et dit : "Seigneur, tu m'as confié deux talents ; voilà, j'en ai gagné deux autres. — Très bien, serviteur bon et fidèle, tu as été fidèle pour peu de choses, je t'en confierai beaucoup ; entre dans la joie de ton maître." » Rien ne dit dans le texte que les deux serviteurs ont rendu à leur maître les talents qu'ils ont reçus et gagnés ! Il est curieux de trouver dans la bouche du maître Seigneur l'éloge de la fidélité alors qu'on se serait attendu à celle de la fécondité. L'ordre d'être fécond adressé par Dieu lors de la création pouvait susciter une obéissance comme celle d'un serviteur à l'égard de son maître. Mais, dans cette parabole, les « serviteurs » ne se sont pas conduits par obéissance, mais comme partenaires de leur maître. Ils ont compris, de l'intérieur — dans le cœur —, l'intention profonde de leur maître et sont allés jusqu'au bout de leur réponse féconde. Une réponse à un autre qui n'est pas motivée par l'obéissance devient une réponse qui jaillit de la fidélité du cœur. Quelqu'un qui « comprend » ainsi de l'intérieur le désir d'un autre et le fait sien sans perdre sa liberté ou sa créativité ne peut plus s'appeler « serviteur » ; il devient un *ami*. « Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur reste dans l'ignorance de ce que fait son maître ; je vous appelle amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître. Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis et institués pour que vous alliez, que vous portiez du fruit et que votre fruit demeure » (Jn *15*, 15-16). Belle illustration parabolique de

ce discours d'« adieux » de Jésus à ses disciples : Dieu cherche la connivence d'amis et non d'esclaves, la meilleure manière de lui « appartenir » est de fructifier.

Celui qui avait reçu un seul talent s'avança ensuite et dit : « Seigneur, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes là où tu n'as pas semé, tu ramasses là où tu n'as pas répandu le grain. J'ai eu peur, et je suis allé enfouir ton talent dans la terre. Le voici. Tu as ce qui t'appartient. » Nous connaissons maintenant le motif de l'action du dernier serviteur : la peur ! Il avait peur de son maître et, probablement, de lui-même. Peur de manquer aussi, d'éprouver sa propre pauvreté. La crainte de son maître l'a paralysé et l'a rendu incapable de faire fructifier le talent reçu. Ce serviteur timoré avait de son maître une image terrible : « Je savais que tu es un homme dur ! » On pense à toutes ces figures de Dieu le Père, terrible sur son trône de gloire, entouré de ses Chérubins. Ou encore celle du Christ Juge représenté tel un Apollon fulminant par Michel-Ange dans la chapelle Sixtine. *Tremendum majestatis*, crainte et tremblement devant le Roi de l'univers. N'y aurait-il pas là, de la part de ce serviteur et peut-être de la nôtre, une immense méprise sur Dieu ? On entend la tendre plainte venant du cœur blessé de Dieu : « C'est pourtant moi qui avait appris à marcher à Éphraïm, les prenant par les bras, mais ils n'ont pas reconnu que je prenais soin d'eux. Je les menais avec des attaches humaines, avec des liens d'amour, j'étais pour eux comme ceux qui soulèvent un nourrisson contre leur joue et je lui tendais de quoi se nourrir » (Os *11*, 3-4). Comment l'être humain a-t-il pu se méprendre de la sorte et croire que Dieu est pour leur malheur ? La peur de Dieu — dont la contagion s'est propagée à toutes les autres relations — est le « péché originel » par excellence. Le serpent insinue à Ève : « Vraiment ! Dieu vous a dit : "Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin..." » (Gn *3*, 1). Or, Dieu dit juste le contraire :

« Le Seigneur Dieu prescrivit à l'homme : "Tu pourras manger de tout arbre du jardin..." » (Gn *2*, 16), mais avec des conséquences différentes. Dieu ne dit pas : « Ne mange pas de ce fruit, autrement tu seras puni », il dit : « Mais tu ne mangeras pas de l'arbre de la connaissance de ce qui est bon ou mauvais car, du jour où tu en mangeras, tu devras mourir » (Gn *2*, 17). Ce n'est pas un ordre, c'est l'avertissement d'un destin librement choisi dans un sens ou dans un autre. Le drame est de mal comprendre Dieu, d'en faire le législateur d'interdictions et donc d'en avoir peur. Car cette frayeur paralyse la liberté humaine, lui fait courber la tête devant la Loi au lieu de trouver dans la Parole le dynamisme de sa propre création.

« Son maître lui répliqua : "Serviteur mauvais et paresseux, tu savais que je moissonne là où je n'ai pas semé, que je ramasse le grain là où je ne l'ai pas répandu. Alors, il fallait placer mon argent à la banque ; et, à mon retour, je l'aurais retrouvé avec les intérêts." » L'invective du maître contre ce serviteur est rude : on sent toute la colère déçue de l'homme qui ne trouve pas le comportement espéré. C'était mal le connaître en plus ! Lui qui est réputé pour demander toujours davantage, qui exige beaucoup des autres et qui les pousse à produire. On croirait lire le portrait d'un patron ultralibéral qui n'a en vue que le profit de son entreprise — et le sien ! Au risque de nous choquer, il faut bien reconnaître que la parabole ne tient pas en grande estime une mentalité d'assistés. Mais il y a là une raison plus profonde que celle qui préside à l'économie libérale : il en va de la fécondité même de la vie humaine. De son choix pour la vie, qui reste à inventer, à semer, à voir fleurir. Le qualificatif « mauvais » donné au serviteur traduit bien la malice d'une vie qui reste stérile, qui refuse de s'éprouver dans le risque et l'aventure. Oserait-on nous dire, dans cette parabole, que le mal réside davantage dans l'inertie de la vie que dans son jeu à ses risques et périls ?

« Retirez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents. Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré. Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Quelle injustice ! Que l'on donne le talent à celui qui a déjà la plus grande fortune ! Encore une fois, les paraboles ne sont pas écrites pour nous décrire platement les réalités économiques ou sociales. Elles nous déroutent pour mieux nous permettre d'envisager autrement la dynamique de l'existence. La fécondité du premier serviteur est exponentielle : de cinq talents, il est passé à dix. Ou plutôt, le maître lui laisse les cinq qu'ils a gagnés. Dieu ne reprend pas la liberté qu'il laisse aux hommes ; et il ne se paie pas sur nos gains ! Le talent que le serviteur reçoit en *prime* signifie le *surcroît* que l'homme reçoit quand il fructifie sa vie. Tout alors devient *généreux* envers lui ; c'est comme si la vie lui offrait en toutes circonstances un talent supplémentaire. Vous me direz à juste titre que beaucoup n'ont pas de chance ou sont dans la catégorie des mauvais serviteurs car toutes les tuiles possibles et imaginables sont toujours pour eux. Oui, mais la parabole ne parle pas de loterie ; elle ne dit pas que Dieu *prédestine* les gens au bonheur ou au malheur. Si Dieu nous prédestine, c'est à la liberté. Une vie ouverte et généreuse récolte de surcroît car elle sait convertir un talent en un autre. Elle ne s'appauvrit pas en risquant et même si les circonstances semblent lutter contre elle, elle sait que ce n'est pas en s'enfouissant dans la peur qu'elle traversera « le difficile qu'est vivre » (Rilke).

Le serviteur « bon à rien » est jeté dans les « ténèbres du dehors ». Difficile pour certains de ne pas imaginer l'enfer et ses tourments. Comme si la parabole confirmait la réalité d'un tel « endroit » pour les mauvais. Il faut le rappeler : aucune image utilisée dans les paraboles

ne permet d'en faire une notion théologique comme si Jésus passait directement d'une histoire imagée à la description d'une réalité que serait l'enfer des damnés. Et si la logique de l'histoire demande que ce soit bien le maître qui ordonne de jeter le « bon à rien » dans les ténèbres, rien ne nous permet de penser que Dieu agit de même pour les pécheurs. Nous n'avons pas besoin de cette fantasmagorie pour comprendre que c'est la vie qui se condamne quand elle devient impuissante ou stérile. Elle ressemble alors à un *enfer*mement, une solitude tragique puisque la personne refuse le risque qu'est la vie et se mure dans sa bulle à elle. *En dehors* du jeu de la vie, il n'y a que « pleurs et grincements de dents », occasions ratées d'éprouver sa liberté et son pouvoir de création.

La filiation retrouvée

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que les relations sont appelées à se retrouver grâce à la prodigalité de ceux qui ont éprouvé leur faim d'être.

Les collecteurs d'impôts et les pécheurs s'approchaient tous de Jésus pour l'écouter. Et les Pharisiens et les scribes murmuraient ; ils disaient : « Cet homme-là fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! » Alors il leur dit cette parabole : « Un homme avait deux fils. Le plus jeune dit à son père : « Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir. » Et le père leur partagea son avoir. Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et il y dilapida son bien dans une vie de désordre. Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence. Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait. Rentrant alors en lui-même, il se dit : « Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim ! Je vais aller vers mon père et je lui dirai : Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers. » Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. Le fils lui dit : « Père, j'ai péché envers le

ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils… » Mais le père dit à ses serviteurs : « Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. » Et ils se mirent à festoyer. Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses. Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était. Celui-ci lui dit : « C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a vu revenir en bonne santé. » Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier ; mais il répliqua à son père : « Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres ; et, à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton avoir avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui ! » Alors le père lui dit : « Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi. Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé. »

Lc *15*, 1-2.11-32

« Cependant tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Et les Pharisiens et les scribes de murmurer : « Cet homme, disaient-ils, fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux ! » Quand des amis veulent se retrouver ensemble pour fêter un événement ou tout simplement pour échanger, un repas partagé est souvent la manière la plus conviviale de le faire. Partager un repas ensemble est le signe d'un partage plus profond encore : celui des cœurs et des esprits. Surtout si l'on reçoit dans sa propre maison : la joie de recevoir est comme redoublée par la préparation du repas : le

cœur se prépare en même temps qu'il dispose toutes choses afin de recevoir l'hôte le mieux possible. Depuis toujours, le repas partagé est comme la marque la plus significative de l'humanité : les êtres humains partagent entre eux des repas, non pas pour combler d'abord un besoin naturel élémentaire — celui de manger pour vivre —, mais pour célébrer la fraternité, l'amour et l'amitié. Bien sûr, aujourd'hui, on peut manger seul dans un restaurant et même à la va vite dans des fast-food, mais il n'en était pas ainsi avant : partager un repas avec ses hôtes prenait du temps, le temps de recevoir l'autre. Belle expression de la langue française : recevoir ses invités. Laisser entrer quelqu'un chez soi, l'accueillir dans sa maison, c'est refuser de voir en lui un ennemi, mais au moins potentiellement un ami, un frère, un homme digne de confiance, digne d'être reçu. Laisser entrer quelqu'un dans ma maison et l'asseoir à ma propre table, c'est l'accueillir dans mon cœur, lui faire une place parmi les êtres qui me sont chers.

Quand Dieu veut nous dire dans la Bible qu'il nous considère avec tendresse, comme ses propres amis, il utilise la même image du repas, car elle est compréhensible à tout être humain. Dans l'ancien comme dans le nouveau testament, dire que Dieu nous aime est parfaitement synonyme de « Dieu nous invite dans sa demeure, à sa propre table ». Ainsi le prophète Isaïe peut s'écrier : « Le Seigneur, le tout-puissant, va donner sur cette montagne un festin pour tous les peuples, un festin de viandes grasses et de vins vieux, de viandes grasses succulentes et de vins vieux décantés » (Is *25*, *6*). Ou encore dans l'Apocalypse, une des plus belles invitations de Dieu à l'homme : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe ; si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui pour souper, moi près de lui et lui près de moi » (Ap *3*, 20).

Mais le plus beau est paradoxalement celui qui constitue un motif d'accusation adressé à Jésus de la part des scribes et des pharisiens : « Cet

homme — Jésus — fait bon accueil aux pécheurs et il mange avec eux ! » Pour un pharisien, cette attitude d'accueil est inadmissible : Jésus s'assied à la même table que les pécheurs et mange avec eux. Les pécheurs, ce ne sont pas les « petits » pécheurs que nous sommes la plupart du temps, mais les catégories sociales exclues par les notables juifs, les prêtres et les pharisiens : les pécheurs publics, les publicains, c'est-à-dire les collecteurs d'impôts et toute la masse des infirmes dont on pensait que leur maladie s'expliquait par leurs péchés. Jésus, lui, refuse d'entrer dans cette ségrégation sociale et religieuse au nom de Dieu. C'est dans ce contexte très fort de mise à l'épreuve que Jésus va adresser directement à ses détracteurs trois paraboles réunies par la dialectique de la joie des retrouvailles.

La troisième, celle du fils prodigue ou retrouvé, ou encore appelée parabole du père miséricordieux, est une des plus belles pages de l'évangile de Luc. Elle offre une des plus belles révélations sur le vrai visage de Dieu et sur les liens de filiation qui nous unissent à lui. Les thèmes de la filiation et de la fraternité sont des lieux universels où se vit notre humanité : instaurer des relations harmonieuses et paisibles avec les autres.

« Un homme avait deux fils. » La parabole nous place dans un contexte familial : une mère absente (du moins du récit), un père et ses deux fils. Deux frères dont nous allons suivre la trajectoire. Ils me font penser à deux autres frères : Caïn et Abel, les fils d'Adam et Ève dans la Genèse. « L'homme connut Ève sa femme. Elle devint enceinte, enfanta Caïn et dit : "J'ai procréé un homme, avec le Seigneur." Elle enfanta encore son frère Abel. Abel faisait paître les moutons, Caïn cultivait le sol. A la fin de la saison, Caïn apporta au Seigneur une offrande de fruits de la terre ; Abel apporta lui aussi des prémices de ses bêtes et leur graisse. Le Seigneur tourna son regard vers Abel et son offrande,

mais il détourna son regard de Caïn et de son offrande. Caïn en fut très irrité et son visage fut abattu. Le Seigneur dit à Caïn : "Pourquoi t'irrites-tu ? Et pourquoi ton visage est-il abattu ? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas ? Si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, te désire. Mais toi, domine-le." Caïn parla à son frère Abel et, lorsqu'ils furent aux champs, Caïn attaqua son frère Abel et le tua. Le Seigneur dit à Caïn : "Où est ton frère Abel ? — Je ne sais, répondit-il. Suis-je le gardien de mon frère ? — Qu'as-tu fait ? reprit-il. La voix du sang de ton frère crie du sol vers moi. Tu es maintenant maudit du sol qui a ouvert la bouche pour recueillir de ta main le sang de ton frère. Quand tu cultiveras le sol, il ne te donnera plus sa force. Tu seras errant et vagabond sur la terre." Caïn dit au Seigneur : "Ma faute est trop lourde à porter. Si tu me chasses aujourd'hui de l'étendue de ce sol, je serai caché à ta face, je serai errant et vagabond sur la terre, et quiconque me trouvera me tuera." Le Seigneur lui dit : "Eh bien ! Si l'on tue Caïn, il sera vengé sept fois." Le Seigneur mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe » (Gn *4*, 1-15). La première génération humaine est déjà marquée par la « faute » des premiers parents : l'homme connaît sa femme, mais c'est la femme qui s'arroge son fils premier-né : « J'ai acquis un homme avec le Seigneur ! » Le mari est proprement oublié, la femme le remplace par l'action de Dieu. Son fils sera le sien. Elle l'a « acheté ». Son deuxième enfant n'est que le prolongement du premier : « Et elle continua d'enfanter son frère Abel. » Le nom d'Abel signifie, en hébreu, « buée », « inconsistance », c'est dire qu'il n'a guère d'importance. Le cadet a peu de poids. Leur travail même les sépare : l'aîné est agriculteur tandis que le cadet est éleveur de bétail. Ils ne pratiquent pas la même « religion » : ils n'offrent pas le même sacrifice à Dieu. Ils ne sont pas « reliés » dans la même offrande. Le pire est que l'offrande de la « buée » est agréé par Dieu tandis que

celle de l'aîné ne l'est pas ! Caïn ressent toute l'injustice de Dieu. La jalousie de Caïn se propage dans toute l'histoire des relations humaines jusqu'à sa mise en parabole dans le récit des deux fils dans l'évangile de Luc : le fils aîné ressent également cette jalousie par rapport à son frère cadet. La tendresse que manifestera le père pour son cadet, dont l'héritage parti en « buée — fumée », est intolérable à ses yeux. Son père est injuste. Et pourtant, le père de la parabole n'exerce aucune maîtrise sur ses enfants comme nous le verrons dans le cours du récit. Les deux fils de la parabole sont, eux aussi, sans communication. Comme beaucoup d'entre nous en font l'expérience : il est si difficile de se parler, même entre membres de la même famille, même entre conjoints ou avec ses enfants. Instaurer le possibilité même de la communication entre les êtres humains est toujours un défi à relever. Combien de relations « muettes » dans nos vies et qui demanderaient ne fut-ce qu'une parole pour renaître.

« Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir." Et le père leur partagea son avoir. » Le terme « avoir » traduit en français le mot grec *ousia* qui signifie « substance ». Le père donne donc sa substance, son être, sa vie, plus encore que des biens matériels ou financiers. C'est que son plus jeune fils demande symboliquement la mort de son père. En exigeant la part d'héritage qui lui revient, le fils réclame la mort de son père. Il a l'impression qu'il ne pourra vraiment vivre que lorsque son père aura disparu. Il y a un archétype universel dans ce verset : obtenir sa liberté signifie souvent se libérer des liens qui nous attachent à un « père » symbolique : l'autorité, la tradition, nos parents, Dieu. Nous croyons être plus libres sans dépendance. Nous avons tendance à voir dans notre origine un lien de dépendance plutôt que de liberté. Nous ne nous sommes pas faits par nous-mêmes, alors c'est que nous sommes esclaves. Malheureusement,

c'est ainsi que bien souvent se vivent les relations humaines. Elles nous asservissent, alors qu'elles devraient nous faire gagner en liberté. Des parents qui imposent leur choix et leurs vues sur leurs enfants. Un conjoint qui joue au dictateur. Des autorités politiques ou religieuses qui aliènent l'être humain. Beaucoup de relations deviennent, si l'on n'y prend pas garde, de véritables jougs. Le père de la parabole semble comprendre la requête d'autonomie de son fils : il lui donne sa « substance » sans un mot, c'est-à-dire sans colère, sans récrimination, sans violence. Alors qu'il était en droit de se sentir profondément blessé par la requête de son cadet. Première image du Dieu de Jésus : il est prêt à tout donner, à se donner. C'est son unique logique, celle du don. On n'arrache pas la « substance » de Dieu par la force ou par la stratégie (prière, bonnes œuvres, mérites, etc.). Comme il est Don, il ne peut que donner. Notons encore que le fils puîné réclame et exige de son père un bien qui lui revient (l'héritage), mais avant terme. Dans la Genèse déjà, Adam et Ève avait réclamé à Dieu un bien avant terme alors que Dieu leur avait demandé de ne pas manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal avant que sa pédagogie à lui ne les y amène. Créés à l'image de Dieu, Adam et Ève étaient invités à cheminer vers la ressemblance de Dieu, c'est-à-dire vers la divinisation. Leur faute (nous sommes dans le registre symbolique) a été de réclamer cette divinisation avant terme, par la ruse et l'orgueil.

« Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et il y dilapida son bien dans une vie de désordre. » Le fils part pour un pays lointain. Il fait son propre Exode vers la terre rêvée de la liberté alors qu'il assimilait la maison de son père-Pharaon à celle de l'esclavage. Si l'herbe est plus verte ailleurs, pourquoi rester chez soi et ne pas la *convoiter* ? Nous sommes si souvent tentés de quitter nos liens, nos relations, nos vies pour autre chose, ailleurs. Nos fan-

tasmes de liberté nous titillent sans cesse : pourquoi cette vie, ma vie, alors que je rêve d'une autre ? La vie de désordre dans laquelle s'installe le fils cadet fait écho au *tohu-bohu* de l'Origine « lorsque Dieu commença la création du ciel et de la terre, la terre était déserte et vide, et la ténèbre à la surface de l'abîme ; le souffle de Dieu planait à la surface des eaux » (Gn *1*, 1-2). Le chaos primordial avant la mise en ordre par Dieu rejoint l'expérience existentielle du fils : sa vie est en morceaux ; son identité est chaotique, éclatée. Il faudra qu'il atteigne la limite de son indigence pour que les conditions d'une vie et d'une identité nouvelles soient possibles. Nous ne sommes donc pas invités à y voir — comme le fera le fils aîné — un *désordre moral* mais une manière de vivre qui n'est pas *salutaire* (comme l'indique le terme grec *asôtôs*).

« Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans tout ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence. » Le cadet s'était engagé dans la voie du fantasme de toute-puissance mais voilà que la réalité vient gripper son désir : une « forte famine » l'amène à ressentir la privation. Le terme « indigence » utilisé dans cette traduction vient du grec *hystérios* dont nous avons fait le mot français « hystérie ». *Hystérios* vient lui-même du mot « utérus ». L'hystérie, c'est donc ressentir douloureusement son propre espace intérieur, vide, creux. L'hystérie est d'ailleurs souvent associée à la féminité et traduit un trouble profond lié à la question de l'identité : « Qui suis-je ? » Le fils puîné, à la conquête de sa nouvelle vie, éprouve un profond malaise « hystérique » : qui est-il vraiment en dehors de la relation à son père et à son frère ? En dilapidant la « substance » du père, le voilà vide, creux. Il éprouve le manque. Le fils est à proprement parler *épuisé* car il a *dissipé* toute la « substance » tout comme — étrangement — le pays où il s'était réfugié, frappé lui aussi d'une grande famine — terre qui a épuisé toutes ses ressources. Les Hébreux, dans le désert, après la fuite d'Égypte, se sont retrouvés dans la même ex-

périence de manque : « Dans le désert, toute la communauté d'Israël murmura contre Moïse et Aaron. Les fils d'Israël leur dirent : "Ah ! si nous étions morts de la main du Seigneur au pays d'Égypte, quand nous étions assis près du chaudron de viande, quand nous mangions du pain à satiété ! Vous nous avez fait sortir dans ce désert pour laisser mourir de faim toute cette assemblée !" » (Ex *16*, 2-3). Nous ressentons douloureusement toute situation de manque : alimentaire et surtout affectif. Nous avons peur d'éprouver la privation d'attention et d'amour que nous réclamons des autres. Dans le ventre de notre mère (*utérus*), nous étions comblés immédiatement, sans même le demander. Mais, dès le premier jour de notre naissance, nous avons commencé à ressentir l'intervalle entre nos besoins et leur satisfaction. Même si la maman n'était jamais très loin, nous avons ressenti douloureusement son absence : manque d'être et d'amour. Mais le manque nous a permis de grandir et d'évaluer notre bonheur à une autre échelle : nos besoins ne recouvrent pas exactement l'étendue et l'intensité de nos désirs. Désirer, c'est accepter que nous ne serons jamais comblés immédiatement et totalement. L'espace du creux ou du manque est nécessaire à l'être humain afin de ne pas réduire les autres à des objets immédiats de plaisir. Toute fusion ou satisfaction immédiate porte l'ombre de l'idolâtrie de soi et de la destruction de l'autre. Cela vaut également (surtout) vis-à-vis de Dieu : il n'est pas l'image de l'*utérus*-mère qui comble immédiatement les aspirations et les besoins des humains. Dieu crée le manque afin que sa « substance » donnée soit accueillie sans volonté de possession, sans accaparement destructeur.

« Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs. » Le fils, dans son indigence, est vide, creux ; il ne possède même plus son identité de fils. Il est donc proprement « hystérique » et devient l'esclave d'un autre. Quand on se coupe de la relation « substantielle », on perd son identité et sa dignité et on in-

verse radicalement l'image du fils en son contraire : l'esclave. Adam et Ève, en ne reconnaissant plus le visage paternel de Dieu, l'ont transformé en Maître et, eux, en esclaves. Or, l'esclave a peur et cherche à éviter son patron. Ainsi Adam et Ève se cachant dans le jardin. Leur nudité d'enfants de Dieu devient insupportable puisqu'ils ne se voient plus que comme des serviteurs punis et honteux. Beaucoup de gens ont une image déformée d'eux-mêmes : au lieu de se voir dans la relation qui donne de la vie et de l'amour, ils se sentent profondément indignes d'attention et de tendresse. « Qui suis-je pour mériter d'être aimé ? » Cette attitude peut conduire à une grave maladie de l'amour : le masochisme. Se faire du mal, se sacrifier, renoncer à l'amour de soi parce qu'on ne mérite pas la tendresse d'un autre. Combien de relations sont-elles marquées par une forme (parfois subtile) d'esclavage vis-à-vis d'un conjoint, d'un parent, d'un ami, d'une autorité ? Le plus jeune fils est réduit à l'état d'esclave gardant les porcs. Les cochons sont, dans la Bible, les animaux les plus impurs (cf. Lv *11*, *7* ; Dt *14*, 8). Cette interdiction, présente dans tout l'ancien Orient, correspondait probablement à un tabou qui associe le porc à l'impureté et à la souillure. De fait, le cochon se tient dans la boue et est incapable de lever la tête vers le ciel. De plus, il mange les restes et les ordures. Le fils puîné, ayant perdu son identité de fils pour celle — vide — d'esclave, est réduit à l'infra-humain : il est lui-même comparable à un animal de la plus basse échelle. Le sol boueux qui le porte n'est même pas ferme, il s'apparente plutôt à un *abîme* qui l'avale dans son *Shéol*. Il est réellement menacé de mort et de *décréation*.

« Rentrant alors en lui-même, il se dit : "Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim." » Le fils est littéralement à terre, dans la boue de l'*humus* — comme ses cochons. En éprouvant le comble de l'indigence, il se rapproche le plus de sa vérité la plus profonde et qui est indélébile, malgré la boue de l'es-

clavage. Oui, son *humi*lité radicale lui rappelle qu'il est, envers et contre tout, relié à son père. En *rentrant en lui-même*, il prend le trajet le plus long et le plus ardu de l'existence : rejoindre son propre vide, atteindre son creux intérieur. Épouser son manque et en faire le signe du retour, d'une *metanoia*, d'une conversion. Quittant le pays de la dissimilitude (monde de l'esclavage), il rejoint la région de son cœur où reste imprimée l'image du père, associée à celle de la *surabondance* du pain. La *manne* que même les habitants de ce pays de famine ne lui offrent même pas n'est rien en comparaison du pain *en abondance* qu'on mange dans la maison du Père, figure de ce pain *superessentiel* de l'amour que nous demandons à Dieu dans la prière du « Notre Père ». Mais, pour le moment, le fils gît dans un lieu de boue devenant paradoxalement — non le lieu de sa mort — mais le lieu de sa *nouvelle naissance*, terreau mêlé d'eau symbolisant l'engendrement de l'humain au jour de sa genèse. Dans l'évangile de Jean, à Nicodème qui ne comprend pas comment on peut naître une deuxième fois, Jésus répond : « En vérité, en vérité, je te le dis : nul, s'il ne naît d'eau et d'Esprit, ne peut entrer dans le Royaume de Dieu » (Jn *3*, 5). L'eau renvoie au baptême de *metanoia* que prêchait le Baptiste et qui devait inaugurer celui de l'Esprit. Le fils cadet est précisément à cette charnière : son désir est purifié du fantasme de toute-puissance ; il est désormais prêt à endosser sa nouvelle identité. Au creux de nos pauvretés et de nos manques se manifeste, à découvert, l'image vraiment « substantielle », celle de la relation aimante qui nous porte depuis l'Origine. Et cette découverte peut représenter pour chacun le lieu de sa naissance : quitter le monde de l'esclavage du besoin pour celui de la liberté du désir ouvert à l'autre.

« Je vais aller vers mon père et je lui dirai : "Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers." » Toujours enfermé dans une logique de servitude,

le fils ne peut s'assimiler qu'aux ouvriers de son père. Il en oublie même son frère aîné car il ne sait plus ce que la filiation et la fraternité représentent. L'oubli de notre filiation rejaillit dans toutes nos relations quand nous ne sommes plus capables de voir les autres dans leur véritable identité de frères et sœurs. Quand nous les réduisons à n'être que les instruments de nos intérêts ; quand ils deviennent nos « choses ». Rentré en lui-même, le fils peut prendre conscience de son « péché » ou de son échec : il voyait en son père un supérieur. Il croyait que l'auteur de sa vie était un concurrent. Il n'a pu assumer sa relation filiale comme une chance de vie parce qu'il l'a considérée comme une limite négative. Son erreur a été d'accaparer l'avoir du père pour soi, sans le partager, mais en le gaspillant. Ce qui n'est pas partagé est toujours perdu. Mais le lieu de sa *décréation* devient le lieu de sa *résurrection* comme fils. Le grec dit en effet : « Je me lèverai », c'est-à-dire je « ressuscite », je surgis de la fange de mort dans laquelle je risquais de m'engloutir. Une nouvelle fois, le *parler en paraboles* situe la résurrection comme une dynamique liée à la vie humaine et à la possibilité de se découvrir *rené* (*renatus*, en latin, signifie « celui qui est né à nouveau »).

« Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut saisi de pitié : il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers. » Le texte le souligne avec force : la distance est comme abolie ; même encore loin, le fils est déjà dans les bras de son père. Dès que le fils a retrouvé en lui-même l'image de son père, il est déjà renouvelé intérieurement et remis dans la véritable filiation. Prendre le chemin de son cœur dans la région de son creux est l'unique trajet qui abolit toute distance d'avec Dieu et nous restaure dans sa proximité paternelle. Le père, figure du « Père » est toujours en train d'attendre et de guetter le retour de son enfant. Depuis la Genèse où il se promenait dans le jardin à la recherche d'Adam et d'Ève, Dieu ne cesse d'attendre le retour

de ses enfants dans sa communion de vie. Le père de la parabole est pris de pitié, ses entrailles frémissent de compassion et de tendresse. L'expression « être saisi de pitié » est la traduction d'un verbe grec rare, *splankhnizomai*, utilisé seulement douze fois dans le Nouveau Testament, dont trois emplois dans les paraboles : outre celle-ci, celle du bon Samaritain et celle du débiteur impitoyable que nous commenterons plus bas. Les entrailles, en hébreu, se disent *rahâmîm* et peuvent se traduire en grec *hysteria*, « utérus ». Au creux de Dieu, nul vide, mais surabondance de miséricorde. « Le Seigneur est miséricordieux et bienveillant, lent à la colère et plein de fidélité. Il n'est pas toujours en procès et ne garde pas rancune indéfiniment. Il ne nous traite pas selon nos péchés, il ne nous rend pas selon nos fautes. Comme les cieux dominent la terre, sa fidélité dépasse ceux qui le craignent. Comme le levant est loin du couchant, il met loin de nous nos offenses. Comme un père est tendre pour ses enfants, le Seigneur est tendre pour ceux qui le craignent ; il sait bien de quelle pâte nous sommes faits, il se souvient que nous sommes poussière » (Ps *103*, 8-14). L'expression ne renvoie donc pas à une banale miséricorde (en grec, *éléein*), mais à un véritable frémissement de compassion. Le fils a dû éprouver son utérus vide pour ressentir la surabondance de l'utérus plein du père mère. L'expérience de l'indigence conduit, au travers du manque, à l'expérience du don. Le don n'est donc pas une satisfaction jouissive, immédiate. Il se reçoit dans le vide du cœur dépouillé. Le paradoxe du Royaume : seul le cœur pauvre peut recevoir Dieu. Seul le cœur qui a expérimenté son manque, peut frémir de compassion et d'amour pour les autres.

« Le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds." » Le texte ne dit pas comment le fils cadet était habillé ou non en rentrant

dans la maison du père. On peut juste supposer que ses habits — s'il en portait — étaient ceux des domestiques chargés de travailler dans les champs ou de garder les porcs. De toute façon, ces haillons ne devaient plus donner belle impression. Peut-être aussi était-il nu puisque son expérience d'indigence l'a dépouillé de tout et lui a fait percevoir son « vide ». Sa nudité représenterait ainsi sa honte comme l'avaient éprouvé Adam et Ève dans la Genèse. « Leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils surent qu'ils étaient nus. Ayant cousu des feuilles de figuier, ils s'en firent des pagnes. Or ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin au souffle du jour. L'homme et la femme se cachèrent devant le Seigneur Dieu au milieu des arbres du jardin. Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : "Où es-tu ?" Il répondit : "J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais nu, et je me suis caché" » (Gn *3*, 7-10). Eux aussi ont expérimenté leur vide quand ils se sont mépris sur la véritable identité de Dieu. Dans leur hystérie, ils n'ont plus vu le visage de tendresse du Père et ils se sont cachés. Croyant à tort que Dieu les cherchait dans le Jardin pour les punir, Adam et Ève se sont cachés, honteux. Leur nudité qui, jusque là, était le signe même de la relation confiante à Dieu, à l'autre et à soi-même, est devenue la marque de la séparation et de la honte. Ils éprouvent le besoin de se cacher au regard de Dieu, de l'autre et de soi. Dieu éprouve alors de la miséricorde pour l'homme et la femme en les habillant lui-même : « Le Seigneur Dieu fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit » (Gn *3*, 21). Dans la parabole, le père habille aussi son fils. Il lui passe la robe. Cette robe devait être la tunique *ketonet passîm*, c'est-à-dire celle qui recouvrait entièrement le corps, à la différence de celle qui arrivait jusqu'au genou et qu'on attachait habituellement par une ceinture afin de faciliter les mouvements et le travail. Ici, la robe de fête est celle des fils et non des serviteurs. C'est le vêtement ample de la di-

gnité retrouvée, de l'identité renouvelée et de la relation ressuscitée. Le fils cadet peut enfin se sentir bien *dans sa peau*. Beaucoup d'entre nous portent des vêtements trop serrés, trop étroits ; images d'une identité qui manque de souffle, d'espace de liberté et de création. Relire cette parabole et les autres peut offrir la chance de se retrouver plus « à l'aise » dans sa manière d'exister singulièrement et donc d'offrir à nos proches un espace dilaté pour la relation.

« Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé. Et ils se mirent à festoyer. » Le fils cadet est réintroduit dans l'hospitalité de la maison de son père — *maison ferme* (puisqu'il s'agit d'une exploitation agricole) — qui symbolise la fécondité *nourricière* de la relation *retrouvée*. La faim a creusé suffisamment sa pauvreté afin de lui permettre de recevoir à neuf sa condition de fils. Le repas de fête vient sceller cette nouvelle *alliance* qui le restaure dans sa dignité d'héritier libre. Invité à partager la table même du patron de la maisonnée, il retrouve un père dont la générosité semble inépuisable. Cette *prodigalité* du père à l'égard de son fils retrouvé est exprimée par le choix des mets : un veau gras n'est pas l'ordinaire d'un repas mais il signe le caractère exceptionnel de ce festin. D'ailleurs le verbe qui est traduit par « festoyer » n'apparaît que rarement dans l'évangile de Luc, notamment dans la parabole du riche et de Lazare. Il renvoie chaque fois à un repas de luxe dont même le fils aîné doit reconnaître qu'il n'en a jamais vu chez son père : « Et à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis ! » (v. 29) Le père a même convoqué « de la musique et des danses » (cf. v. 25). Une *symphônia* entraîne tous les convives dans la joie du retour de ce fils qui s'était entraîné au loin dans la *dysharmonie*.

« Le fils aîné était aux champs. A son retour, quand il fut près de la maison, il entendit la musique et les danses. » Le récit nous tourne main-

tenant vers la figure du fils aîné. Celui-ci est aux champs. On pourrait dire que son identité se résume à son activité : il est ce qu'il fait. Un serviteur obéissant et consciencieux, plus qu'un fils. Sa relation à son père est déformée : il ne le voit que comme le patron du domaine, et non comme son père plein de bonté. Il est l'image des scribes et des pharisiens à qui Jésus destine en premier la parabole : vivant par respect de la Loi et voulant y conformer toute leur vie, ils oublient le véritable visage de Dieu. Ils en font le visage de la Loi alors qu'il est le visage de l'Amour. Parfois, nous comprenons également la relation à Dieu en terme de devoir, de morale. L'évangile nous appelle à renouveler notre relation filiale à Dieu où la peur en est absente ou le vivre-avec prime sur le vivre-pour. Nous pouvons aussi adopter la même mentalité que celle du fils aîné quand nous voulons maîtriser notre vie et celle des autres. Se saisir de sa vie, c'est vouloir la maîtriser, la diriger entièrement à partir de soi. Or, dans nos vies, il y a bien des choses qui résistent à nos envies de maîtrise : nos fragilités, nos limites, les échecs, les retours en arrière. Nous voudrions que ces limites n'existent pas parce qu'elles ne correspondent pas à l'image de nous-mêmes que nous nous sommes fabriquée : le rêve éperdu d'être parfaits et ainsi seulement reconnus, aimés, admirés. Cette attitude peut se traduire dans la vie de tous les jours par le fait de ne jamais dire non, de vouloir être toujours disponible, de toujours tenir le coup, quoi qu'il arrive, de ne jamais décevoir l'autre, de vouloir devenir le sauveur de sa famille ou de sa communauté en étant celui qui donne les bons conseils. Concevoir sa vie ainsi comme une maîtrise perpétuelle de son moi c'est finalement n'avoir besoin de personne puisque la relation n'est pas voulue pour l'autre, mais seulement pour combler en moi un manque, manque de reconnaissance.

Or, croire que le bonheur est lié à l'absence de manque nous rend malheureux puisque le manque fait partie intégrante de la vie. Cela veut

donc dire que nous nous trompons si nous voulons combler ce manque : soit chez l'autre en voulant combler son vide affectif, lui éviter toute souffrance, répondre à tous ses désirs ; soit en voulant être comblé soi-même : demander à l'autre de remplacer le père ou la mère qui a manqué. Que faire alors si nous ne pouvons combler nos manques, maîtriser nos vies ? Faut-il nier ses besoins, organiser son manque à l'avance pour ne pas être pris au dépourvu, réduire sa vie sur tous les plans (affectif, réussite), rester en dessous de ses capacités ? Non, car ces attitudes traduisent également le fait de ne pas vouloir accueillir la vie telle qu'elle est, y compris avec ses fragilités et ses limites.

« Appelant un des domestiques, il demanda ce qui se passait. Celui-ci répondit : "C'est ton frère qui est de retour. Et ton père a tué le veau gras, parce qu'il a vu revenir son fils en bonne santé." Alors le fils aîné se mit en colère, et il refusait d'entrer. » Au lieu d'entrer dans la maison et d'interpeller son frère ou son père, le fils aîné reste au-dehors, à distance. Sa dureté de cœur, sa sclérocardie le coupe de ses relations, l'empêche de considérer le retour de son frère comme une joie pour lui. Alors, il se met en colère, débordement symptomatique de sa *mimesis* d'appropriation. Comme il le dira à son père, il lui semble ne pas pouvoir *obtenir* la considération que son frère cadet reçoit de manière totalement injuste à ses yeux. Il ne peut appeler qu'un des domestiques puisqu'il se considère lui-même comme le *serviteur* de son père, travaillant sans cesse à son service.

« Son père, qui était sorti, le suppliait. » Le père est toujours celui qui sort à la recherche de ses enfants. Il l'a déjà fait pour son fils cadet qui, même lorsqu'il était encore loin, était déjà aperçu par son père. Encore maintenant, pour son aîné, le père sort de la maison afin d'entraîner son fils dans la joie de la communion retrouvée. Dieu est ainsi : il « sort » de sa divinité pour rejoindre l'humain et l'inviter à la vie et à

la fraternité. Dieu est en « exode » à la recherche des humains, son cœur frémit, ses entrailles remuent chaque fois que l'un de nous est en manque de vie et d'amour.

« Mais le fils répliqua : "Il y a tant d'années que je suis à ton service sans avoir jamais désobéi à tes ordres, et jamais tu ne m'as donné un chevreau pour festoyer avec mes amis. Mais, quand ton fils que voilà est arrivé après avoir dépensé ton bien avec des filles, tu as fait tuer pour lui le veau gras !" » La colère du fils éclate et son expression traduit le mieux son état d'esprit : cherchant en tout point à contenter son patron père, il est furieusement jaloux de l'attitude de celui-ci par rapport à un fils domestique rebelle. Il ne comprend pas son père parce qu'il place sa justice au-dessus de l'amour. Le devoir et le respect de la Loi du père importent plus que la relation filiale elle-même. Sa jalousie qui se traduit en colère lui fait appeler son propre frère : « ton fils que voilà ». Comment ne pas penser encore au récit d'Adam et d'Ève dans le jardin : « "La femme que tu as mise auprès de moi, c'est elle qui m'a donné du fruit de l'arbre, et j'en ai mangé." Le Seigneur Dieu dit à la femme : "Qu'as-tu fait là ?" La femme répondit : "Le serpent m'a trompée et j'ai mangé" » (Gn *3*, 12-13). La séparation est bien le péché « originel » : se couper de l'autre en l'accusant, en rejetant sur lui le poids de sa faute. Considérer son prochain comme un ennemi vient toujours de l'envie déçue car elle considère ce que l'autre a ou ce que l'autre est comme un concurrent, un empêcheur d'obtenir ce que l'on désire.

La mention des amis est également intéressante car elle fait écho aux deux paraboles de la miséricorde qui précèdent celle du fils perdu et retrouvé dans l'évangile de Luc. On lit en effet dans celle de la Brebis perdue et retrouvée : « Quand il a retrouvé sa brebis, il la charge sur ses épaules, et, de retour à la maison, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit : "Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, ma brebis qui

était perdue !" » (Lc *15*, 5-6). Ou encore, dans la parabole de la drachme perdue et retrouvée : « Quand elle a retrouvé la pièce, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit : "Réjouissez-vous avec moi, car je l'ai retrouvée, la pièce que j'avais perdue !" » (Lc *15*, 9). Ici, le fils aîné ne réunit pas ses amis pour fêter le retour de son frère. D'ailleurs, il pense qu'il n'a pas le droit de les recevoir autour d'un chevreau. Comme si son cœur fermé à la joie se renfermait dans l'aigreur et la solitude.

« Le père répondit : "Toi, mon enfant, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi." » Le père redouble de tendresse ; tout est dit dans « mon enfant ». Expression d'un amour surprenant pour un père oriental de l'époque. Mais véritable visage du Père qui est aux cieux et qui s'adresse à chaque homme en lui disant : « mon enfant ». « Tu es toujours avec moi » : la communion avec moi ne t'était pas suffisante ? Et mon avoir ne t'a-t-il pas été donné ? Que cherchais-tu à obtenir de moi pour que tu me reproches de ne pas te l'avoir offert ? Parce que je suis bon avec ton frère, me reprocherais-tu d'être mauvais vis-à-vis de toi ? Ce discours imaginaire du père semble contenu dans son « Tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi ». Comment ne pas y entendre en écho les mots du premier-né du Père, Jésus, quand il dit dans l'évangile de Jean : « Le Père aime le Fils et il a tout remis dans sa main » (Jn *3*, 35) et encore : « Croyez-m'en ! Je suis dans le Père et le Père est en moi » (Jn *14*, 11). Nous pourrions également recevoir ces paroles comme le Fils bien-aimé du Père et vivre cette communion intime avec Dieu.

« Il fallait bien festoyer et se réjouir ; car ton frère que voilà était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ! » Il fallait ! Le père veut-il user maintenant de la coercition par une obligation de réjouissance ? Ce « il fallait » est plutôt de l'ordre de l'invitation pressante, de la dernière tentative du père d'introduire son fils aîné dans la com-

munion filiale et fraternelle. La joie du père et de son fils cadet, partagée par les serviteurs, ne peut être refusée à l'aîné : lui aussi a le droit d'avoir sa part. Dans la parabole des invités au repas, le maître, face aux refus des invités, lance une dernière invitation pressante : « Le maître dit alors au serviteur : "Va-t'en par les routes et les jardins, et force les gens à entrer, afin que ma maison soit remplie" » (Lc *14*, 23). Tout en respectant notre liberté avec une infinie délicatesse, Dieu nous invite de tout son cœur à partager sa joie. Et à ne pas la ravir à notre frère retrouvé. Or, il faut bien convenir que, souvent, nous nous interdisons, à nous et aux autres, la joie qui vient comme un cadeau de Dieu. Nous faisons la fine bouche, nous nous sentons indignes de tant d'honneur, etc. La vie spirituelle est alors vécue — avec la meilleure intention du monde — comme un refus poli aux multiples dons de Dieu. Il fallait ! Nous pouvons aussi comprendre ce verbe comme la réalisation d'un long chemin d'existence pour le fils cadet. Il fallait qu'il fasse son expérience de vie ; il fallait qu'il passe par un long et profond sentiment d'hystérie ; il fallait qu'il retrouve le chemin de son cœur ; il fallait qu'il redécouvre le visage aimant de son père ; il fallait qu'il se retrouve en vie. Nulle fatalité ou nécessité. Mais une expérience de mort qu'il « fallait » traverser pour retrouver le sens de sa vie et la joie de la communion.

Les deux autres paraboles de la miséricorde se terminent par un verset pratiquement similaire : « Je vous le déclare, c'est ainsi qu'il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se convertit, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de conversion » (Lc *15*, 7.10). Pourquoi cette mention est-elle absente dans la troisième ? Peut-être parce qu'il manque le fils aîné pour que la fête soit complète et que la joie exprime celle du ciel. Cette absence d'*Ode à la Joie* finale laisse la parabole dans l'inachèvement et autorise son pro-

longement : qui sait si le fils aîné ne va pas prendre lui aussi le chemin qui l'amènera à la filiation et à la fraternité retrouvées ? Alors, il y aura de la *joie dans le ciel*…

A l'auberge de Dieu

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que l'amour est une immense circulation de compassion entre les humains qui se rendent proches les uns des autres.

Et voici qu'un légiste se leva et lui dit, pour le mettre à l'épreuve : « Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ? » Jésus lui dit : « Dans la Loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ? » Il lui répondit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et de toute ta pensée et ton prochain comme toi-même. » Jésus lui dit : « Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie. » Mais lui, voulant montrer sa justice, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus reprit : « Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba sur des bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort. Il se trouva qu'un prêtre descendait par ce chemin ; il vit l'homme et passa à bonne distance. Un lévite de même arriva en ce lieu ; il vit l'homme et passa à bonne distance. Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : il le vit et fut pris de pitié. Il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux pièces d'argent, il les donna à l'aubergiste et lui dit : « Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te le rembourserai quand je repasserai. » Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de

> l'homme qui était tombé sur les bandits ? Le légiste répondit : » C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui. » Jésus lui dit : « Va et, toi aussi, fais de même. »
>
> Lc *10*, 25-37

« Pour mettre Jésus à l'épreuve, un docteur de la Loi lui posa cette question : "Maître, que dois-je faire pour avoir part à la vie éternelle ?" » Un docteur de la Loi vient mettre à l'épreuve Jésus. Nous ne connaissons pas l'intention réelle de ce docteur : connaît-il la réponse à la question qu'il pose — il est quand même docteur de la Loi — et veut-il ainsi vérifier la « justesse » ou l'orthodoxie de l'enseignement de ce Jésus de Nazareth ? Ce qui précède immédiatement dans l'évangile de Luc peut apporter un éclairage intéressant. Au début du chapitre 10, Luc raconte l'envoi en mission des disciples. A leur retour, Jésus, ému, exulte de joie : « A cette heure même, Jésus tressaillit de joie sous l'action de l'Esprit Saint et il dit : "Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux intelligents et de l'avoir révélé aux tout-petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Tout m'a été remis par mon Père, et nul ne sait qui est le Fils si ce n'est le Père, ni qui est le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler." Puis, se tournant vers ses disciples, il leur dit en particulier : "Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car je vous dis que beaucoup de prophètes et de rois ont voulu voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu !" Et voici qu'un docteur de la loi se leva pour le mettre à l'épreuve… » Le docteur de la Loi interpelle Jésus et le met à l'épreuve parce qu'il se sent exclu de la connaissance à laquelle les disciples de Jésus ont accès. Leurs yeux ont vu et leurs oreilles ont entendu les mystères du Royaume. Tandis que les sages et les savants, entendons les docteurs

de la Loi, ont beau voir et entendre, ils ne perçoivent rien de la révélation de Dieu. Le docteur, qui a des « droits » sur la connaissance de Dieu, s'en ressent exclu. Il interroge Jésus en l'attirant, non plus sur le plan de la révélation et de la connaissance, mais sur celui de l'agir et de la morale : « Que dois-je faire pour avoir en héritage la vie éternelle ? » Notons qu'il utilise le même terme que le fils cadet demandant sa part d'héritage à son père. Ce docteur est peut-être lui-même en manque de « substance » et ne sait pas comment l'obtenir et exister comme vivant ? Si les disciples de Jésus ont vu le Royaume, savent-ils pour autant s'y conformer par leurs actes ? La Loi n'enseigne-t-elle pas comment être agréable à Dieu ? La justice à son égard ne vaut-elle pas mieux que toute connaissance ? D'ailleurs, sur ce terrain là, le docteur est en meilleure posture que les disciples : connaissant la Loi, il l'applique. Il est sûr de son coup, le docteur de la Loi. Les disciples d'un tel maître s'illusionnent de leur prétendue connaissance de Dieu alors qu'ils suivent un maître qui ne respecte pas la Loi divine. Son comportement les jours de Sabbat en témoigne : « Un jour de sabbat, Jésus traversait des champs de blé ; ses disciples arrachaient et mangeaient des épis, après les avoir froissés dans leurs mains. Des pharisiens lui dirent : "Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ?" Jésus leur répondit : "N'avez-vous pas lu ce que fit David un jour qu'il eut faim, lui et ses compagnons ? Il entra dans la maison de Dieu, prit les pains de l'offrande, en mangea, et en donna à ses compagnons, alors que les prêtres seuls ont la permission d'en manger." Jésus leur disait encore : "Le Fils de l'homme est maître du sabbat." » Un tel profanateur du Sabbat ne peut connaître et faire connaître le Royaume de Dieu car il ne l'observe pas. « Comment comptes-tu faire alors pour avoir part à la vie éternelle ? », demande à Jésus le légiste. Comme ce docteur, nous aimons stigmatiser le hiatus entre la parole et les actes des

gens : « Ils disent et ne font pas ! » Nos jugements s'insinuent facilement dans cette faille humaine. Mais nous oublions que nous jugeons à partir de nos préjugés. Ce sont nos propres critères d'appréciation de ce qui est bon, juste, normal ou moral qui forment la norme suprême de nos jugements sur les autres.

« Jésus lui demanda : "Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit ? Que lis-tu ?" » La réponse de Jésus est intelligente : au lieu de répondre à la question du docteur de la Loi, il le renvoie à sa propre lecture de la Parole. Jésus lui suggère qu'il n'y a d'autre réponse que dans sa propre lecture de la Loi, c'est-à-dire dans sa confrontation personnelle à l'appel de Dieu. Jésus n'est pas venu apporter des réponses toutes faites aux hommes, ni dogmes ni préceptes de morale. L'invitation qu'il nous adresse est de laisser monter en nous, dans nos vies, la parole de création et de liberté qui résonne depuis le commencement. Chacun est invité à relire sa vie dans la Parole faite chair dans des récits et des paraboles afin d'y trouver des « paroles de vie éternelle ». Dieu ne cesse de nous adresser cet encouragement : « Et toi, que lis-tu de toi, de ta vie dans la Parole qui t'est adressée ? »

« L'autre répondit : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit, et ton prochain comme toi-même." Jésus lui dit : "Tu as bien répondu. Fais ainsi et tu auras la vie." » Le docteur de la Loi manifeste qu'il connaît bien son « sujet » : sa réponse mérite la cote maximale et les félicitations du jury : « Tu as bien répondu ». Mais ce n'est pas tout. Le légiste ne s'est pas rendu compte qu'en terme de piège, c'est lui qui est tombé dedans et non pas Jésus ! Il voulait amener Jésus de la connaissance à l'agir et voilà que c'est lui qui ramène la pratique de la Loi à une réponse scolaire ! Comme si la justice devant Dieu consistait à réciter correctement le cœur de la Loi ! Fondamentalement, le docteur de la Loi

n'a pas encore compris que le *corps du texte* de l'Écriture est la *chair vivante* de l'humanité souffrante. C'est — je pense — le problème essentiel de toutes les formes de fondamentalisme dans toutes les religions quand elles ne voient plus dans leurs textes la présence voilée du *compagnon* d'humanité dont l'amour se rend proche sans jugement. Jésus ne veut pas laisser le légiste dans son propre piège et l'invite à mettre en pratique ce qu'il récite : « Fais ainsi et tu auras la vie. »

« Mais lui, voulant montrer qu'il était un homme juste, dit à Jésus : "Et qui donc est mon prochain ?" » Le voilà tout penaud, notre docteur de la Loi ! Il ressemble à un étudiant lors d'un examen oral et qui, commençant à perdre pied, interroge lui-même son examinateur : « Et qui est mon prochain ? » Le mot grec *plésion* que nous traduisons en français par « prochain » devrait plutôt être rendu par *compagnon*, celui avec qui on partage le pain. Ce sens permet de mieux comprendre l'intrigue de la parabole qui va suivre. A ce stade, la question du légiste révèle surtout qu'il n'a pas véritablement compris le cœur de la Loi qu'il vient si bien de déclamer. « Qui est mon prochain ? » revient à demander quelle catégorie de gens requiert que je les aime. « Qui dois-je aimer ? », sous-entendu : « Qui ne dois-je pas aimer ? » En effet, la question posée par le docteur de la Loi révèle que les frontières qui incluent ou excluent le prochain ne sont pas très claires. En tout cas, le docteur ne demande pas : « Comment dois-je aimer mon prochain ? » Or, c'est sur ce « comment » que Jésus va inviter le légiste à progresser.

« Jésus reprit : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba sur des bandits ; ceux-ci, après l'avoir dépouillé, roué de coups, s'en allèrent en le laissant à moitié mort." » Un humain en déplacement : son nom ne nous est pas renseigné. Il est chaque être humain. C'est étrange, habituellement, on « monte » à Jérusalem comme on dirait aujourd'hui « monter à Paris ». Dans cette parabole, un homme

descend de Jérusalem à Jéricho comme s'il amorçait à rebours l'itinéraire de Jésus « montant » à Jérusalem ou annonçant une autre « descente », celle des deux disciples quittant Jérusalem vers Emmaüs… Dans cette descente, il n'est pas étonnant de « tomber » à la merci de brigands qui, sautant sur l'occasion, dépouillent, rouent de coup le pauvre homme et le laissent à moitié mort. Les bandits n'ont ni nom ni visage : ils appartiennent de fait au monde des ténèbres, là où on ne peut discerner les visages et *reconnaître* un être humain. Nos vies sont parfois comparables à celles de ces personnages de la parabole : nous pouvons ressembler à cet être humain tombé aux mains des bandits quand nous descendons au plus bas et que cette « chute » fait mal et nous blesse. La maladie, l'échec, la séparation sont autant de brigands qui nous rouent de coups et nous laissent seuls, plus morts que vifs. C'est alors que nous subissons les coups d'un autre, de l'adversité, de la vie. On existe à moitié ou pas du tout, réduit à n'être qu'un objet, laissé là à moitié mort. Mais nous pouvons parfois nous comparer à ces brigands sans visage dans l'*aveuglement* d'une violence qui ne reconnaît plus l'autre dans sa différence et sa beauté.

« Par hasard, un prêtre descendait par ce chemin ; il le vit et passa de l'autre côté. De même un lévite arriva à cet endroit ; il le vit et passa de l'autre côté. » Passe un prêtre tout d'abord : homme chargé du sacré, il regagne probablement son village après avoir accompli son service sacerdotal au Temple de Jérusalem. Puis arrive un lévite, c'est-à-dire un officiant subalterne qu'on pourrait assimiler aujourd'hui à une sorte de sacristain. Le prêtre et le lévite prennent le même chemin *balisé* puisque leur Loi leur interdit de s'approcher de l'homme laissé à moitié mort. En effet, le livre des Nombres interdit le contact avec les cadavres pour raison d'impureté. Mais notons que dans le récit parabolique, les deux ministres du culte ne prennent même pas le soin de vérifier l'état du blessé :

il pourrait ne pas être mort. Leur rapport à la Loi est fondé sur la demande d'une sécurité : au lieu de les *affecter*, elle les protège d'autrui. Au lieu de les exposer à la misère ou à la souffrance de l'humain, ils demandent à la Loi de les mettre à distance. Le contraste avec l'attitude du Samaritain opérera un déplacement du sens même de la Loi aux yeux de Jésus : celle-ci ne répond pas au *besoin* de sécurité de l'homme, à la mise en place d'un ordre ou de repères mais elle fonctionne normalement comme injonction au déplacement, à l'exposition à l'autre, à l'hospitalité à autrui. Le langage parabolique révèle une parenté profonde avec la Loi : tous deux appellent un déplacement du sujet, une mise en *inquiétude*, une visée du prochain différente. Loin de confiner l'homme à une place bien déterminée, la Parabole comme la Loi « jettent à côté » le regard et lézardent l'assurance de ceux qui se retranchent derrière le règlement. Un prêtre passe par ce chemin, par hasard, comme s'il n'avait rien à faire là. La descente aux enfers n'est pas le chemin des prêtres. Le culte du sacré doit les préserver de tout contact avec le monde profane, impur, blessé. Image saisissante de la religion quand elle se préserve de la vie et de l'humain pour se cantonner dans les temples, les églises, les synagogues ou les mosquées. « Passer de l'autre côté » évite le contact avec la vie et le monde de l'extérieur. Mentalité si répandue dans tous les fonctionnements religieux que celle de mettre à l'écart, de consacrer, de se « sectariser ». Au lieu d'être les premiers à avoir les entrailles frémissantes de compassion pour l'homme blessé — tout homme blessé — le prêtre et le lévite se détournent en s'enfermant dans leur sclérocardie. Une religion sclérosée, voilà le plus triste constat après deux mille ans de christianisme où, encore aujourd'hui, certains préfèrent le cadre rassurant du sanctuaire à celui, nettement plus interpellant, de l'espace publique. Notre cheminement religieux laisse-t-il la place au hasard des rencontres et des sollicitations d'autrui ?

« Mais un Samaritain, qui était en voyage, s'approcha de lui ; il le vit et fut saisi de pitié. » Le Samaritain n'est — pas plus que les autres — nommé. Seule son origine fonctionne comme un élément perturbateur dans le texte de la parabole. Car l'auditeur s'attend à ce que l'apparition du Samaritain ne fonctionne pas comme une répétition de l'attitude du prêtre et du lévite. Or, les Samaritains représentent pour les Juifs une catégorie de gens infréquentables en raison de leur sécession religieuse. En effet, la haine qui oppose les Juifs et les Samaritains est bien réelle. De véritables schismatiques ! Mais un Samaritain qui passait par ce même chemin *se rend proche* de l'homme blessé avant de le voir ! Les deux premiers, le prêtre et le lévite, ont d'abord *vu* et puis *passent à bonne distance*. Ils n'ont pu se rendre proches car ils sont habitués à vivre retranchés des autres du fait de leur supériorité religieuse, morale et aussi sociale. Les brigands quant à eux, s'étaient approchés physiquement de l'homme sans pouvoir le *voir* vraiment tant ils étaient aveuglés par la violence et — probablement — l'appât du gain. Ils n'ont pas été capables de voir dans cet homme autre chose que leur intérêt immédiat — ils n'ont pas vu en lui l'*humain*. Mais un Samaritain, un étranger, un rejeté du système religieux, a un cœur pour s'approcher, des yeux pour voir et des entrailles pour frémir. Nous pouvons appliquer à ce Samaritain la béatitude propre à ceux qui mettent leur vie en paraboles : « Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient, et vos oreilles parce qu'elles entendent ! » Ses yeux, guéris de la cécité sclérocardique, peuvent voir la misère de son compagnon d'humanité. S'adressent aussi à lui les paroles de la première lettre de Jean : « Celui qui aime son frère demeure dans la lumière et il n'y a en lui aucune occasion de chute. Mais celui qui hait son frère est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres, il ne sait où il va, parce que les ténèbres ont aveuglé ses yeux » (1 Jn *2*, 10-11). Il prend le temps de s'occuper de

l'homme blessé. L'expression « être saisi de pitié » nous renvoie au même verbe grec, *splankhnizomai*, utilisé pour exprimer la compassion du père dans la parabole des deux fils. Les entrailles frémissantes d'amour de Dieu nous invitent à adopter la même attitude.

« Il s'approcha, pansa ses plaies en y versant de l'huile et du vin ; puis il le chargea sur sa propre monture, le conduisit dans une auberge et prit soin de lui. » Le Samaritain s'approche, il se fait proche du blessé de la vie, tout comme Dieu s'approche de tout être humain blessé. Avec ce qu'il a emporté pour le voyage ou son commerce, il verse de l'huile et du vin sur les plaies de l'homme laissé pour mort. Ce faisant, le Samaritain prodigue des *soins* au corps de l'homme blessé ; sa charité ne se réduit pas à une parole de consolation. Il ne voit que le corps, mais dans ce corps, il voit la chair blessée appelée au salut. Comment ne pas y voir désormais des signes « sacramentels » de l'action bienfaisante et salutaire de l'humain devenu Parabole de la tendresse de Dieu ? D'autant plus que la « liste » des soins qu'apporte le Samaritain à l'homme blessé comporte *sept* démarches : être remué dans les entrailles, s'approcher, bander les plaies, y verser de l'huile et du vin, porter le blessé sur une monture, l'apporter à une hôtellerie et enfin, prendre soin de lui. Ce « septénaire » sacramentel avant la lettre traduit symboliquement la plénitude de vie qui est à même le geste le plus simple de compassion et de soin de l'autre. L'huile utilisée dans les sacrements du baptême, de la confirmation, de l'ordre et des malades exprime cette onction de salut et de tendresse que Dieu verse sur les cœurs, les esprits et les corps. Même sur les corps durs comme pierre, la tache d'huile se répand, se dilate. La sclérocardie fond au contact de l'huile de l'amour de Dieu et du prochain. Verser la bonne huile de la tendresse sur les plaies de nos proches, voilà une manière de ressembler à Dieu. L'huile peut signifier aussi notre prière pour ceux qui souffrent, onction spirituelle qui ap-

porte la consolation et la guérison. Car la prière qui naît des entrailles de miséricorde est une huile bienfaisante qui, avant même de changer le cœur des autres, change le nôtre, le rend plus attentif à sa souffrance. Répandre du vin signifie verser la joie dans les cœurs, répandre sa jovialité car seul le service donné avec joie est véritable. Simplement, la joie est l'attitude qui rend tout plus facile, qui rend plus facile particulièrement le don. Saint Paul affirme en effet : « Dieu aime qui donne avec joie » (2 Co *9*, 7), parce que celui qui donne avec joie donne de la bonne façon. Ensuite, le Samaritain charge le blessé sur sa monture : image traduisant le fait que le Samaritain se charge de lui. Il l'emmène dans une auberge et prend soin de lui. L'auberge ou l'hôtellerie est le lieu où l'on pratique l'*hospitalité*. Dans l'évangile de Luc, deux autres lieux, au début et à la fin du récit, font penser à cette auberge dont l'enseigne aurait pu être libellée ainsi : « Au bon Samaritain » : la salle ou l'hôtellerie de Bethléem et celle d'Emmaüs où nous verrons deux compagnons reprendre la route soignés par Jésus de leur tristesse.

« Le lendemain, il sortit deux pièces d'argent, et les donna à l'aubergiste, en lui disant : "Prends soin de lui ; tout ce que tu auras dépensé en plus, je te le rendrai quand je serai de retour." » Le Samaritain a terminé sa mission mais n'est pas pour autant satisfait du devoir accompli en ayant procédé à un dépannage d'urgence, alors il prend toutes les dispositions en son pouvoir pour aller jusqu'au bout de ce que la compassion éveille en lui. Il peut se décharger de l'homme blessé, l'ayant déposé dans une auberge avec de quoi subvenir à ses besoins. Il passe également le relais à un autre : l'aubergiste. Nous ne pouvons continuellement prendre en charge la misère des autres. Beaucoup vivent comme des titans qui portent sur leurs épaules toute la souffrance du monde. Notre charité doit aussi apprendre à nous décharger sur d'autres. Notre monture, c'est-à-dire nous-mêmes, ne peut porter continuellement la

vie des autres. Aimer, c'est aussi déposer la vie de ceux qu'on aime dans un autre cœur, y compris celui de Dieu. Mais l'essentiel de ce récit révèle que le Samaritain n'a pas agi en raison d'un devoir moral mais grâce à sa *bonté de cœur* qui a créé une nouvelle forme de solidarité entre lui et une personne qui lui était complètement étrangère.

« Lequel des trois, à ton avis, a été le prochain de l'homme qui était tombé entre les mains des bandits ? » Jésus relance une question, comme il l'avait fait dans le dialogue initial avec le docteur de la Loi. Celui-ci lui avait demandé : « Qui est mon prochain ? » Jésus lui répond par une histoire parabolique dont le personnage clé se dévoile à la fin : « Lequel a été le prochain ou mieux le *compagnon* de l'homme blessé ? » Trois réponses sont possibles : le prêtre, le lévite ou le Samaritain.

« Le docteur de la Loi répond : "Celui qui a fait preuve de bonté envers lui." Jésus lui dit : "Va, et toi aussi fais de même." » Le docteur ne se trompe pas : la bonne réponse, c'est le Samaritain. Encore qu'il ne le désigne pas par son appartenance ethnique ou religieuse, mais par son attitude : « celui qui a fait preuve de bonté ». Le légiste montre ainsi que la parabole lui a permis d'opérer un fameux déplacement de perspective, une *metanoïa* de son positionnement par rapport à la Loi. En effet, le docteur replace la *bonté du cœur* au cœur de la relation à l'autre et comprend que le Samaritain retrouve à ses yeux une identité qui est celle d'un *proche de Dieu*. Au lieu d'être exclu de Dieu au regard de la Loi, le Samaritain manifeste par sa compassion en acte le visage même de Dieu. Ainsi, le docteur de la Loi a été complètement *dérouté* par la parabole que lui a racontée Jésus. Il croyait *savoir* mais sa connaissance ne permettait aucune *reconnaissance* de l'autre. Bloqué dans leurs réflexes et leurs justifications, les légistes de toutes sortes peuvent oublier que la *suffisance* ne leur sert à rien devant la vie et qu'elle leur ferme les portes de l'amour. Le parler en paraboles opère toujours en pointant

l'*insuffisance* de nos raisonnements, de nos morales, de nos justifications. Il ouvre un espace de pauvreté qui — seule — rend possible le frémissement du cœur et la proximité du geste tendre. Mais, alors, qui devons-nous aimer pour répondre au commandement : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » ? Habituellement, on comprend cette parabole en soulignant notre devoir de venir en aide à notre prochain comme le Samaritain a eu pitié de l'homme blessé. Mais la parabole ne dit rien de cela : le commandement d'aimer son prochain n'est pas dans le chef du Samaritain, mais dans celui de l'homme blessé. C'est lui qui est invité à aimer l'homme qui a eu pitié de lui. Le commandement de l'amour du prochain nous demande d'aimer tous ceux qui nous ont « sauvé » dans notre vie. Aimer celui qui s'est fait le plus proche de moi, dans les circonstances multiples de la vie : les hasards des rencontres, le sourire d'une personne dans un bus ou un train, le mot aimable d'un voisin ou d'un collègue, l'aide discrète d'un ami, la présence d'un conjoint ou d'un enfant. Tous ces compagnons, Dieu me demande de les aimer parce que ma vie a dépendu d'eux. Et pourtant, ils n'étaient pas tenus de prendre soin de moi. Ils ont eu — en ma présence — un air d'humanité, un frémissement de compassion ou un sourire fragile. Dans la parabole, l'homme blessé n'exprime aucun remerciement à l'égard de son sauveur. Nul merci n'est adressé. Aucune gratitude. Peut-être en était-il encore incapable ? La souffrance et la douleur empêchent, bien souvent, de dire sa gratitude. La souffrance enferme, épuise. Comment trouver la force de dire merci ? Peut-être le Samaritain est-il parti trop vite. Sa prise en charge terminée, il s'est éclipsé, avec pudeur. Il n'attendait aucune reconnaissance. Bien souvent, nous faisons le bien pour recevoir de la gratitude et de la reconnaissance. Et si nous ne la recevons pas, nous sommes déçus : « Après tout ce que j'ai fait pour toi, tu aurais pu… » « Pour toi, quand

tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite, afin que ton aumône soit secrète ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Mt *6*, 3-4). Le Samaritain ne cherchait pas à s'attacher l'homme blessé ; après avoir pris soin de lui, il le laisse reprendre vie, sans lui. Il ne fait pas payer à l'homme guéri une dette de reconnaissance. Quant à l'homme blessé, l'amour qu'il doit porter à son « Samaritain » n'est pas — non plus — une obligation de se lier à lui par l'affection ou l'amitié. Leurs chemins se sont séparés. Le commandement de l'amour du prochain demande à l'homme blessé de « rendre » un peu de cette vie qu'il a reçu du Samaritain à un autre dont il sera proche à un moment ou un autre. Ainsi va le courant de vie et d'amour entre les humains : il se déverse de cœurs en cœurs car nous sommes tous, à un moment de la vie, un « Samaritain » ou un « blessé de la route ». Tous, nous nous sommes retrouvés un jour dans la situation où nous avions « faim », « soif », où nous étions « étrangers », « nus », « malades », « prisonniers ». Et nous avons peut-être eu la grâce de recevoir un « Samaritain » qui nous a prodigué ce qu'il fallait pour nous remettre en vie. Ce « Samaritain » n'avait pas nécessairement conscience de faire quelque chose d'exceptionnel ni d'obéir au commandement de l'amour du prochain. Il n'a peut-être éprouvé aucun sentiment affectif ou amical. Il a peut-être reconnu dans la misère de l'autre la sienne et il en a eu pitié. Ce faisant, il a rencontré — sans le savoir — celui dont l'image est toujours présente dans l'homme blessé : Jésus. « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé et de te désaltérer, étranger et de t'accueillir, nu et de te vêtir, malade ou prisonnier et de venir te voir ? Et le Roi leur fera cette réponse : "En vérité je vous le dis, dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait" » (Mt *25*, 37-40). Jésus lui-même est le véritable Samaritain qui est remué aux entrailles

de compassion pour les humains, panse leurs plaies et les conduit à l'auberge de Dieu. Curieusement, dans l'évangile de Jean, les Juifs prennent Jésus pour un Samaritain : « N'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain et que tu as un démon ? » (Jn *8*, 48). Ce courant d'amour et de vie qui reçoit la forme d'un commandement confirme le déplacement de la Loi que nous avions souligné plus haut : au lieu d'*inter-dire*, la Loi *entre-tient*, elle se tient entre deux compagnons d'humanité, prend en charge l'un et le dépose à un autre, dans un grand mouvement de compassion éveillée.

« Quand je serai de retour… » Je reviens un instant sur ces mots adressés par le Samaritain à l'aubergiste. Jésus, le véritable Samaritain, doit continuer son chemin sur les routes humaines. Dieu n'est pas une assurance-vie permanente, une amulette sacrée qu'on porte sur soi. Dieu ne garantit pas que nous ne serons pas — une fois de plus — blessés par la vie. Mais sa garantie ou sa promesse est celle-ci : « Quand je serai de retour. » Comme nous le verrons plus loin, identifié à la misère de tout homme, Jésus est toujours de retour chaque fois que nous sommes laissés pour mort au bord du chemin. Et un jour, Jésus sera *de retour* pour nous introduire définitivement dans la maison auberge du Père là où Dieu « aura sa demeure avec eux ; ils seront son peuple, et lui, Dieu-avec-eux, sera leur Dieu. Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Ap *21*, 3-4).

Au-delà de l'amour, il y a le pardon

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que la logique du dû doit laisser la place à celle du don qui seule permet de briser le cycle infernal de la violence.

Alors Pierre s'approcha et lui dit : « Seigneur, quand mon frère commettra une faute à mon égard, combien de fois lui pardonnerai-je ? Jusqu'à sept fois ? » Jésus lui dit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. Ainsi en va-t-il du Royaume des cieux comme d'un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. Pour commencer, on lui en amena un qui devait dix mille talents. Comme il n'avait pas de quoi rembourser, le maître donna l'ordre de le vendre ainsi que sa femme, ses enfants et tout ce qu'il avait, en remboursement de sa dette. Se jetant alors à ses pieds, le serviteur, prosterné, lui disait : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout. » Pris de pitié, le maître de ce serviteur le laissa aller et lui remit sa dette. En sortant, ce serviteur rencontra un de ses compagnons, qui lui devait cent pièces d'argent ; il le prit à la gorge et le serrait à l'étrangler, en lui disant : « Rembourse ce que tu dois. » Son compagnon se jeta donc à ses pieds et il le suppliait en disant : « Prends patience envers moi, et je te rembourserai. » Mais l'autre refusa ; bien plus, il s'en alla le faire jeter en prison, en attendant qu'il eût remboursé ce qu'il devait. Voyant

> ce qui venait de se passer, ses compagnons furent profondément attristés et ils allèrent informer leur maître de tout ce qui était arrivé. Alors, le faisant venir, son maître lui dit : « Mauvais serviteur, je t'avais remis toute cette dette, parce que tu m'en avais supplié. « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Et, dans sa colère, son maître le livra aux tortionnaires, en attendant qu'il eût remboursé tout ce qu'il lui devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur.
>
> Mt *18*, 21-35

La question de Pierre sur l'étendue du pardon à donner à un frère permet à Jésus de raconter une parabole qui reste difficile à entendre et à comprendre. La dureté des réactions des personnages semble si éloignée des évangiles. Et pourtant, cette histoire est un beau trésor à découvrir…

« En effet, le Royaume des cieux est comparable à un roi qui voulut régler ses comptes avec ses serviteurs. » L'expression « régler des comptes » n'est pas très agréable à entendre. Même si « les bons comptes font les bons amis », personne n'aime se rappeler les dettes qu'il doit à un autre. Encore moins s'il s'agit de Dieu ! Car la parabole ne nous invite-t-elle pas à voir dans ce roi qui veut régler ses comptes avec ses serviteurs le visage même de Dieu ? Le Royaume est bien comparé à ce Roi… Et nous qui croyions qu'un discours sur un Dieu comptable n'avait plus de sens ! De fait, une certaine mentalité théologique ou spirituelle a laissé entendre que Dieu entrait dans des calculs subtils avec les hommes. La théologie du mérite postulait qu'un certain nombre de bonnes actions valait une certaine mesure d'indulgence de la part de Dieu. Le problème, dans cette vision, est de mériter assez. Par cette étrange entrée en ma-

tière, la parabole du débiteur impitoyable veut nous amener à un dépassement de la logique « calculatrice » : le pardon est toujours *démesuré*.

« Il commençait, quand on lui amena quelqu'un qui lui devait dix mille talents (c'est-à-dire soixante millions de pièces d'argent). » Le premier endetté de la parabole doit une véritable fortune : soixante millions de pièces d'argent ! Notre habituelle lecture moralisante des paraboles nous oblige à comprendre la dette à l'égard du Roi comme l'immense dette du péché contre Dieu. Mais une autre lecture, anthropologique et spirituelle, est possible. Notre dette à l'égard de Dieu n'est pas une dette fautive ou culpabilisante. Nous avons à son égard une dette d'existence ! Nous ne nous sommes pas créés tout seuls : notre existence vient d'une Origine sans origine. Tout ce que nous sommes, nous le sommes grâce à Dieu. Notre être le plus profond a son origine en lui, en un Autre ! Analogiquement, nous sommes redevables à nos parents de tout ce qu'ils nous ont apporté à la naissance et après. Seul l'être parfaitement autonome, autarcique, n'aurait rien à « devoir » aux autres ou à Dieu.

« Comme cet homme n'avait pas de quoi rembourser, le maître ordonna de le vendre, avec sa femme, ses enfants et tous ses biens, en remboursement de sa dette. Alors, tombant à ses pieds, le serviteur demeurait prosterné et disait : "Prends patience envers moi, et je te rembourserai tout." Saisi de pitié, le maître de ce serviteur le laissa partir et lui remit sa dette. » L'homme n'a jamais de quoi payer sa dette à l'égard de la vie, des autres, de Dieu. Mais le doit-il ? Et si oui, comment ? L'homme endetté jusqu'au cou et qui ne peut rembourser sa dette à son maître se voit jeté en prison avec sa femme, ses enfants et tous ses biens. Ce sont toutes ses relations qui sont « endettées » : femme, enfants, biens. Bien des gens essaient de payer leur dette à l'égard de la vie en la faisant payer aux autres, à commencer par leurs

proches : conjoint, enfants, amis. L'homme de la parabole est littéralement emprisonné par le poids de sa dette. Sa vie et tous ses biens lui sont confisqués. Il est pauvre et nu. Dans sa misère, il supplie son maître. Un peu par stratégie et beaucoup par la peur qui le ronge. Il supplie la patience du roi et lui fait la promesse de tout rembourser quand il aura trouver la somme nécessaire. Mais le pourra-t-il ? Mais le plus surprenant arrive : le roi est remué dans ses entrailles ! Pourquoi, alors qu'il venait de réclamer sa dette et d'envoyer son serviteur en prison ? Pourquoi ce retournement, cette *metanoïa* du maître ? Le plus extraordinaire est sa décision, mue par la compassion : au lieu d'accorder du temps au serviteur comme celui-ci le demandait, le maître lui remet complètement sa dette ! Il ne *doit* plus la payer à son maître ! Le serviteur croyait, un peu par naïveté et beaucoup par orgueil, qu'il pourrait payer lui-même l'intégralité de la dette. Qu'il pourrait ainsi libérer sa femme, ses enfants et ses biens, par ses propres forces. La compassion de son maître s'explique peut-être par là : il a eu pitié de cet homme qui s'enfonçait dans son autojustification et dans son fantasme de pouvoir tout rendre. Cette illusion profonde finissait par le rendre complètement impuissant et cette impuissance l'enfermait dans une prison. Dieu, dans la figure du maître de la parabole, est ému de compassion pour les hommes qui s'enferment dans le refus du don parce qu'ils ne veulent pas être redevables d'un autre. Dieu a pitié de nous quand nous refusons d'accueillir la vie comme une grâce. Le serviteur se sclérose dans la logique de ce qui lui est dû — y compris le temps de tout rendre — afin de ne plus dépendre du don d'un autre.

« Mais, en sortant, le serviteur trouva un de ses compagnons qui lui devait cent pièces d'argent. Il se jeta sur lui pour l'étrangler, en disant : "Rembourse ta dette !" Alors, tombant à ses pieds, son compagnon le suppliait : "Prends patience envers moi, et je te rembourserai." Mais

l'autre refusa et le fit jeter en prison jusqu'à ce qu'il ait remboursé. » Le contraste est saisissant : l'endetté « remis » pour soixante millions de pièces d'argent devient le débiteur inflexible de cent pièces d'argent ! De fait, le montant de la dette que nous nous devons les uns les autres n'a rien à voir avec celle que Dieu nous a remis. Le serviteur impitoyable va trouver un de ses *compagnons* : nous retrouvons la mention de ce compagnonnage humain qui traverse les paraboles de l'histoire du salut. C'est Caïn qui va trouver son frère Abel, dans les champs, et exige qu'il lui rembourse la dette que Dieu n'a pas l'air de vouloir remettre. L'offrande non agréée par Dieu fait de Caïn le débiteur impitoyable de Dieu : et si celui-ci ne peut lui remettre sa dette, alors, c'est à son frère de la payer. De sa propre vie. C'est aussi l'histoire du fils aîné de la parabole, mal payé par son père, et qui lui réclame une dette de reconnaissance. Estimant qu'il ne l'avait pas reçue, il fait payer son ressentiment à son frère en ne le reconnaissant plus. C'est aussi notre histoire quand nous faisons payer aux autres notre ressentiment et notre colère de ne pas obtenir ce que nous pensons être notre dû. Depuis notre naissance, nous réclamons à nos parents la satisfaction de notre manque de nourriture, de sécurité et d'affection. En grandissant, nous apprenons, normalement, à vivre le manque comme une chance : on n'achète pas l'amour, l'amitié ou la reconnaissance, mais on les reçoit et on les cultive. Mais parfois, notre manque redevient douloureux et nous exigeons des autres sa satisfaction. Ils doivent être à notre service et nous combler. « Tu me dois le respect… », ou bien encore : « Avec tout ce que j'ai fait pour toi… » Ces expressions courantes de la vie en couple, en famille ou entre amis manifestent bien l'obligation de payer que nous faisons porter aux autres. Au lieu de les libérer de notre propre poids, nous les chargeons encore plus de demandes et de requêtes. Comme le serviteur de la parabole, nous traînons alors nos proches en

prison, métaphore de ces liens qui enferment et obligent à *rendre* jusqu'à ce qu'ils aient tout remboursé.

« Ses compagnons, en voyant cela, furent profondément attristés et allèrent tout raconter à leur maître. Alors celui-ci le fit appeler et lui dit : "Serviteur mauvais ! je t'avais remis toute cette dette parce que tu m'avais supplié. Ne devais-tu pas, à ton tour, avoir pitié de ton compagnon, comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? Dans sa colère, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il ait tout remboursé." » La colère du maître est l'expression d'un cœur davantage blessé que sévère. Dans la même situation que lui, le maître, le serviteur devait ressentir le même frémissement des entrailles, la même compassion. Il n'est pas tant question de justice que de miséricorde. Ce n'est pas la morale qui imposait au serviteur de remettre la minuscule dette de son compagnon, mais sa compassion et sa solidarité. Le serviteur mauvais n'a pas vu dans les traits de son compagnon sa propre image. Pourtant, solidaires, ils l'étaient vraiment : tous les deux en dette, ils pouvaient tous les deux s'en libérer. Voir dans l'autre sa propre condition humaine, ressentir cette solidarité viscérale, voilà l'origine de la compassion, et, plus tard, du pardon. Le pardon n'est pas au-delà de nos forces parce qu'il atteste notre profonde communion humaine : tous en dette les uns pour les autres, donc tous remis les uns pour les autres.

« C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera, si chacun de vous ne pardonne pas à son frère de tout son cœur. » Cette parabole nous permet de mieux comprendre la réalité du pardon. Nous ne pardonnons pas à notre frère parce qu'il a commis une faute ou un péché, mais nous lui pardonnons parce que nous lui sommes redevables de notre propre vie. Nous répondons à notre frère par un au-delà de la catégorie du dû, qui s'appelle le *par-don*. Nous lui pardonnons parce que nous reconnaissons en lui notre propre dette à son égard. Nos frères ne

nous doivent rien. Nous sommes alors invités à dépasser la logique du dû : le pardon arrête le cycle infernal de la violence engendrée par le ressentiment qui naît quand nous n'obtenons pas ce que nous considérons devoir obtenir. Si les autres ne me doivent rien mais que leur existence permet la mienne, alors je dois leur rendre ce qui n'est pas dû : le pardon. Le pardon ne peut être vécu que *de tout son cœur* car nous ne pouvons pardonner à moitié ou seulement pour obtenir quelque chose de favorable. Puisque le pardon stoppe la logique calculatrice, il ne peut être donné qu'avec le cœur. Avec un cœur *élargi*, guéri de sa sclérocardie. Il est d'ailleurs significatif que l'expression des versets 26 et 29 utilisée par le débiteur impitoyable et son compagnon : « Prends patience avec moi » est, littéralement, en grec : « Agrandis ton cœur pour moi ! » ! Le maître a été capable d'agrandir son cœur de compassion envers son serviteur. Ce que celui-ci n'a pas pu faire. Pardonner comme le Père, c'est donc agrandir son cœur afin de « par-donner » à son frère. Sinon, l'absence de pardon « rétrécit » le cœur et l'image en nous des autres. Nous les diminuons et les réduisons à ce qu'ils auraient dû nous obtenir. Nous remettre nos dettes les uns aux autres revient à nous libérer les uns les autres : nous détacher de tout calcul, de toute contrainte pour nous apprendre à nous recevoir les uns les autres dans la gratuité. Il est important de prendre conscience de cette grâce du *par-don* dans nos relations, surtout avec nos proches. Nous sommes invités à libérer nos relations de cette dette que peut être l'amour. D'ailleurs, en grec, « pardonner » se dit *aphièmi* dont le sens exact est celui de « laisser aller, laisser libre ». Le pardon est la marque véritable de la liberté humaine visant son au-delà : elle fait sortir de l'engrenage de la dette et laisse *aller* l'amour. Un conjoint, un enfant, un ami ne nous « doivent » rien ; leur présence vivifiante à nos côtés est pur don.

Il faut essayer de bannir ce chantage affectif qui exige des paiements d'amour…

La parabole nous invite aussi à une démarche semblable vis-à-vis de Dieu. Une démarche incroyable, paradoxale, mais si salutaire : nous ne devons rien à Dieu parce qu'il ne nous doit rien ! Dieu n'est pas à la mesure de ce que nous pensons obtenir de lui. Nos mérites n'achètent pas son amour ou sa grâce. Dieu ne nous doit pas la santé ou le bonheur. Sa liberté est souveraine et est la condition de son amour pour nous. S'il nous aime, c'est qu'il veut établir une communion de vie dans la gratuité. C'est le sens même de l'alliance dans la Bible. A notre tour, nous sommes invités à aimer. Tout simplement et librement. Comme nous ne cherchons pas à obtenir l'amitié de ceux qui nous sont aimables, ainsi nous n'avons pas à payer Dieu afin d'exiger de lui en retour. Cette perspective a des allures de retournement radical de notre vision de Dieu : elle nous fait quitter l'idolâtrie d'un Dieu magicien pour une présence mystérieusement *par-donnante*, donc libérante. La surabondance de la Vie de Dieu fait craquer nos calculs et notre utilisation du Sacré. Et si je commençais d'abord à pardonner à Dieu de tout mon cœur ?

Paroles partagées

Histoire du Royaume à l'œuvre dans l'humain où l'on apprend que le salut se donne à voir dans l'échange de la parole et dans le partage de la fraternité.

Notre dernier récit ne fait pas partie de ce qu'on appelle communément le genre littéraire de la parabole. Il est vrai que l'exégèse dominante assigne aux paraboles une fonction rhétorique, c'est-à-dire l'utilisation par Jésus d'une histoire cherchant à convaincre ses interlocuteurs. Depuis, de nombreux auteurs ont proposé une autre lecture des paraboles, remettant en valeur le *parler en paraboles*. Comme nous l'avons déjà souligné maintes fois, ce type de langage est peut-être le plus apte à parler du Royaume et de sa lente germination dans nos vies. S'il ne faut pas nécessairement appliquer à tous les récits évangéliques l'étiquette de paraboles, on pourrait reconsidérer notre manière de lire tous les évangiles en n'omettant jamais une loupe parabolique. Cette lecture parabolique des évangiles révélerait — je le pressens — de nombreuses trouvailles fructueuses qui donneraient à penser et — surtout — à vivre. Parmi tous les récits disponibles, je considère celui des disciples d'Emmaüs — selon le titre ordinairement adopté — comme une véritable parabole. Ce récit d'apparition du Ressuscité aurait pu commencer par l'introduction habituelle des paraboles : « Il en est du Royaume des cieux comme de deux disciples faisant route vers un village appelé Emmaüs… » De plus, l'exégèse semble reconnaître à ce récit une visée pédagogique

pour les chrétiens. La foi dans le relèvement du Christ d'entre les morts ne les empêchait pas de se demander *comment* la Résurrection se manifeste dans la vie de tous les jours. Peut-on percevoir des signes de sa présence dans le quotidien ? La construction lucanienne de ce récit traduit l'expérience de foi que chaque croyant est invité à vivre sur le chemin de sa vie. Cette expérience du Ressuscité acquiert même une dimension communautaire liturgique qui est devenue paradigmatique de toutes les assemblées chrétiennes : partage de la Parole et du Pain. Ce récit est donc « parabolique » de l'existence chrétienne. Mais il va plus loin aussi : il devient « parabolique » de toute vie qui retrouve la confiance et l'espérance dans la parole partagée et dans la fraternité échangée. Nous sommes invités ainsi à lire et à relire la « parabole » des disciples d'Emmaüs comme une « mise en scène » de notre vie humaine et croyante, et surtout aussi comme une mise en scène de la présence de Dieu à nos côtés. On pourrait même oser affirmer que le récit des disciples d'Emmaüs est la parabole par excellence car elle raconte l'effet que veulent produire toutes les paraboles : « […] Ce compagnonnage entre Jésus et chaque personne qui l'écoute, en voyage tous deux vers un Royaume qui ne sera jamais objet de savoir. C'est une histoire à deux voix, ou ce n'est plus une parabole […] » (Lytta Basset, *la Joie imprenable*, p. 60).

> Et voici que, ce même jour, deux d'entre eux se rendaient à un village du nom d'Emmaüs, à deux heures de marche de Jérusalem. Ils parlaient entre eux de tous ces événements. Or, comme ils parlaient et discutaient ensemble, Jésus lui-même les rejoignit et fit route avec eux ; mais leurs yeux étaient empêchés de le reconnaître. Il leur dit : « Quels sont ces propos que vous échangez en marchant ? » Alors ils s'arrêtèrent, l'air sombre. L'un d'eux, nommé Cléopas, lui répondit : « Tu es bien le seul à séjourner à Jérusalem qui n'ait pas appris ce qui s'y

est passé ces jours-ci ! » « Quoi donc ? » leur dit-il. Ils lui répondirent : « Ce qui concerne Jésus de Nazareth, qui fut un prophète puissant en action et en parole devant Dieu et devant tout le peuple : comment nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié ; et nous, nous espérions qu'il était celui qui allait délivrer Israël. Mais, en plus de tout cela, voici le troisième jour que ces faits se sont passés. Toutefois, quelques femmes qui sont des nôtres nous ont bouleversés : s'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui le déclarent vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau et ce qu'ils ont trouvé était conforme à ce que les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » Et lui leur dit : « Esprits sans intelligence, cœurs lents à croire tout ce qu'ont déclaré les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela et qu'il entrât dans sa gloire ? » Et, commençant par Moïse et par tous les prophètes, il leur expliqua dans toutes les Écritures ce qui le concernait. Ils approchèrent du village où ils se rendaient, et lui fit mine d'aller plus loin. Ils le pressèrent en disant : « Reste avec nous car le soir vient et la journée déjà est avancée. » Et il entra pour rester avec eux. Or, quand il se fut mis à table avec eux, il prit le pain, prononça la bénédiction, le rompit et le leur donna. Alors leurs yeux furent ouverts et ils le reconnurent, puis il leur devint invisible. Et ils se dirent l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? » A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem ; ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui leur dirent : « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon. » Et eux racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain.

Lc *24*, 13-35

« Deux disciples faisaient route vers un village appelé Emmaüs. » Deux disciples font route. Nous apprendrons plus loin dans le récit le nom d'un des deux : Cléopas. L'autre restera anonyme, peut-être parce qu'il s'agit de toi ou moi, de n'importe quel être humain sur le chemin de la vie. Cette absence de nom nous invite à nous introduire dans le récit lui-même. Les histoires de la bible ne sont pas des textes d'autrefois qu'il faudrait lire avec les lunettes de l'exégète, de l'historien ou de l'archéologue. Il suffit de les lire avec les yeux de son cœur en se mettant dans la peau des personnages. Mais on peut aussi proposer une autre lecture de l'identité de ces deux disciples : ne revivent-ils pas — autrement — la fraternité des deux frères des origines : Caïn et Abel ? Nous les avons déjà rencontré plusieurs fois dans notre lecture des paraboles. Parce que Dieu n'a pas agréé son offrande, Caïn « en fut très irrité et eut le visage abattu » (Gn *4*, 5). Un abattement similaire plongera les deux disciples dans la tristesse et le désarroi. Alors, Caïn « dit à son frère Abel : "Allons dehors !" » (Gn *4*, 8 — selon la traduction de la *Bible de Jérusalem*). Caïn et Abel prennent un chemin pour aller *dehors*, comme les deux disciples frères qui quittent Jérusalem pour aller *ailleurs*. Mais plus encore qu'à Caïn et Abel, le récit des deux compagnons d'Emmaüs fait écho à leurs parents : Adam et Ève. On peut en effet lire cette « parabole » comme un récit de « re-création » qui remet l'être humain sur la voie du salut. C'est un verset particulier qui joue le rôle de pont entre nos deux récits : « Leurs yeux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus », lit-on dans le livre de la Genèse. « Alors leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent, mais il disparut à leur regard », lit-on dans le récit de Luc. Les deux marcheurs de notre récit sont qualifiés de disciples en raison — comme le récit l'indiquera plus loin — de leur attachement à la personne de Jésus de Nazareth. En eux, c'est la condition historique des disciples de « tous les temps » qui

est mise en récit. Pourquoi ces disciples (dont toi et moi) font-ils route ? Parce qu'ils quittent une réalité pénible. Ils fuient. Ils prennent également le chemin de l'Exode. Mais le pire, c'est que cet exode leur fait fuir la ville de l'accomplissement des promesses divines : *Jérusalem*. La ville de Dieu est précisément l'endroit qu'il faut quitter. Peut-être ne réalisons-nous pas assez la portée dramatique de cette fuite : quand on a cru de tout son cœur à l'accomplissement de l'alliance et qu'on a reconnu la venue de son Envoyé, l'échec est terrible. Les deux disciples, comme bien d'autres, notamment les apôtres, ont misé leur espérance sur Jésus de Nazareth. Sans toujours bien comprendre le sens de sa parole ou de ses actes, ils l'ont reconnu comme le Messie tant attendu. Enfin, le peuple allait retrouver sa souveraineté, libéré de ses occupants païens. Le messie inaugurerait un nouvel âge d'or, faisant revivre les temps où le roi David conduisait son peuple en fête dans la demeure du Très-Haut. Voilà enfin le règne de justice et de paix annoncé par les Écritures et les prophètes. Or, tout s'est écroulé, si rapidement. Que reste-t-il de ces beaux rêves, de ces grands espoirs ? Un supplicié sur une croix. Un condamné de droit commun. Pire, un blasphémateur condamné par les prêtres. Condamné par Dieu. Un faux prophète dont le mensonge rejaillit — douloureuse culpabilité — sur ceux qui ont cru en lui. Croire en un faux prophète, en un mystificateur ne révèle-t-il pas le grotesque de sa propre foi. Avoir pu mettre sa confiance en une duperie rend son propre discernement peu crédible. Comment avoir pu se tromper de la sorte. Les deux disciples se sont peut-être demandés s'ils n'étaient pas condamnés eux aussi par Dieu comme faux disciples, croyant au mensonge, menteurs eux-mêmes. *Jérusalem* est devenue une ville maudite qu'il faut quitter. La ville qui représente l'idéal vers lequel on a tendu et qui retombe lamentablement. La ville de l'échec des projets et des rêves. La ville de la désillusion. La ville de

la méfiance en soi, en la vie, en les autres, en Dieu. D'ailleurs, le nom hébreu de Jérusalem, *Yeroushalaïm*, est une forme duelle qui signifie les « deux Jérusalem » ou la « double Jérusalem ». Comme si la ville avait un double fond. Comme si le nom de Jérusalem représentait le « lieu » matriciel de toute existence humaine toujours travaillée par des forces contraires, des oppositions et des contradictions dans lesquelles il faut créer, inventer une brèche.

Cette sortie des disciples de Jérusalem est d'actualité : beaucoup de croyants quittent aujourd'hui silencieusement une Église qui n'a pas répondu à leurs espoirs. Peu importe que leurs attentes étaient fondées ou non, ils préfèrent chercher ailleurs, quand ils cherchent encore du reste… Et pourtant, pendant cet exode hors des murs, le Temple dont le voile est déchiré continue son activité cultuelle et économique. Les prêtres ne cessent leur service et les scribes se penchent toujours sur le iota de la Loi. Ainsi va l'Église, même moins nombreux, les prêtres et les fidèles continuent comme si rien n'avait changé. Pendant ce temps, des disciples lassés et déroutés font route vers un ailleurs… Cet exode silencieux des fidèles constitue peut-être pour les Églises une menace sans précédent. Ou, comme je l'espère, une formidable opportunité pour une rencontre de Dieu toute neuve, inédite…

Chacun de nous a sa propre *Jérusalem* quelque part dans sa vie. Ce n'est pas nécessairement un lieu, mais surtout un événement de sa vie qui « fait mal ». Une blessure mal cicatrisée et qui demeure douloureuse. Un projet qui échoue. Une relation sentimentale qui se termine en eau de boudin. Un divorce, une séparation. La perte d'un emploi. Une image positive de soi qui vole en éclats. Une déception profonde. Un Dieu absent ou « mauvais ». La maladie ou le sort qui s'acharne. Le deuil et la perte d'un proche. Autant d'impasses et de murs, d'obstacles de tous genres qui s'interposent entre nous et notre désir de bonheur.

Tous ces « lieux » sont autant de *Jérusalem*, d'endroits maudits. A s'enfuir. Ces expériences conduisent toujours à la recherche d'un « ailleurs meilleur ». On ne peut rester en place quand ça fait trop souffrir. Partir, c'est déjà aller mieux ; c'est peut-être secrètement espérer mieux. Pourtant, nous dira le récit, les disciples sont tristes, sombres. Partir n'est pas encore le salut. C'est juste nécessaire sinon, on meurt.

Où vont les deux compagnons ? A *Emmaüs*. Était-ce leur domicile, leur « chez soi », le lieu où ils pourraient se retrouver et échapper un peu aux tragiques événements qui les ont déconfits ? Ou Emmaüs désigne-t-il simplement une étape sur le chemin, un lieu de passage ? Encore aujourd'hui le mystère enveloppe ce *lieu* : où le situer exactement ? Les archéologues et les historiens ne sont pas très sûrs… Peut-être que ce *nom sans lieu* désigne mystérieusement tous ces *lieux innommables* — parce qu'ils échappent à toute localisation idolâtrique ou à toute superstition — où les hommes redécouvrent une qualité de présence sous la forme d'une Parole et d'un Pain qu'on partage… Mais peut-être faut-il entendre qu'il n'y a pas de significations dans la vie, uniquement un sens, un cheminement, une croissance. Chercher la destination finale qui résoudrait toutes les questions ou remettrait tout à l'endroit ne correspond pas vraiment à ce que la Bible dit de l'existence humaine. Si la vie est une destinée, elle n'est pas un destin commandé par les astres ou la Providence. Le sens n'est pas dans la destination mais dans l'itinéraire ; il se vit à même le chemin, dans le pas à pas. D'où l'ambiguïté de l'expression « volonté de Dieu » qui a « fonctionné » à plein régime dans la piété enseignée aux fidèles. Faire la volonté de Dieu, lui donner notre assentiment : tel était (et est encore parfois) le mot d'ordre donné aux chrétiens. Beaucoup se sont heurtés à la volonté de Dieu comme d'un décret mystérieux, énigmatique, tombant de toute sa hauteur et n'admettant qu'une obéissance servile — autre

mot pour dire résignée. Une telle privation de liberté explique le rejet ou la peur de tant de personnes devant les insondables volontés divines, relayées — il est vrai — par ses représentants qui s'étaient bien arrangés d'un transfert d'obéissance à leur autorité déléguée… La perversité d'une telle instrumentalisation de la volonté de Dieu a fait beaucoup de mal. On aurait pu l'entendre autrement et se souvenir que la volonté divine est que tous les hommes soient sauvés…

« Et ils parlaient ensemble de tout ce qui s'était passé. » Les deux disciples ont besoin de parler, d'échanger entre eux. Pour comprendre ce qui s'est passé. De remettre une logique sur un enchaînement de faits incompréhensibles en eux-mêmes. Que c'est humain de parler, surtout quand on a mal. Le pire serait l'impossibilité de parler. La vie est déjà si tragique par moment, elle le serait à un degré insupportable si elle supprimait aussi la possibilité de mettre des mots. Il n'y a pire souffrances que les muettes. Nous connaissons tous ces moments tellement douloureux où nous sommes incapables de parler. Aucune parole n'est possible, ni à proférer, ni à écouter. Seules les larmes coulent ou l'incapacité même de pleurer. Aussi longtemps qu'on se tait, la souffrance demeure, lancinante, absurde. Quand vient le premier mot, quelque chose, même ténu, se libère. Si la maladie, l'échec ou la mort sont irrévocables, l'être humain cherche à penser le scandale, à comprendre l'absurde, à mettre des mots sur le tragique.

« Or, tandis qu'ils parlaient et discutaient, Jésus lui-même s'approcha, et il marchait avec eux. » Dans les moments de *déroute* des humains, Dieu n'est jamais bien loin… Que ces chemins quittent même *Jérusalem*, la ville sainte, la ville dont Dieu n'est pas sensé s'absenter. Ainsi va Dieu : il marche désormais sur toutes les routes humaines, surtout celles qui descendent. Mais pourquoi Dieu emprunte-t-il cet itinéraire *bis* ? C'est parce que c'est son chemin à lui aussi depuis qu'on l'a chassé, éga-

lement, de *Jérusalem*. Comme s'il connaissait lui aussi l'incertitude de la destination. Le destin de Dieu ne serait-il pas de devenir un compagnon de marche de l'humain ? Déjà, aux jours de Genèse, Dieu se promenait dans le jardin à la recherche de l'homme et de la femme : « Ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui se promenait dans le jardin au souffle du jour » (Gn *3*, 8). Nous retrouvons ici le verbe *s'approcher de* que nous avions déjà rencontré dans la parabole du bon Samaritain… Même démarche de la part de Dieu : s'approcher de l'homme blessé sur les chemins de l'existence. Depuis les origines, Dieu cherche le doux compagnonnage des humains. Dieu avait un projet d'amour et de bonheur pour son peuple ainsi que pour toutes les nations. L'alliance conclue avec le peuple d'Israël appelait le jour béni où Dieu serait *Dieu-avec-nous* et *Nous-avec-Dieu*. Ainsi que Dieu lui-même l'avait promis à Moïse qui le priait ainsi : « N'est-ce pas quand tu marcheras avec nous ? » (Ex *33*, 16). L'Incarnation de Dieu, sa venue parmi les hommes devait élargir, en des proportions inouïes, les promesses de l'alliance : Dieu habitant désormais dans notre humanité. Le rêve de Dieu prenait chair dans la parole et vie de son Fils Jésus. Désormais, le Royaume est bien au milieu de nous car Dieu a réduit toute la distance qui nous séparait de lui. Jamais Dieu n'avait été aussi proche des humains. La vie et la mission de Jésus étaient tendues vers cette incroyable bonne nouvelle : Dieu partage notre vie. Mais c'est le drame : au lieu d'accueillir ce Royaume, les hommes ont fermé leur cœur. Ils n'ont pas su voir l'avènement de Dieu dans la vie de son Envoyé. Ils ont préféré rester dans leurs ténèbres plutôt que d'accueillir la Lumière dans leur vie. Et l'échec a été total : la croix a soldé le rêve de Dieu. On oublie trop souvent que la Croix est — à vues humaines — l'échec de Dieu. Lui aussi a connu le tragique de l'existence, la fin brutale des projets, la solitude et l'isolement, l'angoisse devant l'absurde et le néant, la violence des ennemis et la mort. Crucifié hors les

murs, Dieu a été forcé de quitter *sa* ville, la Cité Sainte. La Présence s'est enfuie, le voile s'est déchiré sur l'absence : Dieu n'est plus là et c'est nous qui l'avons mis à la porte… Dieu a donc dû prendre la route, quitter sa *Jérusalem*. Nous en veut-il ? Absolument pas ! D'ailleurs, il ne l'avait jamais beaucoup aimée, cette Maison que David avait voulu lui construire. Il n'en voulait pas : « Va dire à mon serviteur David : Ainsi parle le Seigneur : Est-ce toi qui me bâtiras un Maison pour que je m'y installe ? Car je ne me suis pas installé dans une maison depuis le jour où j'ai fait monter d'Egypte les fils d'Israël et jusqu'à ce jour : je cheminais sous une tente et à l'abri d'une demeure. Pendant tout le temps où j'ai cheminé avec tous les fils d'Israël, ai-je adressé un seul mot à une des tribus d'Israël (...) pour dire : "Pourquoi ne m'avez-vous pas bâti une Maison de cèdre ? » (2 S *7*, 5-7) Jésus qui s'approche des deux disciples est solidaire de leur drame ; il sait que cela fait mal de voir sa vie s'anéantir. Dieu est véritablement notre compagnon de route sur le chemin qui va de *Jérusalem* à un ailleurs. Il ne vient pas n'importe comment. Il chemine incognito, sans éclat, dans la discrétion.

Dans l'anonymat, Dieu va son chemin « jeté à côté de » (*parabolè*, en grec) celui des deux compagnons. Sa démarche est comme parabolique de celles qu'il ne cesse de vivre sur toutes les routes humaines. Sait-il où il va, Dieu ? *Emmaüs* n'est pas renseigné dans le guide des hauts lieux divins… Ceci annonce peut-être que Dieu a décidé de donner une *autre direction* à sa vie parmi les humains. Autrefois assigné à résidence dans le Temple, il peut enfin rejoindre tous ces lieux « profanes » où se jouent les destinées humaines. Ce cheminement aux côtés des disciples, Jésus va le faire à leur rythme. Il met ses pas dans les leurs, ne force pas la marche ou ne la freine. Il n'impose pas son tempo. Présence doublement délicate que celle d'un incognito marchant au rythme des humains, surtout quand la démarche est lourde d'un passé

comme quand on porte un sac à dos encombrant. A nous de nous mettre à la bonne cadence, au bon rythme sans forcer le pas. Et, reconnaissons-le, ce n'est pas facile de prendre patience en épousant le rythme des autres, leurs accélérations et leurs pauses, leurs haltes ou leurs chutes. Il y a là toute une pédagogie humaine et même pastorale qui n'impose pas aux gens un rythme unique (comme aller à la messe tous les dimanches) mais un compagnonnage discret, présent mais sans excès, toujours prêt à laisser la place et à partir.

Pourquoi Dieu n'intervient-il pas dans nos malheurs et nos souffrances ? Pourquoi ne s'occupe-t-il pas mieux de nous ? Qu'en est-il de sa puissance ? Existe-t-il vraiment s'il laisse faire tout ce mal dont parfois nous sommes victimes ? Ces questions légitimes et récurrentes mettent Dieu en procès : oui ou non est-il Dieu ? Alors, pourquoi ce monde cassé, ces vies innocentes brisées, ces enfants frappés ? Si aucune *explication* du mal ne nous est proposée, la parabole récit d'Emmaüs nous offre l'indice d'une espérance *en marche* : la « preuve » est que Dieu nous y accompagne. Ayant partagé le malheur, l'échec et la souffrance, il est capable de nous rejoindre sur le même chemin. Mais à sa manière, c'est-à-dire dans la discrétion. Il sait, en effet, que le salut ne s'impose pas de l'extérieur, qu'il ne se plaque pas sur la vie, mais vient — comme nous le verrons — d'une rencontre, d'une parole, d'une amitié.

Pastoralement, je me demande si nous ne manquons pas souvent, dans nos Églises, de discrétion à l'égard de nos frères et sœurs en humanité. Le cheminement du salut et de la foi, comme nous allons le revivre avec les compagnons d'Emmaüs, se vit dans l'irruption de signes humains — la parole et la fraternité — dans lesquels se manifeste — paradoxalement — Dieu. Nos communautés chrétiennes n'ont que ces signes à offrir à l'humanité : des lieux où la parole s'échange et où

la fraternité se partage. Nos frères et nous-mêmes, si souvent blessés par la vie, avons besoin de cette proximité vraiment humaine. Nos liturgies et nos assemblées proposent-elles un compagnonnage aussi discret que celui de Jésus marchant à côté des disciples ? Ou bien attendons-nous encore que les malheureux disciples « perdus » sur la route reviennent dare-dare à Jérusalem, pour rentrer dans le rang ?

« Mais leurs yeux étaient aveuglés, et ils ne le reconnaissaient pas. » La tristesse aveugle. Le désespoir enferme dans les ténèbres de l'esprit et du cœur. Emprisonnés dans leur passé tragique, les deux disciples ne peuvent encore rien voir d'autre, de neuf. Ils ne voient plus très *clair* dans toute cette histoire dramatique. La souffrance a ceci de terrible qu'elle ferme l'horizon et ramène le présent au passé. Dans ces conditions, on ne se voit plus très bien soi-même : la déception et la tristesse voilent tout regard sur soi. Difficile aussi de bien voir les autres quand on souffre car le nombrilisme fait perdre de vue la vie des autres. Difficile également de bien voir Dieu puisqu'il ne vient pas à l'homme souffrant dans la puissance, mais incognito, dans la discrétion.

« Jésus leur dit : "De quoi causiez-vous donc, tout en marchant ?" Alors, ils s'arrêtèrent, tout tristes. L'un des deux, nommé Cléophas, répondit : "Tu es bien le seul de tous ceux qui étaient à Jérusalem à ignorer les événements de ces jours-ci." Il leur dit : "Quels événements ?" Ils lui répondirent : "Ce qui est arrivé à Jésus de Nazareth : cet homme était un prophète puissant par ses actes et ses paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Les chefs des prêtres et nos dirigeants l'ont livré, ils l'ont fait condamner à mort et ils l'ont crucifié. Et nous qui espérions qu'il serait le libérateur d'Israël ! Avec tout cela, voici déjà le troisième jour qui passe depuis que c'est arrivé." » Les deux disciples étaient plongés dans leurs tentatives d'explication, cherchant à dégager un sens, une logique à tous ces événements. A ce stade, ils risquaient l'enfermement dans des dis-

cours qui tournent fou, qui n'offrent aucune sortie. Seule une voix venue d'ailleurs, « jetée à côté de » leur route peut les interpeller. Une voix parabolique à la recherche de la parole enfouie dans leur cœur et dissimulée par la tristesse et l'aveuglement par rapport à un autre possible. Frappés par l'irruption de cette voix inconnue, les deux compagnons s'arrêtent. Ils sont incapables de faire un pas de plus car leur sentiment d'échec les cloue sur place. L'inconnu, aux yeux aveuglés des disciples, les invite à parler. Dieu est celui qui parle et fait parler. Dieu est celui qui invite à raconter la vie, à la mettre en récit. Sans parole, sans mot, le tragique se radicalise, alors il est bon de parler, surtout quand on y est invité par Dieu lui-même. Dieu n'est pas une « idole muette », mais une Parole qui invite la parole, *notre* parole. Dieu aime s'*entretenir* avec les humains. Il se tient toujours dans l'entre-deux, discrètement. Beaucoup ne savent pas comment prier, ni ce qu'il « faut » dire à Dieu. Et si notre prière ne prenait pas tout simplement la forme d'un récit de vie où nous racontons à Dieu ce qui nous arrive, ce qui nous fait mal, nos incompréhensions, nos doutes, même notre rejet de lui, parfois. La prière est comme l'espérance, c'est la capacité toujours reprise de parler. Il n'est pas bon d'idéaliser sa prière : elle devient à certains moments pur jaillissement de l'Esprit sous forme d'adoration et de louange ; mais le plus souvent, elle est cri, mots en souffrance, demandes en tous genres que Dieu aime à recueillir. Même nos prières maladroites sont des paroles que Dieu entend car il sait voir, au plus profond de nos cœurs, ce qu'elles disent de notre folle espérance en la vie. De raconter. Même si c'est difficile. Parler oblige à s'arrêter, à prendre le temps de la parole. Parler de soi, de sa vie est toujours un défi à relever et demande du temps, de la patience. Un des plus beaux cadeaux que les hommes se donnent entre eux est la possibilité de parler : « De quoi causes-tu ? » « De quoi veux-tu parler ? » Pastoralement encore, nous fonctionnons trop souvent en apportant des réponses, des « vérités ». Nous

préférons assommer les gens de certitudes que de partager leur questionnement. Et si nous nous arrêtions pour *poser* la question : « Et toi, que dis-tu ? De ta vie, de toi ? Comme Jésus pour ses compagnons de route ou encore quand il demandait au docteur de la Loi : « Et toi, que lis-tu ? », les chrétiens sont appelés à devenir des questionneurs de sens et des « ouvreurs » de paroles.

« Toutefois, quelques femmes qui sont des nôtres nous ont bouleversés : s'étant rendues de grand matin au tombeau et n'ayant pas trouvé son corps, elles sont venues dire qu'elles ont même eu la vision d'anges qui le déclarent vivant. Quelques-uns de nos compagnons sont allés au tombeau et ce qu'ils ont trouvé était conforme à ce que les femmes avaient dit ; mais lui, ils ne l'ont pas vu. » Qu'il est difficile pour les hommes, les mâles, de voir dans un tombeau autre chose que du vide ! Et pourtant, le tombeau n'est-il pas la *crèche* d'un monde nouveau ? Est-ce pourquoi seules des *femmes* ont été les premières à entrevoir cet *Autre* du monde ? Les mâles ont fait sentir leur ressentiment et leur lâcheté : les chefs des prêtres, les disciples, la foule vociférante, Pilate et les Romains, tous ont écrit une histoire « masculine » qui — depuis la nuit des temps — s'arroge le pouvoir et s'en arrange. Toujours cette manie « masculine » de se croire maître de tout, des événements comme des personnes. Jésus y a opposé son silence. Seule une frêle, mais combien courageuse voix s'est fait entendre — celle d'une femme ! « Pendant que Pilate siégeait sur l'estrade, sa femme lui fit dire : « Ne te mêle pas de l'affaire de ce juste ! Car aujourd'hui j'ai été tourmentée en rêve à cause de lui » (Mt *27*, 19-20). Une des seules femmes de toute cette histoire d'horreur et de sang pour pressentir que se cache sous les traits de ce malfaiteur, un juste ! Qui ouvrira le mutisme qui scelle le tombeau de ce juste ? Des femmes qui font jaillir une Parole qui déplace les pierres et les pétrifiés… Mais pour l'instant, les

disciples « mâles » cherchent à corroborer la parole des femmes et cherchent des indices dans le seul endroit où ils n'en trouveront jamais : « Quelques-uns […] sont allés au tombeau […] ; mais lui, ils ne l'ont pas vu » ! C'est vrai qu'il est ailleurs, à côté d'eux, sur un chemin qui ne ramène pas au sépulcre des nostalgies.

« Il leur dit alors : "Vous n'avez donc pas compris ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Messie souffrît tout cela pour entrer dans sa gloire ?" Et, en partant de Moïse et de tous les Prophètes, il leur expliqua, dans toute l'Écriture, ce qui le concernait. "Vous n'avez donc pas compris !" » L'apostrophe est rude ! Comprendre quoi ? Qu'un complot a eu raison d'un faux messie, cela les ex-disciples finiront bien par le saisir, même si les raisons politiques des chefs des prêtres et des Romains resteront — pour la plupart — dissimulées. Et puis, à quoi ça peut encore servir maintenant de comprendre ? Tout est dit. Tout est fini. Il faut tourner la page et passer à autre chose. Mais Jésus envisage un autre sens au verbe « comprendre » ; il l'entend comme ce qu'on *prend avec soi ou en soi*. De ce qui fait désormais partie de sa propre histoire. Et là, à ce stade, les deux compagnons ne sont pas encore arrivés. Ils n'arrivent pas à comprendre. C'est que, pour arriver à *saisir*, ils doivent d'abord apprendre à se *dessaisir* de l'idée qu'ils se font de l'attente messianique. Comme dans les autres récits paraboliques, ils acceptent difficilement d'être *déroutés* de leur recherche d'explication ou de justification de ce qui s'est passé. La Parole de Jésus va maintenant se semer en eux, s'insinuer dans les *sillons* de leurs regrets et de leurs espoirs, leur montrer une tout autre perspective. Dieu raconte alors sa propre histoire ; il met en récit ses relations avec les humains. La bible est l'histoire de l'alliance entre Dieu et les hommes. Cette histoire est marquée par des hauts et des bas : fidélité rime avec infidélité. Dieu a aussi une histoire. Il n'est pas en dehors,

dans une hauteur inaccessible. L'histoire de Dieu est aussi destinée à réveiller la nôtre : « Ne fallait-il pas ? » Sur leur chemin de désillusion par rapport à l'échec du Nazaréen et du leur, les deux disciples ont besoin d'être secoués : « Vous n'avez donc pas compris ! » Le salut qui est l'espérance doit tout d'abord arrêter le cycle de l'enfermement de soi dans sa propre tristesse. Il y a un moment où la parole d'un autre offre ainsi une brèche dans le sentiment d'échec : et si l'histoire de Jésus ne révélait pas un trésor secret de vie et d'espérance ? Comme lorsqu'il s'adressait aux foules en paraboles, Jésus invite ses compagnons de route à ouvrir leurs yeux et leurs oreilles afin que se réalise la béatitude de la révélation du Royaume : « Quant à vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient ; heureuses vos oreilles parce qu'elles entendent ! » (Mt *13*, 16). Ne fallait-il pas ? Que n'a-t-on dit ou écrit sur la volonté de Dieu à laquelle les humains doivent obéir ? Mais quelle est-elle ? Nombreux sont celles et ceux qui souhaiteraient peut-être en avoir une idée plus claire, plus évidente ! Si nous devons obéir à la volonté de Dieu, pourquoi n'est-elle pas plus limpide, comme un ordre précis ou une feuille de route ? Un GPS divin nous indiquant à chaque carrefour la direction à prendre : « Fais ceci, ne fais pas cela ! » Jésus n'indique-t-il pas lui-même qu'il devait souffrir pour faire la volonté de son Père ? Il le fallait… Mais ne vaut-il pas mieux entendre ce « il fallait » comme l'inévitable travail douloureux et éprouvant de l'humain en vue de sa réalisation ultime en Dieu ? Dieu ne nous inflige pas le mal ou le malheur parce que ce serait sa volonté. Dieu ne veut pas le mal, même comme punition ou châtiment. Son unique volonté est que tous les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance. Mais il sait aussi que ce travail d'enfantement à la vie prend du temps et qu'il revêt souvent la forme du combat. Combat contre les forces de destruction et de haine, contre la loi de « retombement » qui alourdit tous nos idéaux et projets, contre l'égoïsme et la vio-

lence qui sommeillent dans nos cœurs. En leur *ouvrant* les Écritures, Jésus dilate leur intelligence du cœur, celle qui peut le mieux — dans les ténèbres et les méandres de la vie — poser un regard plein d'espérance. En ce sens, c'est comme si Jésus proposait une *clé parabolique* à la lecture de l'ensemble de la Bible. Toutes les Écritures — dans toutes ses harmoniques — peuvent être lues comme des paraboles qui font voir l'inouï d'une nouveauté de vie à l'œuvre dans ce qui semble perdu. La lecture parabolique des textes bibliques conduit à une expérience spirituelle *incandescente* (« Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ? ») faite pour embraser le monde d'espérance active. Les textes bibliques qui ont si souvent couleur et goût de cendres pour la plupart d'entre nous retrouvent grâce à la parole de feu de Jésus leur foyer de chaleur et de lumière. La métaphore d'une « catéchèse » en chemin qui n'offrirait aucun savoir, aucune information sur le passé mais qui ferait *voir* autrement la vie me semble la plus porteuse de sens. L'interprétation des Écritures ouvre la *présence d'un présent* (l'événement de l'Autre) qui dégage un avenir *au-delà* de l'échec, la tristesse ou la peur.

« Quand ils approchèrent du village où ils se rendaient, Jésus fit semblant d'aller plus loin. » « Faire mine ou semblant », voilà une attitude étrange pour un Dieu ! Dieu ne s'impose pas dans nos vies. Quand il voit nos vies reprendre le goût de l'espérance et de la confiance, alors, il peut partir. Dieu a un tel respect de notre liberté, qu'il ne veut en aucun prix la violenter : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte… » (Ap *3*, 20). Dieu attend toujours notre réponse et notre libre initiative. S'il fait mine de partir, c'est seulement sa délicatesse à notre égard. Et pourtant, souvent, nous aimerions que Dieu se manifeste plus clairement à nous. Qu'il déploie sa puissance surtout quand nous sommes en prise avec

la souffrance ou des problèmes. Mais il y a plus : Jésus faisant semblant d'aller plus loin figure le caractère mouvant de la Parabole : celle-ci ne peut rester en place, elle tente d'emmener son auditeur *plus loin* dans une quête qui annonce de nouveaux événements salutaires. Il y a encore tant d'autres lieux où la Parole peut semer des paraboles !

Dans notre pratique pastorale, il nous est très souvent difficile de « faire semblant d'aller plus loin », de ne pas vouloir nous rendre indispensables dans la vie des gens. Les sacrements d'étape que nous offrons à ceux qui nous les demandent ne créent pas vraiment des pratiquants réguliers, des « fidèles ». Est-ce pour autant que nous devons — dans nos communautés chrétiennes — nous désespérer de ne pas revoir les gens ? Et si nous avions seulement mis le feu aux poudres… Une parole inaugurale d'un chemin qui reste à écrire… sans nous, peut-être. Un cheminement qui trouvera d'autres *Emmaüs* que ces lieux que nous offrons, trop souvent pauvres en chaleur du partage, si fonctionnels et ritualisés.

« Mais ils s'efforcèrent de le retenir : "Reste avec nous : le soir approche et déjà le jour baisse." Il entra donc pour rester avec eux. » Comme Jésus a dû se réjouir d'entendre ce « Reste avec nous ! » Combien d'entre nous n'avons-nous pas vibrer à ces trois petits mots quand ils ont été prononcés par un ami, un conjoint, un enfant ? Combien Dieu n'est-il pas heureux d'entendre cette prière qui monte du cœur de l'homme : « Reste avec moi ». Le respect infini de Dieu pour notre liberté recueille un fruit de liberté : « Reste avec moi. » Ce « reste avec nous » monte à l'heure où le soir approche et où le jour baisse : à l'heure du couchant de l'espérance des disciples, c'est l'heure du resplendissement du soleil du Ressuscité. Leur cœur déjà tout brûlant de la parole, ils sont prêts à recevoir l'illumination. Il est bon de nous rappeler aussi que le jour biblique commence le soir qui précède donc étrangement le matin. La nuit, dans cette manière juive de considérer le jour, est encadrée de deux lumières : celle du crépuscule et celle de l'aube.

Lumière couchante du cœur brûlant et aurore de la Résurrection quand Jésus aura disparu et que les disciples se seront remis en chemin. Jésus entre dans la maison pour demeurer avec les deux disciples. Comment ne pas penser à la maison de Zachée dans laquelle Jésus a souhaité demeurer aussi : « Arrivés en cet endroit, Jésus leva les yeux et dit à Zachée : "Zachée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi." Et vite il descendit et le reçut avec joie. Ce que voyant, tous murmuraient et disaient : "Il est allé loger chez un homme pécheur !" » (Lc *19*, 5-7).

« Quand il fut à table avec eux, il prit le pain, dit la bénédiction, le rompit et le leur donna. » Jésus invite les disciples à table. Il cheminait à côté d'eux, maintenant, il leur fait face. Il se pose en vis-à-vis. Nous avons commencé notre parcours parabolique avec la vision du Christ assis au bord du lac, en face de nous. Nous le retrouvons dans la même posture au « terme » de notre trajectoire de salut. C'est toujours ainsi quand Dieu veut partager sa Vie avec les hommes : il leur dresse ou mieux encore, il leur *a-dresse* sa propre table. Encore que, dans ce récit, c'est Dieu qui est invité à la table des hommes. Dans l'évangile, Jésus nous a manifesté ce Dieu incroyable qui ose s'asseoir aux tables humaines, surtout quand les convives ne sont pas de premier choix. « Comme Jésus était à table dans la maison, voici que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec Jésus et ses disciples. Ce qu'ayant vu, les Pharisiens disaient à ses disciples : "Pourquoi votre maître mange-t-il avec les publicains et les pécheurs ?" Mais lui, qui avait entendu, dit : "Ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Allez donc apprendre ce que signifie : *C'est la miséricorde que je veux, et non le sacrifice*. En effet, je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs" » (Mt *9*, 11-13). La table humaine devient le lieu d'une grande fraternité : celle-ci est désormais le signe « indicateur » de la présence vivante de Dieu. Le repas d'Emmaüs « sauve » le premier

repas de l'humanité quand l'homme et la femme ont mangé du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal et, de ce fait, se sont exclus des relations harmonieuses. La bénédiction que Jésus prononce sur ce repas rappelle que la fraternité *conviviale* est source de joie et de renouveau pour l'humanité. Le pain était pour les gens de l'époque la nourriture de base, l'essentiel de leur alimentation de tous les jours. Alors, partager le pain avec d'autres convives, à la même table, signifie partager l'essentiel, ce qui est *commun*. En leur donnant le pain *superessentiel*, Jésus fait d'eux de véritables *compagnons* (*cum panis*) entraînés déjà à essaimer cette nouvelle fraternité qu'ils expérimentent à table.

« Alors leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent, puis il leur devint invisible. Et ils se dirent l'un à l'autre : "Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin et nous ouvrait les Écritures ?" » La résurrection du Christ passe maintenant aux deux disciples : leurs yeux ouverts sur l'invisible voient une réalité nouvelle. « Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient ! » avait dit Jésus à ses disciples en leur expliquant pourquoi il parle en paraboles. Maintenant, c'est chose accomplie. Déjà, notre parcours parabolique nous avait montré comment on peut voir le bon grain malgré la zizanie, un fils dans un pouilleux, un humain dans ce blessé au bord du chemin, etc. La résurrection, c'est la manière de *reconnaître* la présence de Dieu dans les signes de la parole échangée qui brûle le cœur et dans ceux d'un *pain corps* qui se donne et se partage. Dans la Genèse, l'homme et la femme, après avoir mangé du fruit de l'arbre, « leurs yeux à tous deux s'ouvrirent et ils connurent qu'ils étaient nus » (Gn *3*, 7). La connaissance devient pour Adam et Ève une incapacité de reconnaissance : ils ne peuvent plus voir Dieu et se cachent. Au jour nouveau de la Résurrection, le huitième jour de la Genèse, deux êtres humains peuvent à nouveau accéder à la reconnaissance. Leurs yeux s'ouvrent à tous deux et ils peuvent voir ce qui n'est plus visible : la pré-

sence brûlante du Ressuscité dans leur cœur. Ici, ce n'est plus l'homme qui se cache dans le jardin afin d'échapper à sa peur de Dieu, c'est Dieu qui « se cache » au cœur des deux disciples afin de faire naître en eux la joie de la confiance. Dieu peut disparaître puisqu'il a imprimé sa marque au cœur des disciples. Dieu a réalisé la parole de Jésus : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là au milieu d'eux » (Mt *18*, 20). Cette image ressuscitée dans l'intériorité ne favorise aucun *cocooning* spirituel, aucun refuge dans un mysticisme éthéré. *Dieu se sauve…* Il est toujours comme ça, Dieu, car son salut relance nos histoires, mais ne les achève pas. La sienne est justement de rejoindre chaque être humain sur son propre chemin d'existence : il y a tant d'invitations à adresser pour ranimer une petite flamme d'espérance dans le cœur des hommes. Dieu se sauve parce qu'il en a assez de servir, malgré lui, les fantasmes de sécurité et de mise en demeure des humains qui préfèrent — il est vrai — un dieu moral qui les sauve du tragique qu'un Dieu tragique qui les sauve de la morale. Jésus disparaît aux yeux des deux compagnons parce que — désormais — il *transparaît* dans cette fraternité renouvelée, prête à reprendre la route. Si Dieu s'est échappé, c'est pour rejoindre la communauté des frères et y précéder nos deux amis d'Emmaüs. La marque d'une véritable spiritualité chrétienne est d'enrichir l'intériorité personnelle pour la partager aux autres. Elle ne peut induire l'attachement ou l'idolâtrie, même de Dieu. Le Ressuscité, s'adressant à Marie de Magdala, lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père. Mais va trouver mes frères et dis-leur : je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn *20*, 17). Même logique d'arrachement qu'en Luc : on ne peut mettre la main sur Dieu, seule la recherche du cœur le fait voir en soi et dans les frères.

« A l'instant même, ils se levèrent et retournèrent à Jérusalem. » A l'instant même, « aussitôt », les deux compagnons se lèvent, ils « res-

suscitent » littéralement (en grec, *anastantes*, qui est le verbe utilisé dans les évangiles pour dire « ressusciter ») et retournent à Jérusalem. C'est l'heure de leur résurrection car ils ont reçu les deux signes de la Résurrection du Christ : la parole partagée et le pain de la fraternité. C'est à eux de se sauver maintenant ! Leur vie relevée peut reprendre le chemin. Ils étaient abattus par ce qui était arrivé à Jésus de Nazareth dont l'échec était devenu le leur. Maintenant qu'ils ont été rejoints par le Ressuscité, ils n'ont plus à ployer sous la tristesse, mais ils se lèvent tout joyeux. Ils peuvent quitter Emmaüs qui s'est montré être vraiment le lieu du Passage (de la Pâque). Un endroit qui confirme ce que nous évoquions plus haut : Emmaüs est un lieu qui ne peut enfermer, localiser le courant de vie et d'espérance qui vient de surgir de la *fraction du pain*. Dès lors, les deux compagnons ne tiennent plus en place ; comme la Parole incendiaire qui brûle leur cœur sans les consumer, ils reprennent la route. La *présence* se donnera désormais à même leur corps en déplacement partout où ils iront. A commencer par Jérusalem. Ce n'est pas anodin comme destination. Revenir au lieu de l'échec, de la souffrance, du tragique. C'est pourtant précisément là que la résurrection les envoie. Comme si on ne pouvait vivre en ressuscité que là où on a été crucifié. La résurrection n'est pas une échappatoire de la vie ; elle ne constitue pas un refuge dans un paradis artificiel ou un retour à un antique jardin de délices perdu. La foi n'est pas un opium à fin d'oubli dans l'irréel. Être ressuscité, c'est revenir transformé dans le lieu même de sa blessure. C'est revenir *autrement* (c'est le sens même de la *metanoïa* que nous avons rencontrée tant de fois dans notre parcours) dans sa propre Jérusalem. La trajectoire du salut qui est racontée dans cette « parabole » va de Jérusalem à Jérusalem. Les deux *Yeroushalaïm*, celle du malheur et celle du bonheur, appelées à ne faire plus qu'une afin de devenir le lieu de la recréation de l'être hu-

main, de sa nouvelle naissance : « Mais de Sion l'on dira : "Tout homme y est né » et celui qui l'affermit, c'est le Très-Haut" » (Ps *87*, 5 — dans la traduction de la *Bible de Jérusalem*). Le lieu de renaissance spirituelle de l'homme se situe dans la trajectoire qui va de Jérusalem à Jérusalem, de ses lieux de désespérance aux mêmes lieux transfigurés par la Parole et la Fraternité. Le salut qu'ils ont éprouvé leur ouvre à nouveau l'avenir et la possibilité de le créer. La fraternité qu'ils réinventent en chemin, le cœur débordant de cette présence intérieure, en est bien le signe le plus sûr. Sans cette expérience, tôt ou tard, ils se seraient séparés en prenant un chemin différent. La tristesse et le désarroi ne cimentent pas une véritable fraternité — il y manque la chaleur d'une parole et le geste cordial.

« A l'instant même, ils partirent et retournèrent à Jérusalem ; ils trouvèrent réunis les Onze et leurs compagnons, qui leur dirent : "C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité, et il est apparu à Simon." Et eux racontèrent ce qui s'était passé sur la route et comment ils l'avaient reconnu à la fraction du pain. » Au terme de leur trajectoire, les deux compagnons retrouvent l'Église. Ou mieux encore, c'est l'Église qui est *retrouvée* en eux. Selon cette logique qui traverse tous les évangiles (et particulièrement celui de Luc) — celle du *perdu, retrouvé* —, l'Église était perdue dans ses regrets, ses fantasmes, ses rêves de grandeur et de puissance. Une Église barricadée, se protégeant d'un monde qui ne veut pas (ou plus) d'elle. Une Église paralysée par la peur et qui se cache. Toute autre est l'attitude *retrouvée* des deux compagnons : la peur a disparu, la nostalgie aussi ; les rêves se sont transformés en une Réalité plus belle encore et si présente, si étonnement présente ! Une Présence chevillée au cœur et qui accompagne donc tous les déplacements des hommes. Une telle manière d'être présent à la réalité, à soi, à Dieu invente une forme nouvelle de présence aux autres, une invention de la fraternité.

Les deux amis d'Emmaüs *trouvent* les frères ; ils retrouvent l'Église et elle-même est retrouvée en eux. Pour reprendre le titre d'un récent livre de Régis Debray, c'est bien *le Moment fraternité* qu'expérimentent nos deux compagnons et l'Église avec eux. L'Église ainsi retrouvée n'a plus de combat à gagner (ou à perdre) ; elle n'a plus rien à revendiquer. Cette Église se trouve aussi bien dans la fraternité de celles et ceux qui confessent le Christ qu'elle ne s'y *retrouve* aussi bien dans la fraternité de tous ceux qui — sans Le nommer — échangent la parole et partagent l'amour. Elle les trouve *tous réunis* dans une même reliance à la Présence. Mais, vigilance, l'Église n'a aucun pouvoir, aucune maîtrise sur cette réunion. Elle ne peut que la pressentir, la prier et s'émerveiller de ce qu'elle advient. L'Église pourrait jouer ce rôle d'*invention* (en latin, *invenire* veut dire « trouver ») de fraternité, de solidarité et de paix en aidant les hommes à sortir des relations aliénantes.

Le cri de joie « C'est bien vrai ! Le Seigneur est ressuscité ! » qui retentit dans la chambre haute ne proclame aucun énoncé dogmatique. Il est tout entier *vérifié* par le surgissement d'une vie nouvelle que les disciples ont vécue dans leur *cœur* et dans leur *chair*. C'est parce qu'ils ont fait l'expérience de la joie de ce que ce qui était perdu est retrouvé qu'ils peuvent oser dire : « Le Seigneur est ressuscité ! » Aujourd'hui encore, deux mille ans plus tard, la foi en la résurrection ne peut prétendre éveiller un quelconque intérêt que dans la mesure où elle *transparaît* en filigrane dans nos vies relevées, passées de la mort à la vie, de l'échec à l'espérance, de l'indifférence à la fraternité.

Une « théographie » de l'existence

La géographie est la science du globe terrestre. Elle étudie la surface de la terre et en dessine (*graphein*, en grec) les cartes. La géographie me fait toujours penser à la rencontre du Petit Prince avec un géographe habitant la sixième planète :

« Tiens ! voilà un explorateur ! s'écria-t-il, quand il aperçut le petit prince.

Le petit prince s'assit sur la table et souffla un peu. Il avait déjà tant voyagé !

— D'où viens-tu ? lui dit le vieux Monsieur.

— Quel est ce gros livre ? dit le petit prince. Que faites-vous ici ?

— Je suis géographe, dit le vieux Monsieur.

— Qu'est-ce un géographe ?

— C'est un savant qui connaît où se trouvent les mers, les fleuves, les villes, les montagnes et les déserts.

— Ça c'est intéressant, dit le petit prince. Ça c'est enfin un véritable métier ! Et il jeta un coup d'œil autour de lui sur la planète du géographe. Il n'avait jamais vu encore une planète aussi majestueuse.

— Elle est bien belle, votre planète. Est-ce qu'il y a des océans ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Ah ! (Le petit prince était déçu.) Et des montagnes ?

— Je ne puis pas le savoir, dit le géographe.

— Et des villes et des fleuves et des déserts ?

— Je ne puis pas le savoir non plus, dit le géographe.

— Mais vous êtes géographe !

— C'est exact, dit le géographe, mais je ne suis pas explorateur. Je manque absolument d'explorateurs. Ce n'est pas le géographe qui va faire le compte des villes, des fleuves, des montagnes, des mers et des océans. Le géographe est trop important pour flâner. Il ne quitte pas son bureau. Mais il reçoit les explorateurs. Il les interroge, et il prend note de leurs souvenirs. Et si les souvenirs de l'un d'entre eux lui paraissent intéressants, le géographe fait une enquête sur la moralité de l'explorateur » (Antoine de Saint-Exupéry, *le Petit Prince*).

Qu'ont en commun les paraboles et les cartes géographiques, me direz-vous ? Les paraboles ne dessinent pas une carte de la vie comme le ferait la géographie. Mais une autre « science » existe : la « théographie », de *theos*, Dieu, et *graphein*, « écriture ». Ce néologisme est emprunté au grand théologien louvaniste que fut Adolphe Gesché. La théographie ne permet pas de rester assis à sa table de travail comme le géographe du Petit Prince. Seul l'explorateur de vie et de Dieu peut ensuite écrire et raconter tout ce qu'il a vu, entendu et vécu. Les paraboles représentent le genre littéraire par excellence de la théographie : comme un livre d'images, elles illustrent les « lieux » de l'existence où se jouent la vie, l'amour, la liberté, la foi. Les paraboles nous ont invité à une exploration de notre vie afin d'en (re)découvrir les lieux de croissance et d'humanisation. Rappelons encore une fois que le langage parabolique ne cherche pas à conformer nos esprits et nos vies à une règle immuable, un décret divin ou encore à un ordre des choses duquel on ne peut s'écarter. Les paraboles ne considèrent pas les hommes comme des « objets » dans la main de Dieu mais comme des sujets en naissance appelés à la liberté. C'est cette liberté d'*exploration* — pour reprendre les termes du *Petit Prince* — qui fait la dignité principale de l'être humain esquissé dans les évangiles. La liberté d'inventer sa vie, de l'écrire

est — malgré toutes les tentatives y compris religieuses de la restreindre — le grand projet de l'homme. L'humain est invité à oser l'écriture de sa vie comme une immense parabole du Royaume.

Parcourons — en guise de conclusion ouverte — les lieux « paraboliques » où s'écrit notre théographie. En fait, pour dire vrai, ces lieux n'en sont pas, ils sont ce qu'on pourrait appeler des *non-lieux*, c'est-à-dire des espaces à inventer qui n'invitent à aucun sur-place comme nous allons le voir. Il faut le redire ici, le langage spirituel — et à fortiori celui des paraboles — n'offre aucun itinéraire localisable ; il n'oblige pas à passer ici ou là. Le Royaume, c'est-à-dire ce qui en l'humain l'appelle à davantage d'humanité, ne tient pas en place : « Les pharisiens demandèrent à Jésus : "Quand donc vient le Règne de Dieu ?" Il leur répondit : "Le règne de Dieu ne vient pas comme un fait observable. On ne dira pas : *Le voici* ou *Le voilà*. En effet, le Règne de Dieu est au-dedans de vous" » (Lc *17*, 20-21). C'est justement parce que le Royaume n'est pas localisable que le *parler en paraboles* le situe à même la vie dans son cheminement incessant. Nous essaierons ainsi de répondre à l'intention de cet ouvrage : favoriser une « écriture parabolique » de la vie. Lire l'Écriture revient à l'écrire avec les mots de la vie. Il ne s'agit pas de composer de nouvelles paraboles — même si l'intention peut-être pastoralement utile —, mais d'écrire sa vie, de la relire en l'inscrivant comme une parabole du Royaume. Ma vie, dans sa trame et dans ses marges, tachée d'encre et de sueur, angoissée devant la page blanche, se couvre de mots paraboliques qui annoncent un inédit de vie et de paix.

Le chemin

Avant d'atteindre un lieu, il faut prendre la route. Il n'y a pas de vie humaine et chrétienne sans l'idée de cheminement. La vie n'est pas un arrêt permanent sur place. Elle oblige à sortir, à se mettre en mouvement. Adam et Ève doivent se mettre en chemin à leur sortie du Jardin, Caïn et Abel vont aux champs, le semeur sort de chez lui pour gagner son champ, les serviteurs du maître vont sur les places inviter au festin, le Samaritain descend de Jérusalem à Jéricho, les deux compagnons se rendent à Emmaüs.

Le chemin est la première clé stylistique de l'écriture parabolique de nos vies : cette figure métaphorique nous invite à mettre des mots sur ce qui traverse nos existences. Ce qui nous met — aujourd'hui — en cheminement. Nous déplace, nous appelle au voyage. Mettre sa vie en paraboles consiste à faire attention à l'impasse, au mur, à l'échec, à l'absence d'horizon, à la fermeture du sens et de l'intelligence. Cette attention à ce qui bloque n'implique aucun sur-place, aucune fixation stérile ou mortifère. Elle demande juste une qualité de regard qui fait voir le brin d'herbe poussant entre deux blocs de béton ou la germination de la graine qu'on croyait gaspillée. A regarder de près un mur, il n'est pas rare d'y apercevoir un trou, une faille, une ouverture. Et donc, un appel à traverser, à avancer. A se relancer dans la vie. Comme les disciples d'Emmaüs l'ont appris, raconter, écrire, c'est ouvrir une brèche dans l'opacité de la vie et du monde. L'histoire parabolique fonctionne d'ailleurs comme un voyage : utilisant des images familières, la parabole ouvre un paysage pour ainsi dire naturel mais dans lequel un événement va fonctionner comme une mise en mouvement visant le déplacement du lecteur. Le genre parabolique — tout comme la poésie — est par excellence celui du *déplacement*. Rompant la logique

monocorde de l'existence, la parabole fait voir un horizon de sens et de liberté qui — tout en épousant les grandes aspirations humaines — pointe son *au-delà*.

L'antithèse de cette démarche et de cette attitude humaine et spirituelle est la superstition. *Super-stare*, en latin, signifie « rester debout sur », « faire du sur place » pourrait-on dire. La superstition ne règne pas uniquement dans la sphère religieuse, elle englobe toutes les manières dont les humains freinent, bloquent et finissent par être claquemurés. Pour jouir de ce que l'on a obtenu ou de ce que l'on croit être devenu à ses propres yeux ou aux yeux des autres. Mais alors, que se passe-t-il quand rien ne vient entraîner l'homme dans son propre dépassement ? Il devient une idole. Il devient *répétition* du même. Comme dans une parabole, dite du riche insensé qui, après avoir rassemblé toute sa récolte, envisage de plus larges entrepôts pour mettre à l'abri tous ses biens : « Et je me dirai à moi-même : "Te voilà avec quantité de biens en réserve pour de longues années ; repose-toi, mange, bois, fais bombance." Mais Dieu lui dit : "Insensé, cette nuit même on te redemande ta vie, et ce que tu as préparé, qui donc l'aura ?" » (Lc *12*, 16-21). L'abondance de biens ou de bonheur n'est pas visée ici : aucune condamnation de la réussite. Ce qui est visé ici, comme du reste dans toutes les paraboles, est la fécondité. Pour l'évangile, le malheur du riche réside dans la stérilité quand il amasse au point de refuser sa propre pauvreté — qui est le lieu de l'accueil de l'autre. D'ailleurs, dans cette parabole, le riche est désespérément seul, sans relations. Sa vie est comme un grenier où s'entasse ce qui est vieux, sans avenir, sans déplacement vers l'autre. Quelle garantie l'homme peut-il mettre sur sa vie ? Pourquoi amasser pour tout entreposer ? Pourquoi s'arrêter ? Donc, que l'on soit dans une impasse ou dans une tranquille jouissance, mettre sa vie en paraboles n'envisage que le : « Va ! » Ou mieux encore, le « Allons ! », non pas celui de circonstance ou

de consolation, synonyme de « Ce n'est pas si grave », « ça va passer », mais l'action de cheminer, de reprendre la route, mais pas tout seul. Accompagné d'un frère ou d'un ami, d'un signe (même banal ou trivial), d'un sourire ou d'un rayon de soleil. Fondamentalement, c'est l'*événement* qui joue le meilleur rôle de compagnon de traversées : il introduit en effet une nouvelle manière d'envisager ce qui advient. Le rire d'un enfant, un air de musique, un geste d'attention me redonneront-ils le sourire aux lèvres alors que mon cœur est plombé de tristesse ? En effet, ce qui advient nous tire de l'opacité et nous oblige à prendre position : vais-je accueillir ce qui m'arrive comme un tremplin, un commencement, une « crise » salutaire ou plutôt comme un mur, un frein, une fin ? L'*événement* rompt avec la répétition du passé et ouvre une nouveauté à inventer. Ce qui ne peut se faire sans exercer sa propre *liberté* qui est la marque d'une authentique humanité. Le parler en paraboles ouvre un véritable chemin de liberté à l'homme tout simplement parce qu'elle est un langage *ouvert* : elle crée du jeu pour l'auditeur ou le lecteur en le plaçant dans des situations où il a à choisir entre différents positionnements. Il peut enfouir sa vie ou la faire fructifier, il peut accueillir son frère ou le nier, ensemencer ou rester stérile. Ces différents choix sont autant de possibilités concrètes d'existence qui demandent un véritable travail au niveau de la liberté profonde, intérieure, spirituelle. Dieu est toujours dans ce qui va arriver. En ce sens, le parler en paraboles n'a rien du discours mythique qui replace l'homme au sein d'une histoire déjà accomplie, au commencement et qui ne demande aucune invention, aucun jeu de liberté, mais uniquement la répétition du même. Les paraboles ne nous impliquent pas dans une histoire qui a déjà été jouée une fois pour toutes, mais dans une existence qui reste à engendrer, à inventer. Le langage parabolique joue plutôt le rôle d'une matrice de l'existence en ce sens qu'il manifeste des logiques d'existence et en signale soit la fé-

condité, soit la stérilité. La fécondité peut dès lors devenir la *grammaire* de toute écriture parabolique de la vie : est-ce que je *conjugue* bien les verbes « donner », « semer », « reconnaître », « naître », « compatir », « se réjouir » et bien d'autres encore qui déclinent l'agir de l'humain renouvelé.

Ainsi qu'indiqué, une « théographie » de l'existence commence par tracer une ligne, un appel à écrire et à prolonger les signes, y compris dans les marges de la vie. Ne pas se contenter ou se résigner à un livre trop petit, trop étriqué, mais assez grand pour y contenir toutes les lignes — courbes comme celles que Dieu écrit — qui tisseront autant de fils de sens et d'espérance. Et l'espérance, c'est le soin qu'on apporte au présent afin qu'il révèle un avenir. Autant de chemins qui parcourent un paysage plus vaste, plus beau, plus surprenant dont l'horizon n'appelle aucun couchant.

Simplement, je conseille à toute personne qui vit une impasse de noter dans un carnet toutes les occasions où une ouverture se présente : un conseil, l'amabilité d'une personne croisée, un morceau de musique, la luminosité du ciel, un coup de téléphone, une invitation, etc. Tous ces événements ont un caractère bien souvent anecdotique ou banal, mais leur inscription ou leur écriture les rend « existants », lourds de grandes virtualités et cela ouvre autant de brèches dans l'avenir. Cette écriture peut devenir une formidable école de prière où on apprend à « changer de disque » avec Dieu, c'est-à-dire à lui adresser sa propre composition — *théographie* —, son chant, son psaume composé de tous ces versets d'existence, heureux comme malheureux, écrits le plus souvent avec difficulté mais toujours avec l'encre de l'espérance.

L'auberge

Le chemin n'est pas pur errance dans l'inconnu, dans la peur ou la désespérance. Il sait aussi se faire *hospitalier* pour accueillir l'humain et restaurer ses forces. L'enfant prodigue retrouve sa dignité de fils grâce à l'hospitalité de son père ; l'homme blessé retrouve son statut d'humain grâce à l'empathie du Samaritain. Même la graine a besoin de l'hospitalité de la terre pour pouvoir s'enraciner, grandir et s'épanouir. La terre pour la semence, la maison du père pour son fils perdu, l'auberge du Samaritain, celle qui accueille les trois compagnons à Emmaüs, autant de lieux de *restauration* où on retrouve foi en l'humain et en la vie. L'écriture parabolique de nos vies doit aussi se recharger d'encre. Comme le corps dont elle est la figure, la maison est la demeure du relationnel : ses portes et ses fenêtres n'ont d'autre utilité que dans leur ouverture. Mais pour offrir à l'humain la richesse du relationnel, la maison se comporte d'abord comme le lieu où je peux être « chez moi », c'est-à-dire comme l'endroit qui rend possible l'intimité et le recueillement nécessaire pour m'ouvrir paisiblement à la rencontre. Mettre sa vie en paraboles revient alors à chercher ou à trouver les auberges où je puis refaire mes forces et ma santé spirituelle. Mais sans superstition ni répétition. Sans idolâtrie des lieux, des temps et des personnes, des croyances ou des églises sans lesquels je crains de ne pas tenir. Une auberge de passage pour être chez soi sans y demeurer. Beaucoup de gens répugnent à s'arrêter dans une auberge pour s'y refaire. Pas le temps, mais surtout difficulté à se l'offrir pour soi — sans narcissisme. Quelle hospitalité puis-je m'offrir chaque jour afin de me sentir accueilli « chez moi » ? Quelle intimité me suis-je offert afin de restaurer mes plans psychiques, corporels, spirituels, artistiques ? A vivre pour faire ceci ou cela, beaucoup y perdent des plumes, parfois plus…

L'auberge offre également une métaphore vive à l'assemblée des chrétiens qu'on appelle l'Église. Pour beaucoup, elle n'est pas ou n'est plus le lieu de l'hospitalité, de la joie du vivre-ensemble, de la liberté à inventer, de la fraternité à nourrir et à relancer. Parfois, elle se révèle même le contraire, emmurée dans ses certitudes, incapable de jeter un regard véritablement interpellant sur le monde. C'est vrai qu'il est difficile de rester dans l'attitude de l'hôte qui reçoit et laisse le voyageur partir ailleurs. Le destin des Églises était-il d'enrôler de gré ou de force les croyants (et les autres du reste) ? Une posture plus modeste aurait peut-être mieux répondu à la fois à la discrétion de Dieu et à l'invention d'humanité que chacun a à vivre. L'auberge ecclésiale comme lieu de passage, de traversées, de Pâques multiples qui déploient en l'homme une puissance renouvelée d'amour. Le temps qui est le nôtre, de désaffection et d'abandon des églises appelle peut-être l'éclosion de nouvelles auberges d'Emmaüs où l'eucharistie de la vie serait célébrée et partagée, où la Parole échangée dirait la création d'un monde renouvelé. Différentes propositions d'une *pastorale de l'auberge* pourraient voir le jour et offrir des temps de halte qui tissent des liens concrets d'humanité dans lesquels l'évangile serait ferment de renouveau. Ces lieux d'échange pourraient être aussi de formidables espaces d'écriture parabolique en commun permettant à chacun de trouver les mots qui sèment.

Le *parler en paraboles* est lui-même comme une auberge de la parole puisqu'il invite à l'hospitalité des mots. Les mots qui disent la vie, le travail humain ou celui de la nature sont accueillis dans la Par(ab)ole : ils n'ont pas besoin de sortir d'une grammaire sacrée — théologique ou liturgique — ou d'une langue archaïque. Il leur suffit de dire la vie pour résonner et produire l'écho puissant du Royaume. Parler est donc une manière de mettre sa vie ou sa parole en paraboles car les mots appellent, adressent un espoir, annoncent la moisson.

La chair

Nous sommes plus habitués à parler de « corps » que de « chair » et pourtant, le premier terme est plus ambigu que le second. Le mot « corps » est marqué d'une histoire, celle d'un dualisme antagoniste entre l'esprit et le corps. Dans ce rapport, l'esprit possède la noblesse et la primauté tandis que le corps n'est que l'instrument servile, l'enveloppe voire même le lieu de la bassesse et de toutes les turpitudes. Le langage biblique ne connaît pas ce dualisme et il lui oppose un autre rapport qui n'est pas manichéen : l'humain est tout entier *chair* (le mot désigne l'être humain dans sa dimension mortelle, limitée, marquée par la finitude), mais il peut vivre *selon* la chair ou *selon* l'esprit. Vivre selon la chair, c'est paradoxalement refuser notre condition mortelle, c'est vouloir échapper à notre finitude, c'est masquer le fantasme de la toute-puissance. Dans cette optique de vie, le manque est perçu comme un mal/heur, comme quelque chose à remplir à tout prix. Tous les moyens sont alors bons pour nous faire oublier ce manque que nous cherchons à combler dans les choses et les personnes. Nos relations au monde et aux êtres sont alors mues par cette angoisse de manquer. Par contre, nous pouvons vivre selon l'esprit, c'est-à-dire dans un rapport qui n'oublie pas la mortalité et la finitude tout en faisant une chance pour la rencontre de l'autre. Dans cette optique, le monde n'existe pas pour combler mon manque originaire : ni les êtres ni Dieu lui-même ne sont là à ma disposition pour en jouir. Notre chair est le lieu par excellence où se vit cette double possibilité d'existence et d'écriture de la vie. Étant notre seule manière humaine d'être au monde et aux autres, la chair est le lieu majeur de notre travail d'humanisation.

Les paraboles et leur langage dessinent ce lieu de chair à même le corps où s'inaugure la possibilité de vivre *selon l'esprit*. Elles nous disent

d'abord combien la vie n'offre jamais de l'exclusif : vivre selon la chair ou selon l'esprit restera de l'ordre du combat. La parabole du bon grain et de l'ivraie nous a appris que seule compte la poussée du bien envers et contre toute force opposée. Ainsi, vivre selon l'esprit possède une dynamique incroyablement plus forte que toutes les tendances « charnelles ». Les paraboles des semailles nous ont ainsi ouvert à une nouvelle manière de semer la vie dans notre *humus* de chair. Vivre selon l'esprit revient à considérer la chair comme le terreau nourricier pour une croissance en vérité et en patience. Nous portons des fruits à la mesure de notre inscription dans notre chair, *terre mère* de nos fécondités. Mais pour inscrire ainsi l'esprit dans la chair, nous devons accepter que celle-ci soit dépouillée jusqu'à la vulnérabilité qui consent à être affectée. En faisant l'expérience du manque, le fils cadet a éprouvé le dépouillement, la nudité, jusqu'au stade même où sa chair se résumait à sa faim. Faim de nourriture, faim d'être, faim de relation. Sa chair affamée devenait ainsi le lieu de son *retour* à la vie. Même le chevreau qui lui sera servi n'aura plus à satisfaire la faim ou le manque ; mais bien plus à signifier la gratuité du par-don de son père. Les deux compagnons d'Emmaüs vivaient aussi selon la chair tant leur esprit était lourd de regrets, de désillusions et de nostalgie. Jésus de Nazareth avait manqué sa mission et c'était maintenant à eux que tout semblait *manquer*. Pas étonnant qu'ils n'aient pas reconnu à côté d'eux sur le chemin la présence d'une chair vivant totalement selon l'esprit. Leurs yeux *selon* la chair étaient aveuglés et ne pouvaient le reconnaître. Seule une chair devenue esprit pouvait les illuminer de l'intérieur et leur faire voir *selon* l'esprit une réalité irrécusable : la chair d'un monde à sa naissance. Puis poussés par l'esprit, de retour au lieu même de la chair blessée (Jérusalem), les deux compagnons sont au contact de ce corps (selon la chair ou selon l'esprit ?) en genèse qu'est la communauté des disciples.

Mettre sa vie en paraboles revient à l'écrire dans sa propre chair de telle manière que son écriture soit d'encre spirituelle (*selon* l'esprit). Il nous est d'abord demandé de coucher l'écriture de nos vies sur le papier qu'est notre chair. Non une peau morte, mais une peau bien vivante, un parchemin vibrant au rythme de l'écriture. La Par(ab)ole cherche un lieu où s'incarner : ce lieu est la chair vivante de tout homme, cette chair ouverte au vent de l'esprit, cette chair devenue un monde de relations, un univers de significations. Dans le lieu même où la chair se fait la plus charnelle, c'est-à-dire la plus pauvre, la plus vulnérable, la plus accueillante, la Parole qui annonce la naissance trouve sa *chaire de vérité*. Dans ce livre de vie qu'est notre chair, l'écriture peut dire l'esprit qui souffle et *inspire*. Saurons-nous trouver les mots qui diront notre éclosion à nous-mêmes ? Pourrons-nous raconter les récits qui mettront en scène ce qui — en nous — de perdu est retrouvé ? Ressentirons-nous la joie (y compris le plaisir) d'une telle écriture de chair et d'esprit ? Cette chair de l'esprit — comme l'écriture et le monde qu'elle déploie — ne guérit pas du tragique de l'existence, des nombreuses difficultés qui émaillent le récit de nos vies, mais elle raconte en son lieu propre l'espérance secrète d'un renouvellement printanier. Ce renouvellement de la vie, la chair le dit à sa manière, c'est-à-dire *à même le corps* : nos sens retrouvent leur capacité d'ouverture et d'hospitalité à l'autre. « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles retrouvent la vue, les boiteux marchent droit, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres » (Lc *7*, 22). La Parole même du Christ est confirmée par son inscription dans la chair de l'aveugle, du boiteux, du lépreux, du sourd, du mort, de tout pauvre. C'est dans leur chair que la Parole de salut et de santé (puisque, en grec, *soteria* signifie les deux) écrit la nouveauté. Nos lieux d'écri-

ture parabolique représentent ainsi nos sens ouverts par l'Esprit, manifestant une bonne santé spirituelle et relationnelle.

Le cœur

Le cœur est le centre vital de l'homme. Il est aussi le centre de notre parcours tant les paraboles parlent *au cœur* — non pas de manière romantique en faisant appel aux bons sentiments — mais là où se décident les options importantes de nos vies. Ignorant notre dualisme moderne entre le corps et l'esprit, la culture biblique et évangélique voit un unique centre de gravité à la chair : le cœur où se joue le choix de vivre selon la chair ou selon l'esprit. « L'homme bon, de son bon trésor, retire de bonnes choses ; l'homme mauvais, de son mauvais trésor, retire de mauvaises choses » (Mt *12*, *35*). Le cœur est le « sens » essentiel, capital ou mieux encore radical (*radix*, en latin, signifie « racine ») dans lequel l'être humain peut faire le choix de la *metanoïa* et s'ouvrir ainsi à la liberté ainsi qu'à la fraternité avec tous : le frère, l'étranger, au-delà des sentiments ou des catégories sociales. Mais attention, ce retournement n'a rien d'un refoulé qui remonte à la surface ou encore d'une vague de culpabilité qui provoquerait une foule de sentiments négatifs. Le cœur ne renvoie pas au passé mais au *commencement* : la pulsation du cœur recommence dans notre poitrine et c'est ainsi que nous sommes vivants. Le cœur marque ainsi symboliquement le départ que toute vie peut prendre à chaque instant et qui le fait *devenir* humain. En ce sens, le cœur est toujours *cordial* envers nous puisqu'il pulse en avant notre chemin de vie. Et il se réjouit de tout ce qui *retrouve du cœur* à la vie. L'écriture parabolique de nos vies inscrit un nouveau commencement dans la trame quotidienne marquée à cer-

tains moments par l'exceptionnel du malheur. Pas de mise en paraboles sans cette écriture du commencement : qu'est-ce qui est en train de s'inaugurer en moi, qu'est-ce qui s'annonce de neuf ? L'encre de cette écriture doit être *sympathique* dans sa double acception : encre invisible qui n'apparaît qu'à travers une flamme, encre de sympathie avec soi-même, de cordialité et d'amitié qui fait apparaître une lumière inespérée. L'écriture parabolique part également du *cœur de la foi*, entendu non au sens de ce qui est le plus important dans le dépôt de la doctrine, mais au sens où la foi est la *pulsation* de la vie. La foi naît d'un cœur ouvert, transpercé par le glaive à double tranchant qui nous atteint à la moelle. A l'intime de notre être, la foi vient percer les carapaces que les humains se donnent pour éviter d'affronter la vie. Elle ne révèle rien d'autre que l'humain le plus enfoui et qui demande à prendre toute sa mesure et toute son épaisseur. La foi n'apporte rien qui ne soit en nous *révélation* de l'humain.

La vue

« Mais vous, heureux vos yeux parce qu'ils voient… ! » (Mt *13*, 16). La Parabole donne à voir l'invisible présent au cœur de toute chose, de chaque événement. Elle révèle la profondeur de chaque être en rendant manifeste son lieu natal, là où tous les êtres viennent de la Bonté. Elle rend la vue à toutes les formes d'aveuglement qui ne peuvent ou ne veulent pas voir ce qui pourtant *crève les yeux*. Ce qui crève les yeux, c'est d'abord que le monde m'est *donné*, que je n'en suis pas l'auteur ou l'origine. Voir ainsi le monde dans sa vérité la plus profonde (et combien profonde en regard de la vue prétendue objective qui ne voit que ce qui lui est utile) c'est s'ouvrir à l'émerveillement du regard puisque les choses

qui me sont données à voir s'offrent à moi ! Elles s'offrent à moi, à ma vision et c'est précisément à ce moment que je peux choisir de les contempler ou de les envisager. Contempler une chose, un être, c'est les voir dans leur mystère, leur altérité, leur non disponibilité. Par contre, envisager les choses ou les personnes, c'est toujours les voir selon le profit que je puis en tirer : vont-ils m'être utiles oui ou non ? J'espère que le lecteur comprendra que je n'évoque pas une vue « spirituelle » des êtres (une vue de l'esprit, une berlue ou encore une vision romantique du monde), mais une vue organique, c'est-à-dire celle avec laquelle nous voyons de nos yeux vus. Il s'agit bien de voir avec nos yeux de chair et non de s'inventer un arrière-monde merveilleux, féerique ou fantomatique. Mais il y a voir et voir. Ma vision peut passer à bonne distance des choses et des personnes (comme le prêtre et le lévite de la parabole du Samaritain) ; ne se laisser toucher par rien ; de n'y rien voir. Elle peut aussi prêter son attention et sa présence, sa vigilance. Non qu'il faille épier ou espionner quoi que ce soit. Les yeux doivent simplement être en face des trous comme on dit et se donner le temps d'ouvrir ses pupilles. Combien de fois ne passons-nous pas à côté de la plaque faute d'attention ? Je ne parle pas ici des distractions inévitables et bien naturelles, je pense à cette vue attentive qui accorde à ce qu'elle voit tout le sérieux de l'instant. Qui sait que les événements ne se présentent pas toujours de la même manière, que les gens ne sont pas aussitôt vus aussitôt photographiés ou catalogués. Une telle vue trouve sa lumière de l'intérieur et n'en attend pas de l'extérieur. Grâce à cette lumière, elle peut voir la vie dans ce qui est mort, la naissance dans ce qui est vieux, la bonté dans le mal, la brèche dans l'impasse, la joie dans le malheur. Pour voir sa propre vie et la vie des autres comme une parabole du Royaume, il nous faut commencer par laver notre regard avec… de la boue ! « Jésus cracha à terre, fit de la boue avec la salive et l'appliqua sur les yeux de l'aveugle » (Jn *9*, 6).

Comme l'humain créé à partir du limon de la terre, notre vue guérie reste terre à terre, à hauteur d'homme à homme, depuis notre terreau. La vue du Royaume à hauteur du visage de l'homme, ami, compagnon, étranger, pauvre qui me sont donnés à voir dans leur beauté limoneuse.

L'ouïe

« … Et vos oreilles parce qu'elles entendent ! » (Mt *13*, 16). Et si une des plus importantes difficultés de notre civilisation occidentale n'était pas du côté des oreilles ? Nous avons un mal fou à entendre et à nous faire entendre dans une société gagnée par la surcommunication. Nous consommons les moyens de communication exactement comme nous participons à l'économie de marché : afin d'apaiser le grand vide silencieux qui est en nous. Le nihilisme ayant gagné des parts de marché, nous nous retrouvons à sec, confrontés à notre propre solitude. Qui fait peur parce qu'on y entend rien. Alors, on déverse en soi et autour de soi un flot ininterrompu de bruits, de mots, de SMS, de sons qui donnent le change en étouffant cet affreux silence. Et pourtant, l'ouïe doit apprivoiser le silence, elle doit même réussir à l'entendre. Cette voix de silence est à écouter attentivement, patiemment car elle nous parle mieux que tant de voix étrangères, dia-boliques qui parasitent notre capacité d'écoute. Cette cacophonie actuelle répond à cette insécurité devant un avenir difficile à prédire et gros de tant de menaces terribles pour l'humanité. S'environner de sons et de mots, réels ou virtuels peu importe, c'est se mettre un casque sur les oreilles et devenir sourd à l'inouï. Or, c'est précisément l'inouï qui nous révèle encore une fois que le monde, les êtres nous sont donnés. Sinon, nous nous enfermerions dans notre propre monde acoustique où on parlerait uniquement notre langue. Un

monde idiomatique fermé, saturé. Chacun de nous se croit toujours un excellent écoutant et pourtant, combien de fois ne sommes-nous pas pris à défaut ? Combien de dialogues de sourds dans les couples et les familles ? Qu'il est difficile de se mettre au diapason de l'autre, d'entendre sa voix singulière, de la respecter comme telle et d'y ajouter la sienne *symphonique* ! Les paraboles ont un rôle capital à jouer dans l'apprentissage à l'écoute. En effet, elles obligent à tendre l'oreille pour saisir ce qui est dit au delà des images et des mots. C'est que l'écho qu'ils font résonner dans le texte est plus important que leur matérialité. Mais, en même temps, si on ne prête pas attention à leur matérialité inscrite dans le texte, on n'entendra rien de leur vérité profonde. Ici encore, pas le moindre dualisme entre le monde des corps et celui des âmes. Celles-ci n'ont pas d'autres voix à entendre que celles qui se donnent à même le corps. Nimbées du don originaire qui les enveloppe, les voix d'humanité n'ont rien d'autre à faire entendre qu'une simple *provocation* : vais-je pouvoir les accueillir dans leur singularité et leur donation sans les étouffer mais en leur offrant ma *réponse* ? Laissons le langage parabolique toucher nos oreilles comme lorsque Jésus guérissait un sourd-muet : « Le prenant loin de la foule, à l'écart, Jésus lui mit les doigts dans les oreilles, cracha et lui toucha la langue. Puis, levant son regard vers le ciel, il soupira. Et il lui dit : "Ephata", c'est-à-dire "Ouvre-toi" »(Mc *7*, 33-34). A l'écart, loin des foules bruyantes, nous pourrons entendre le *soupir* de la Parole, sa valeur musicale de silence qui permet de prêter l'oreille à la note suivante.

L'ouïe guérie de sa surdité peut se mettre à parler. Sur fond de *soupir*, c'est-à-dire — étymologiquement — sur fond (*sub*) d'inspiration (*spirare*), comme la voix venue d'ailleurs que l'on entend et qui donne à pressentir le monde autrement. Seul l'inspiré dit le silence des mots qui parlent et dont l'écho résonne au loin. *Mettre sa vie en paraboles* revient à l'inspirer profondément comme un soupir de voir l'humanité

retrouver l'oreille du cœur et sa musique. Écouter sa vie comme une parabole consiste à faire taire patiemment tous ces bruits qui ne sont pas porteurs de paix et de joie. A refuser les mots qui enferment et qui blessent. A fermer ses oreilles aux multiples rumeurs qui envahissent notre environnement, à ne pas prêter attention aux voix d'un jour qui déchantent le lendemain.

Le toucher

« Voici qu'un lépreux s'approcha et, prosterné devant lui, disait : "Seigneur, si tu le veux, tu peux me purifier." Jésus étendit la main, le toucha et dit : "Je le veux, sois purifié !" » (Mt *8*, 2-3). Le verbe « toucher » dit bien la proximité corporelle avec laquelle Jésus accompagnait sa parole. Celle-ci demande une incarnation, un lieu qui la rende proche, un espace de contact. Du père de la parabole qui court au devant de son fils et l'embrasse avec effusion au Samaritain qui panse les plaies de l'homme blessé, les paraboles nous ramènent au plus près de notre corps. Tant de paroles légères, insipides ou insignifiantes simplement parce qu'elles n'ont pas leur pesant de chair ! *Mettre sa vie en paraboles* revient à lui donner de toucher ce que les paraboles annoncent : le Royaume. Chaque parabole, en effet, dit l'*événement* du Royaume opéré dans chaque geste humain qui se rend proche. L'ultime parabole de la vie en est son *jugement*, c'est-à-dire ce qui la différencie de tout autre possibilité de vie qui ne fait pas *advenir* le Royaume et cette parabole est racontée par Jésus en ces termes : « "Venez les bénis de mon Père, recevez en partage le Royaume qui a été préparé pour vous depuis la fondation du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais un étranger

et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi." Alors les justes lui répondront : "Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé et de te nourrir, assoiffé de te donner à boire ? Quand nous est-il arrivé de te voir étranger et de te recueillir, nu et de te vêtir ? Quand nous est-il arrivé de te voir malade ou en prison, et de venir à toi ?" Et le roi leur répondra : "En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait !" » (Mt *25*, 34-40). On ne peut donner à manger à quelqu'un sans s'en approcher, on tend un verre à l'assoiffé, on ouvre les bras pour recueillir l'étranger, on dépose un vêtement sur un être nu, on prodigue des soins à un malade, on abolit les murs d'enceinte en visitant un prisonnier. Tout passe par le corps et se donne à même la chair porteuse d'esprit. Tout arrive — du point de vue de la réalité du Royaume — au niveau le plus fondamental et le plus simple du soin apporté aux autres sans autre considération que leur humanité blessée. Rien de spécial n'est exigé : aucune représentation religieuse précise, aucun héroïsme, aucun savoir. Rien qui ne soit à *portée de main* de chaque être humain. Le Royaume mystérieux qu'annonçait Jésus en paraboles devient un événement à taille humaine chaque fois qu'un geste aussi banal soit-il dépose un peu d'humanité. D'où l'importance d'être bien présent à l'*événement* quand il se produit dans la banalité afin d'y devenir acteur d'une histoire qui est en train de s'écrire selon la grammaire du don. Nous comprenons mieux pourquoi ce Royaume ne peut être annoncé qu'en paraboles énigmatiques : c'est parce qu'il n'advient que pour ceux qui l'ont déchiffré dans le simple geste du don de soi. Le Royaume est illisible et obscur — comme le sont les paraboles — tant qu'il n'est pas inscrit dans une peau vivante qui lui sert de texte et de porte-parole en chair et en vérité. On peut toucher la réalité du

Royaume quand on le devine sous les traits du défiguré. C'est cette figure de l'autre en attente de *reconnaissance* qui est *figurée* dans le parler-en-paraboles. Tout se passe comme si le décryptage des paraboles allait de pair avec le travail de reconnaissance de l'autre. Même difficulté parfois à saisir le sens ou à fournir des explications ; même difficulté surtout à se dessaisir de soi pour s'offrir sans se perdre. Quand la logique de ce qui est familier, connu, rituel se renverse alors la parabole fait voir ce qu'elle annonce : l'étranger devient compagnon, l'exclu devient frère, l'humain devient prochain. Et Dieu dans tout ça ? Le langage parabolique l'a rendu aussi à *portée de main* mais sans pouvoir l'empoigner : il est là sous les traits du pauvre, du malade, de la prostituée, de l'étranger sans leur enlever leur consistance humaine. Aucune évidence intellectuelle ou spirituelle ne peut l'atteindre, la foi sans les actes non plus. La Parabole qu'est Dieu ne se donne à connaître qu'à celui qui est proche de sa propre *naissance*. « Lorsque la femme enfante, elle est dans l'affliction puisque son heure est venue ; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de son accablement, elle est toute à la joie d'avoir mis un homme au monde » (Jn *16*, 21). Mettre un humain au monde, tel est le projet des paraboles. Mettre sa vie en paraboles revient à la mettre au monde, à l'enfanter au Royaume.

Ça parabolise !

Considérons le chemin parcouru depuis les bords du lac où nous nous sommes mis à écouter la Parole mystérieuse du Maître assis devant un horizon de sens qui s'élargissait à la mesure de notre écoute et de notre accueil. Les paraboles nous ont étrangement éloigné du *ciel* où nous avions remisé Dieu et son Royaume pour nous ramener à du *terre à terre*. La Parabole n'a pas d'autre terreau que cet humus qui nous façonne et nous nourrit. Ce retour à la terre nourricière d'humanité peut paraître curieux voire choquant tant il est vrai qu'on ne nous avait pas habitués à un tel langage *déplacé*. Il aura fallu que les mots de la foi n'invitent plus à rien, déracinés qu'ils étaient de la vie, pour que la chance d'entendre un chant nouveau puisse être à nouveau possible. Cette Parole à nouveau vive, il ne faut pas oublier de la lester, de lui donner son poids, sa consistance, son épaisseur, sa *chair*. Une parabole, c'est en fait toute parole humaine qui est épaisse, grosse (comme on dit d'une femme enceinte), bien en chair. Une telle parole ne donne plus l'air de tomber du ciel ; elle n'a rien d'angélique car elle supporte de dire le tragique, l'échec, l'absurde, le néant. Mais elle n'oublie pas non plus d'être légère, joviale, pleine d'humour parfois tant elle sait que les humains se paient trop souvent de mots. Elle se méfie donc de toutes les valeurs prétendument chrétiennes ou autres qui ne convoquent pas l'être humain à sa tache d'humanisation.

Nous avons terminé par un *non-lieu* qui signe peut-être l'écriture de nos vies en paraboles. *Non-lieu* d'un Dieu qu'on n'attendait pas (ou

qu'on n'attendait plus) à même la vie, à *ras du sol*. D'un Dieu dont on avait pourtant appris qu'il s'était incarné mais on avait contourné l'incroyable conséquence de cette mise en chair pour le remettre à sa place, dans les hauteurs. Là, au moins, il légitimerait sa position — et celle bien sûr de ses lieutenants. *Non-lieu* d'un christianisme qui a oublié sa position *séculière* pour s'adonner avec légèreté à la *mondanité*. Au lieu d'inviter à la subversion de toute aliénation, le christianisme s'est glissé dans les structures du pouvoir établi et a ainsi perdu toute pertinence. *Non-lieu* d'un humain qu'on a voulu avant tout citoyen du ciel au lieu de lui permettre d'habiter son chez soi. Le prononcé d'un *non-lieu* rend la liberté aux accusés. La parabole le fait pour nous. Elle nous rend à nous-mêmes, à la vie, à sa chair. Tel est bien le « lieu » dans lequel nous nous sommes « arrêtés » (même si l'expression est fausse) : la chair à même les sens. C'est à un *plein des sens* que la parabole nous invite. Des sens gorgés d'ouverture à la vie, hospitaliers à la rencontre d'autrui, chargés d'une promesse dans l'*ici-bas*. Il n'est finalement pas si curieux que le mouvement des paraboles nous ramène à l'incarnation. Comme si les paraboles s'accomplissaient dans les *signes* visibles où s'échangent la parole et les gestes de fraternité. Ce que nous appelons communément des « miracles » dans les évangiles ne sont pas des phénomènes exceptionnels qui dérogent aux lois de la nature, mais des *paraboles en acte* ! Les paraboles racontent comment le Royaume s'est rendu proche de chaque humain et inscrivent ce salut en chair et en os ! Le « miracle » est l'inscription de l'esprit de la parabole dans la lettre de la chair : nos yeux, nos oreilles, notre bouche, nos mains, notre visage deviennent les lieux porteurs de vie et d'amour. Nous en avons la « preuve » dans le corps même du Christ devenu la Parabole par excellence, la matrice de nos existences paraboliques. Il est, lui, le Signe de la présence du Royaume, de cet *au-delà de l'humain* qui repose en

chacun de nous et ne demande qu'à germer. Jésus a, en effet, signé sa parole de sa propre vie ; les deux — parole et vie — se nourrissant et s'enrichissant l'une l'autre. Jésus n'aurait été qu'un beau parleur de plus si sa parole n'avait trouvé son accomplissement et sa vérité dans l'acte même de déposer sa vie pour ses amis. Ainsi, le Christ réalise ce qu'il a enseigné : de nouveaux rapports peuvent naître entre humains et réaliser le grand dessein d'amour de Dieu. A nous d'inventer désormais la circulation de vie entre parole et existence ; à mettre notre vie dans une Par(ab)ole qui lui donne sens ; et à ne jamais laisser la Par(ab)ole orpheline de son actualisation dans la chair de la vie. Ainsi se réalisera la finale (longue) de l'évangile de Marc : « Quant à eux, ils partirent prêcher partout : le Seigneur agissait avec eux et confirmait la Parole par les signes qui l'accompagnaient » (Mc *16*, 20).

Un christianisme parabolique, voilà le rêve qui m'habite de plus en plus. Une Église proche de l'humain, cheminant avec lui dans la discrétion et l'amitié. Un christianisme qui donnerait la possibilité à chacun de devenir lui-même Parabole écrite de chair et d'esprit et dont les regards et les gestes diraient la Bonté et la Joie au cœur du monde. Mettre sa vie en paraboles permet une écriture de la vie en profondeur de nouveauté, là où elle naît. Nous avons appelé cette écriture parabolique une *théographie*. Nous aurions pu l'appeler une *anthropographie* tant cette écriture se couche à même l'humain. Elle se révèle finalement une *échographie* tellement elle fait entendre ce qui est en train de naître en nous.

Table des matières

Préface 3

Avant-propos 7

Introduction 11

A vous sont révélés les mystères du Royaume des cieux 19

Dieu croît en nous ! 41

Retour au cœur ! 51

Lâcher prise 59

Devenir un arbre 65

Par-delà bien et mal 71

Fructifier sa vie 81

La filiation retrouvée 91

A l'auberge de Dieu 113

Au-delà de l'amour, il y a le pardon 127

Paroles partagées 135

Une « théographie » de l'existence 159

Le chemin *162*

L'auberge *165*
La chair *167*
Le cœur *171*
La vue *172*
L'ouïe *174*
Le toucher *176*

Ça parabolise ! 179

Achevé d'imprimer le 12 janvier 2010
sur les presses de l'imprimerie Bietlot, à 6060 Gilly (Belgique).

Mettre sa vie en paraboles

Quand il parlait de la présence du Royaume de Dieu aux foules, Jésus de Nazareth racontait des histoires tirées du travail de la nature ou de l'activité humaine. Ces paraboles fonctionnent comme des énigmes à déchiffrer, offrant au lecteur la possibilité de les interpréter et d'envisager autrement son existence en redécouvrant des lieux de croissance et d'humanisation : le chemin, l'auberge, la chair, le cœur, la vue, l'ouïe et le toucher.

De plus, les paraboles ne parlent pas de Dieu dans un langage théologique mais dans celui de la vie. A l'heure où l'Église se préoccupe de la transmission de la foi dans un monde sécularisé, le langage parabolique offre une surprenante actualité. Seul, peut-être, un christianisme parabolique permettrait à l'homme de lire la possibilité d'une nouveauté de vie, de relations guéries, ouvertes à la fraternité.

Dominique Collin

Jeune dominicain belge, il est notamment responsable du Projet Logos à Liège (pastorale universitaire) et conseiller théologique du Conseil de la Jeunesse catholique. Il s'agit ici de son premier ouvrage.

ISBN 978-2-87356-454-4
Prix TTC : 15,95 €

9 782873 564544

fidélité